



ZOULOU

Mensuel n°6 - Magazine et Mégazone - 18 F

SHEPARD A PARIS

**POLITIQUE FICTION:
L'URSS A DISPARU !**

**PHIL ET MARGERIN
AU LYCEE**

LA VIE DE JOHNNY EN BD

**TOUT
LE FILM DE PRINCE**



**NOS
REPORTERS
DANS
L'ENFER
VERT
DE
BAYANGA**

E

D

I

T

O

6

Lecteurs zoulouesques, qui êtes-vous, que faites-vous, où allez-vous ? L'équipe de Zoulou, hard et tendre, romantique et sans pitié, bédé et fan de reportage, artiste et destroy, classe et zone, est avide de vous rencontrer. Une question terrible la ravine : vous ressemble-t-elle ? Envoyez votre adresse, téléphone, contact avant le 25 septembre à Fabienne Issartel, 33, rue du Fg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Nous viendrons vous rendre visite. On apportera la boisson.

Rédaction en chef : André Igwal, Frédéric Joignot. Rédaction : Arnaud Baumann, Phil Casoar, Jean-Pierre Charrier, Elisabeth D., Patrick Eudeline, Gaillac-Morgue, Fabienne Issartel, Thierry Marignac, Pierre-François Moreau, Cathy Fouqué. Direction artistique : Jean Seisser. Maquette : Fil du Rasoir. Secrétariat de rédaction : Anna Ceci Est Mon Corps. Fabrication : Isabelle Quéhe. Publicité : Alain Valero (au journal). Direction commerciale : Jacques Massadian. Gestion : Fabrice Rebois et Christine Hemmel. Couverture : Rochette. Directeur de la publication : F. Joignot. Zoulou : 33, rue du Fg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Numéro de commission paritaire : en cours. Ventes : Sordiap. Composition : Compo Relais. Photogravure : Sygma Color - R.P.M. - P.R.O. Impression : REG (77) - Edicis (91) - RB Impression (77) - Mongenot (94). Façonnage : PIP (91).

SOMMAIRE

ZOULOU LAND 7. 8. 10

Les Coconuts hongrois, l'art gluant, les dernières conneries de Nina Hagen.

DANS L'ENFER VERT DE BAYANGA 12

Rochette et Gaillac chez les Pygmées.

L'URSS A DISPARU 19

Une prophétie d'Edouard Limonov.

SKOUP ET MAX FLASH 24

Margerin et Phil font la rentrée scolaire.

INTERVIEW EXCLUSIVE A DEAUVILLE 28

Les couilles de Russ Meyer... Par Fabienne Issartel et Arnaud Baumann.

LA DANSE DEVANT LE BUFFET 31

Colak, le Yougoslave nostalgique traîne dans les bars de la capitale pour Frank et Baudoin.

HUMOUR 37

Deux pages sans concessions par Rémi.

MILLE ET UNE 39

Un conte cruel, par Rasheed et Elisabeth D.

LE SACRILEGE 46

Baumann continue sa galerie de portraits.

LEZARD TONNERRE 47

Arnon notre bucheron E.C. Comix explique la disparition des dinosaures.

ZOO INTERNATIONAL 51

LE PYGMEE COMIX

La première B.D. punk malaise.

L'ABOMINABLE CLAY WILSON 75

Une interview d'Esteban et Delorme.

PETITE THEORIE ILLUSTREE 79

Une BD sensible de Béatrice de Fays.

LA VIE DES VEDETTES EN B.D. 80

Ce mois-ci, Johnny par Karl Zero.

PURPLE RAIN 84

Le film raconté en strips, par Eudeline.

TAXITA 88

5^e épisode, avec l'infect Taxita, par Marti.

TERREUR MAGAZINE 94

Les faits divers fous de Willem.

DES BEURS CHEZ LES ARABES 95

Hamed Craignas vous explique le dernier look de la Casba. Par Boudjellal et Berroyer.

MON SEJOUR CHEZ LES TERMITES 99

Poussin descend dans un placard et raconte.

SHEPARD 103

Lisez vite ces 4 pages de textes jamais traduits avant de mourir idiots.

PORTFOLIO 107

Pyon, le peintre amoureux de Pot'Hibulaire.

ROCK-COMPTINES 111

Le rock de la rue, par Igwal et Ucciani.

STRIPS 112

Avec Chatterton, Monpierre, Placid et Teleh-cuav.

PUZZLE 113

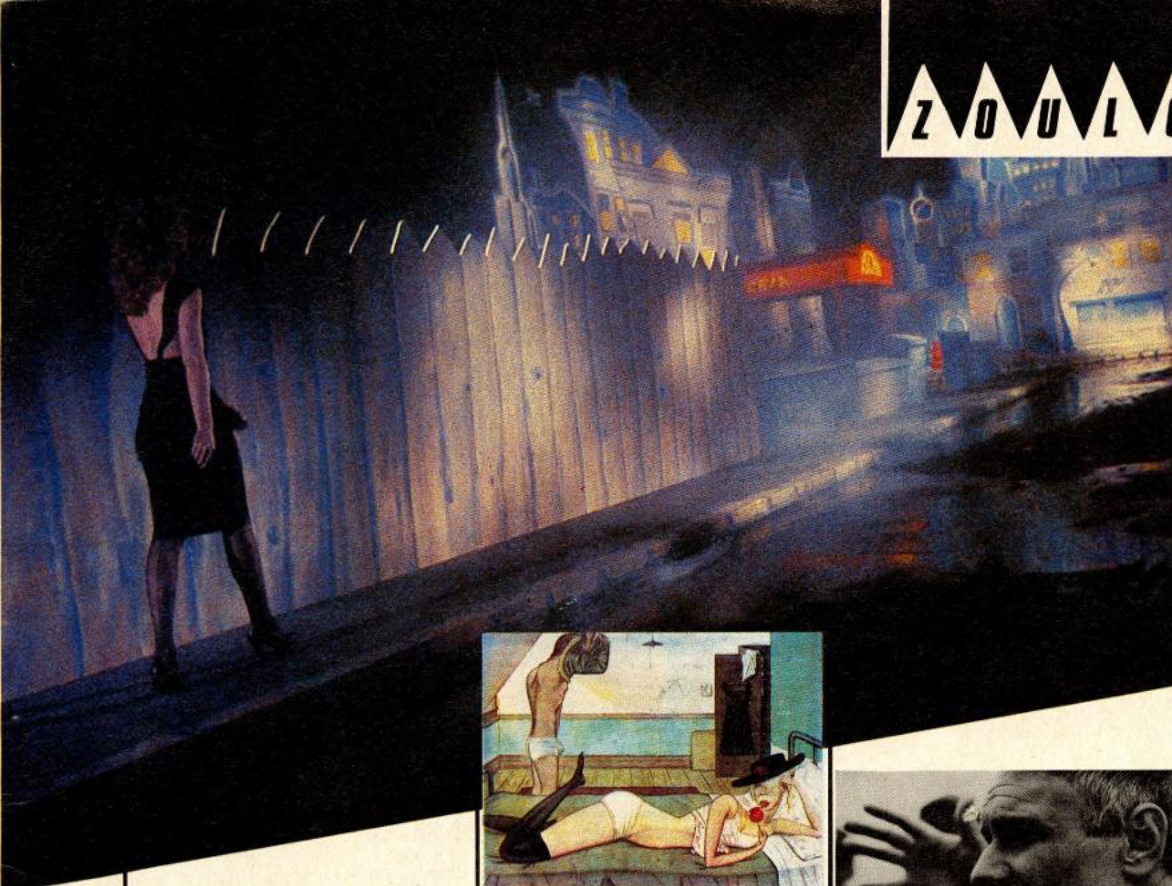
Un petit Libanais à recomposer, par Toffé.

PROFUNDA 114

Une histoire compliquée d'aveugle dans un bordel, par Golo et Frank.

DEPLIANT 122

La naissance de Mickey, par Masse.



BETTY BOOP

Vous allez le voir partout, dans les bars, à la télé, dans les hamburgers, dans les boîtes, cela s'appelle *La fille aux bas nylons*, c'est le dernier tube-moumou de Julien Clerc. Regardez ce clip dans le détail car son réalisateur est un petit génie – bientôt un grand – du cinéma. Il s'appelle Jean-Pierre Jeunet. C'est lui qui a eu le Cesar de l'animation en 1981 pour *Le manège*. Il a réalisé avec Caro : *Le bunker de la dernière rafale*. L'hilarant *Pas de repos pour Billie Brakko*, encore du Jeunet. Cette fois, pour le tube de Julien Clerc, le Jeunet s'est régalé. Regardez bien : les personnages, les cadrages, les ambiances, les objets gigantesques, les éclatements de dimension, tout cela rappelle les cartoons de Fleisher : un œuf à la coque qui rigole, une bouche à incendie qui danse le fox-trot. Jeunet a fait longtemps du clip *avant* les clips : montage serré, avalanche de plans rapides, trucage, animation... Jeunet c'était aussi le chroniqueur fanatique *Rivoire et Carret*, de *Charlie Mensuel* (c'était Rivoire). Très au courant du cinéma d'animation, J.-P. a réalisé récemment une émission de quatre heures sur ce cinoche méconnu avec les meilleurs films mondiaux du genre. Programmation : avant Noël sur FR.3. Guettez-la, cela s'appellera *Fantasmagories*, huit superbes émissions de 30 minutes.



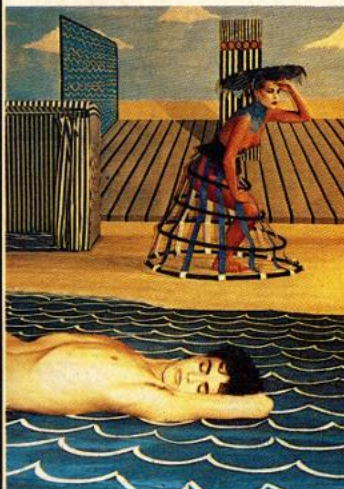
PLACID ET MUZO

Placid et Muzo publient leur 8^e recueil. Cette fois-ci, ça s'appelle « Les gens ». Drôle, un graphisme sans référence et des invités de choix : Gary Panter, Frank Gaard, Charley Murphy. Dans les bonnes librairies.



HARD ET IRONIQUE

Pervers, hard et ironique, conceptuel et expressionniste, troublant toujours, Blair Drawson, Canadien salace publie souvent dans *Vanity Fair* le très classe et très lâche magazine New-yorkais, ou dans le littéraire et raffiné *New-yorker*. Ce mois-ci, il expose pour la première fois en France à la Galerie 92, 92, rue Blomet, 75015, Tél. : 828.05.66.



LONDON BOUILLONNE

Timma Woolard fait des décors de cinéma avec des fonds peints, maritimes et bariolés. Elle fait partie d'un groupe d'agités anglais qui n'arrêtent pas de produire des idées tout azymuth. On y trouve James Cuts le coiffeur-sculpteur, les photographes Tom Dickson et Mark Lebon, un peintre spécialiste du trompe l'œil, André Dubreuil. Londres continue de bouillonner. Contact : London 7883881.



ROCKER MILLIONNAIRE A BUDAPEST

Oméga est sûrement le groupe de rock le plus populaire de Hongrie ! Chose peu banale dans ce pays où les musiciens sont les parias des parias : ils ont fait fortune. Ils possèdent aujourd'hui un studio d'enregistrement privé (il n'y en a que trois en Hongrie), et une chaîne de vêtements à leur nom... Le premier long métrage sur un groupe de rock vient de sortir à Budapest. Il s'appelle bien sûr *Oméga Oméga*, et a été tourné par le génial réalisateur de *Psaume rouge*, Miklos Jancso qui ne cesse d'interroger l'histoire de la Hongrie. Étonnante rencontre des nouveaux et des anciens intellos hongrois ! La censure a vraiment fait un effort.



T-SHIRT SIGNE

Les plus célèbres artistes new-yorkais viennent de réaliser une superbe collection de T-Shirts qui sera bientôt exposée à Paris, à un prix abordable (dixit la Galerie). Les T-Shirts sont lavables et seyants. Bravo ! Ils sont signés : Arman, Christo, Futura 2000, Keith Haring, Lynn Hersmann, Barbara Kruger et une flopée d'autres, à partir du 17 septembre, Galerie Vivianne Esders, 12, rue Saint-Merri, 75004, Tél. : 271.03.12.



BOMBE

Dimanche 2 septembre. Porte de la Villette. Paris XIX^e. Sous le pont de chemin de fer qui enjambe l'avenue Corentin-Cariou : sept piliers. Les 7 mercenaires (Fred Mercier, Fred



H13/8. Béatrice de Fays, Benito, Sophie et Christian et Mezzo, Mumack, Wakah-Wak) ex Wild Style Limited s'apprennent à les repeindre sauvagement. Il est 9 h du matin, les fonds ont été préparés la veille, ils attaquent. Vingt minutes plus tard, les flics



sont là et direction le commissariat de la rue de Nantes. Vérification d'identités, rapport : « Oui, on bombe, oui, on y retourne en sortant d'ici – C'est bon, vous pouvez y aller, ça peut pas être pire que le béton ! »



Onze heures, les 7 mercenaires se remettent au travail. Le Wild Style Limited cherche des chantiers et prépare d'autres actions dans Paris ou ailleurs. Contact Fred H13/8 : 206.03.41.



HIP HOP HAGEN

Ça devait arriver. Après le reggae, après le disco, Nina Hagen a cédé, comme tant d'autres, au « hip hop ». A force de sortir la nuit dans New York, on prend de mauvaises habitudes. Sous l'œil débonnaire de son chien, elle s'entraîne trois heures par jour sur le carrelage de sa cuisine.

« Id iz fery tifficolt » nous a-t-elle confié, « Bot id iz Gott vill... »

Dieu lui serait en effet apparu un soir, après une choucroute party, copieusement arrosée de Coca Cola, dans un restaurant italien situé à proximité du Max's Kansas City.

« Nina » lui a-t-il dit dans un américain parfait, car, personne ne l'ignore, Dieu est américain, « ma volonté est que tu t'entraînes trois heures par jour au « hip hop » sur le carrelage de ta cuisine sous l'œil débonnaire de ton chien ».

Et dans un nuage de fumée, il disparut en titubant, car il était saoul comme un pape polonais.



S.D.B. IMPRIMEE

Vous voulez tapisser votre s.d.b. de céramique hyper-réaliste, y imprimer profondément la photo de votre dernier bain de mer ou Alien sortant de la tripe, contactez O. Borderie, inventeur surdoué qui vient de mettre au point un procédé pour incruster des photos dans la céramique. Si ! Ça marche... Envoyez-lui de la céramique, un négatif couleur 24 x 36 ou 6 x 6 et il se charge de vous l'incruster. Tél. : Olivier Borderie 575.34.77.



T-SHIRTS PEINTS (BIS)

Yves Ravel, 28 ans, ancien ébéniste, commence la peinture hyper-réaliste en 81. Ensuite, recherche orientée vers le plaisir de peindre dans la spontanéité. Aujourd'hui, pour multiplier les toiles, il peint des tee-shirt. Il fait dans le « sur-mesure ». En 83 il participe à l'exposition des Jeunes Créateurs à l'Espace Kiron. Le ministère de la Culture s'intéresse à ses projets cinétiques associant la lumière, le mouvement et la peinture. Lang, ouste !



EXTRAVAGANTE KATHLEEN

Kathleen Ernest invente des tenues extravagantes néo-punk-psychédéliques pour évoluer devant ses décors peints... Elle possède une quantité de photos comme celle-ci qui dégagent tout autant. Elle va exposer bientôt à Paris. Elle déclare aimer la SF, le fantastique, le surréalisme, l'impossible. Et vous ?



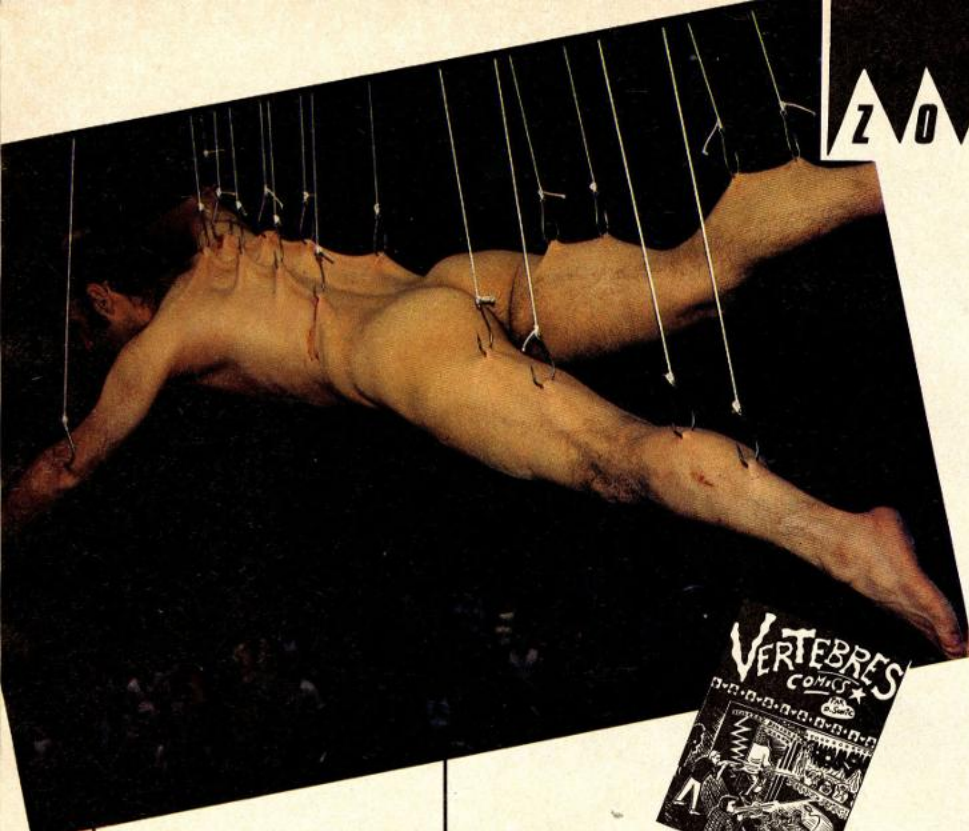
PHOTOS : K. ERNEST, J.-J. CRANCE, UWE OMER, SIR ALI (2X), BAUMANN, CATHERINE RADOUX-BAZZINI, HUNGAROFILM, CHRISTOPHE JARDIN, PETER GRUCHOT.



SORCELLERIE POSTALE

De retour de vacances, continuez cette bonne habitude, envoyez vos correspondances grâce aux cartes postales. Nicolle et Kelek viennent d'en imaginer six chacun. Monstres et mystères, troubles et sorcelleries. Celles de Kerek forment une histoire complète. Contact : les Editions du Carton, 124, rue de Sèze, Lyon 69006





VOL AU-DESSUS DE LA 11^e RUE

Avec 16 crochets plantés dans le dos, Sterlac tente la traversée de la 11^e Rue dans East Village, New York, d'un immeuble à l'autre. L'homme a pris son vol au troisième étage du bloc pour atterrir au second juste en face. Son poids entrainera la poulie sur le câble. Par mauvais calcul, Sterlac va se retrouver immobilisé au milieu de la rue. La tension du câble n'était pas assez forte. Aie ! Il va rester une demi-heure dans cette situation. Son assistant, après un lancé gagnant, le ramènera à son point de départ. La traversée de la 11^e Rue n'a pas eu lieu. « J'essaierai de faire mieux la prochaine fois » confie l'artiste.



FAROUCHEMENT AMERICAIN

Ce devrait être un des inoubliables Pygmée Comix de Zoulou, mais Pic le dessinateur n'a pas voulu attendre et a publié ce petit livre recueil de planches-gags au trait gras et farouchement américain. En vente dans les bonnes librairies.



PSYCHEDELIQUE ABRACADABRANT

Rose, orange, rouge, violet, moutarde : la croisade anti-grisaille de Chachnil continue ! Dans son défilé de septembre — le cinquième en deux ans —, on retrouve ses thèmes favoris. Toujours le moyen âge (grandes cuissardes, gilets jusqu'aux chevilles pour les garçons et médallions géants) et encore du psychédélique abracadabrant... Chachnil nous flanque dans ses défilés des femmes enceintes, des petits, des gros et des fils de fer. Bref, pour une fois, on s'amuse un peu ! Chachnil ouvrira bientôt boutique rue Jean-Jacques Rousseau. Chachnil a 24 ans. Dejazet, 41, bd du Temple, 10^e, le 30 septembre à 21 heures.



PUNK CHEVALESQUE

« L'ère technologique nous a permis de retrouver notre âme primitive » dit Mac Laren. Christopher Saint-Privat, Berlinoïse d'adoption de 23 balais a inventé une nouvelle allure pour zoner Friedrich Strass. Chevaleresque, teutonne, punkoïde. Ses chaussures sont fabriquées à partir d'Adidas.



POURRI/GLUANT

Art révolusion. Ces horribles petites tubercules, ou encore ces vers grouillants rongent Alain Biet, 26 ans, qui en rafolle. Il construit ces épouvantables tortillis en latex auquel il adjoint des poils, des pigments, du plastic mou. Biet aime à évoquer le grouillant, le mou, le pourri gluant, le décomposé épais. Il parasite couramment les belles expos. Il sera aux journées Autrement jusqu'au 30 septembre, 28 bis, Sébastopol, Paris.



LES MAITRES DU MONDE

Comme dit Jérôme Feldup, un des huit larrons : « Vaut mieux être maître du monde que se faire mettre par tout le monde ! » Voilà pour le nom. Pour le reste, ils expliquent encore qu'ils font de la vidéo parce qu'ils ne sont pas très doués ni en dessin, ni en musique... Le Mouzgueva au doux sourire déchaine l'hystérie dans les salles. Dans *The big scare* (cf photo), Sapho est en mère maquerelle et d'autres hurluberlus jouent nus au Monopoly et au Playbig : tout un délire sur une musique de Bernard Sajner (New Rose). Plus c'est crétin, plus ça leur plaît. A nous aussi d'ailleurs. Nuits vidéo de l'Escorial Panorama, 11, bd Port Royal, les 25, 26, 27 et 28 de 24 h à 6 h du mat. A voir aussi les vidéo de Patrick De Geetere.



COCONUTS HONGROIS

Cet été, sur les bords du lac Balaton, les Hongrois chevelus ont découvert la *Jungle fever*. Tempos totalement pompés sur les *Kids Créole*, les Coconuts hongrois ne parle que d'amour. « Disco szeret », le disco de l'amour : les hommes sont forts, et les filles plutôt sexy. La petite, à droite sur la photo, est moitié vietnamienne, moitié française. C'est la nouvelle coqueluche de l'Homo magyar... Un peu de soleil tropical, ça change quand même les jeunes Hongrois du Heavy Metal !



ZOULOU

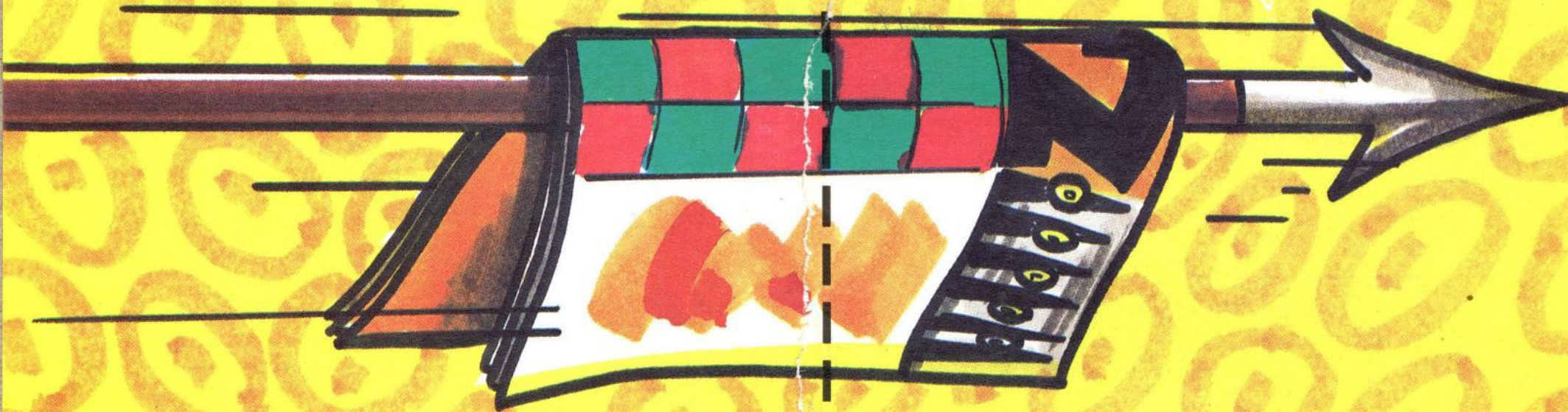
ABONNEMENTS

**Renvoyez vite cette carte,
sous enveloppe affranchie à ZOULOU,
Luce Prévost
33 rue du Faubourg Saint-Antoine,
75011 PARIS**

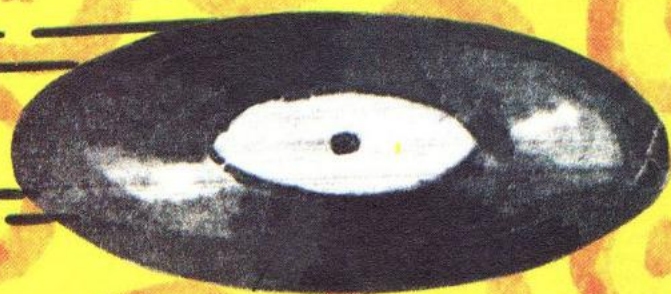
**UN ABONNEMENT
A ZOULOU**

**AVEC UN DISQUE
OU UNE CASSETTE
EN CADEAU :**

**80 FRANCS
AU LIEU DE 108 FRANCS**



ET ZOU! UN ABONNEMENT A ZOULOU.



AVEC UN DISQUE EN CADEAU



**OU UNE
CASSETTE.**



Je m'abonne à ZOULOU pour 6 mois, au prix spécial de lancement : 80 francs au lieu de 108 francs. Et je choisis comme cadeau ☐ Ray Lema (pour le funk) ou ☐ Les tubes noirs d'Actuel (pour le fun) ou ☐ Material (pour l'electro-funk).

Ci-joint, mon règlement à l'ordre de ZOULOU (dans une enveloppe affranchie) par :

☐ chèque bancaire ☐ ccp 3 volets ☐ mandat-lettre.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

**OFFRE SPECIALE RESERVEE AUX NOUVEAUX ABONNES,
VALABLE JUSQU'AU 31.10.1984.**



L'URSS A DISPARU!

Sous une surface blanche comme du plâtre... fraîchement durci...

« Mes chers compatriotes, j'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de signer une loi banissant l'URSS... Le bombardement commence dans cinq minutes... » déclarait le 13 août dernier Ronald Reagan à un micro mal branché... Limonov, l'écrivain moscovite vagabond, l'a pris à la lettre.

Le 14 octobre de bon matin l'avion Air France 001 amorça sa descente sur Moscou, traversant les nuages épais, pour atterrir à l'aéroport de Cheremetievo. Mais ni la piste d'atterrissage, ni la capitale de l'U.R.S.S. ne se trouvaient à la bonne place. A travers la

pluie diluvienne qui tombait sur l'Union des républiques socialistes soviétiques, les pilotes ne purent entrevoir qu'une surface blanche solidifiée, rappelant le plâtre fraîchement durci,

Après consultation, concluant que tout l'équipage d'Air France ne pouvait être simultanément sujet à une forme rare d'atteinte ophtalmique ou à des hallucinations soudaines, les pilotes consultèrent les appareils. Les indicateurs de longitude et latitude témoignèrent sans doute que l'avion se trouvait exactement au-dessus de Cheremetievo. La radio seule se refusait à épauler les autres appareils, ne captant aucun signal en provenance de l'aéroport.

On entendait seulement sur les ondes les conversations faibles et lointaines échangées par les aéroports des grandes villes européennes voisines. La terre russe, elle, n'émettait absolument aucun son, aucune onde, RIEN. L'équipage décida que les indicateurs de latitude ou de longitude étaient faussés. « Il est très possible, dit le premier pilote, que nous ayons dépassé Moscou et que nous nous trouvions maintenant quelque part au nord au-dessus du lac salin ! » La navigateur répliqua qu'il n'y avait jamais eu aucun lac salin à proximité de la capitale de l'Etat soviétique. A ses risques et périls, sans changer de hauteur de vol et sans consulter Paris, l'équipage fit parcourir à l'appareil Air France 001 une centaine de kilomètres vers le sud. Entre les filaments légers des nuages, on voyait toujours la même surface blanche et solide. Inquiet, le capitaine engagea son avion sur le chemin du retour.

A l'Elysée, les ministres s'arrachaient les photos des mains

A 9 h 25 du matin, à l'aéroport Charles-de-Gaulle, le chef d'équipage cueilli directement à bord, fut livré à l'Elysée sous bonne escorte policière. Le cabinet ministériel au grand complet écouta sans conviction la brève communication du capitaine du vol AF 001. L'échange de vue qui s'ensuivit fut brutalement interrompu par l'arrivée - en retard - du Chargé d'affaires spéciales, M. Raymond Giroud.

M. Giroud était blanc comme un cachet d'aspirine.

Il se glissa dans le dos du président et lui souffla à l'oreille. « Monsieur le Président... Voici les photos des satellites américains... C'est incroyable ! »

Les mains tremblantes, Giroud étala les photos devant le président. Le président clignota trois bonnes minutes du regard. Lorsqu'il releva la tête, son regard exprimait le désespoir.

« Messieurs les Ministres, les membres du cabinet ! Les photos envoyées par nos amis américains témoignent de l'inconcevable : l'Union des républiques soviétiques socialistes... a disparu de la surface du globe. Sur les photos, on voit seulement une surface blanche... »

« ... Qui rappelle le plâtre fraîchement durci... » acheva le commandant de l'équipage Air France 001.

« Messieurs les Membres du cabinet, je vous prie de vérifier vous-même... » annonça le président d'une voix d'enterrement et invita du geste les ministres à s'approcher des photos.

Les ministres s'arrachèrent les photos des mains.

« Monsieur le Président... » bégaya à son tour le secrétaire personnel du président, qui venait d'entrer blanc comme un linge ; « les liaisons radio avec l'Union soviétique ainsi que les liaisons par téléphone et télégraphe n'existent plus. Les trains du matin en provenance d'U.R.S.S. qui étaient attendus en Pologne, Tchécoslovaquie et Hongrie ne sont pas arrivés à destination... »

Le président se releva du canapé à l'Ottomane, et annonça d'une voix solennelle : « En vertu du pouvoir dont je suis investi par le peuple français, je déclare la situation d'ur-

gence... Notre arsenal atomique et les forces armées ordinaires du pays doivent être immédiatement mises sur le pied de guerre. Messieurs les ministres, exécutez vos fonctions conformément au plan VXZ 375. M. Giroud, je vous nomme responsable de la coordination avec nos alliés. »

Au même moment, les premiers avions de reconnaissance de l'O.T.A.N. s'enfonçaient timidement dans l'espace aérien au-dessus du désert autrefois dénommé Union des républiques soviétiques. Ils ne firent pas l'objet de tirs et rien de particulièrement bizarre ne leur arriva... Si l'on ne considère pas comme bizarre le fait que ces pilotes de reconnaissance ne virent nulle part pas même un lambeau de terre en vie, rien qu'une perpétuelle surface plane... semblable à du plâtre fraîchement durci.

Plusieurs jours durant, les gouvernements de l'Ouest et de l'Est réussirent à cacher la super nouvelle à la presse.

Pourtant, bientôt les bruits les plus fous se propagèrent venant de l'Est.



Le New York Post, le premier, crache le morceau

Les journalistes américains, énergiques et foinards, apprirent bien sûr en premier la nouvelle de la disparition de l'U.R.S.S. Le 20 octobre, le *New York Post* de Rupert Murdoch sortit avec un titre immense, en lettres rouges : « Les Russes sont partis. Tous, mais où donc ? » Un article suivait :

« Les Russes nous ont à nouveau bernés. D'après les informations obtenues par le *Post* auprès de la C.I.A, les photos prises par nos satellites sur l'ensemble du territoire de l'U.R.S.S. mettent en évidence une surface informe et blanche, rappelant le plâtre fraîchement durci. » (Aucune trace de rivière, de lac, de montagne ou de voie de chemin de fer, vous vous rendez compte un peu !)

De plus, l'ensemble des communications par radio et câbles avec l'U.R.S.S. ont été interrompues. Les vols réguliers d'Air France, Al Italia et British Airways sur Moscou sont suspendus depuis le 15 octobre. Nos partenaires européens de l'O.T.A.N. soupçonnent les communistes d'avoir mis au point un truc retors, dont la nature n'est pas encore bien claire.

Réveillé en pleine par les journalistes, le docteur Kissinger improvisa : « Hum... je pense qu'ils font

semblant d'être vexés, après les écarts de langage de Ronnie. C'est un truc publicitaire. Ils veulent que les Etats-Unis leur demandent de revenir. Nous devons rester fermes. »

Le professeur Helmut Brown géologue célèbre de Los Alamos, New Mexico, pressé de donner une explication très scientifique de la disparition de l'Union soviétique, resta très vague : « Certains champs gravitationnels, semblables à des champs magnétiques, et d'une nature qui nous est encore hélas très peu connue, peut générer une tension interne colossale susceptible d'arracher la matière et de l'emporter loin dans l'espace. »

Concernant la nature de la croûte blanche, le professeur Brown ajouta : « Cela fait déjà deux jours que nous avons reçu à Los Alamos des échantillons de cette « croûte » - comme vous l'appellez - pour l'analyse. La substance ne se révèle être ni du métal, ni du minerai, ni du végétal... Il nous faudra du temps pour savoir ce que c'est. Cette croûte pourrait être une maladie de peau de la terre, pour ainsi dire une mycose... une escarre... ce pourrait également être une forme nouvelle, passionnante pour le chercheur, d'être rampant et gigantesque venu d'une autre planète, une variété d'extra-terrestre qui, après avoir dévoré l'U.R.S.S. (qu'il est en train de digérer actuellement) se mettrait ensuite à dévorer le monde libre.

Habituellement réservé, *The Wall Street Journal* parut, lui, avec un grand titre émotionnel : « Super cambriolage ! En prenant la fuite, les Russes restent redevables de 600 milliards de dollars à l'Occident. »

De son côté Alfred Stain - porte-parole du groupe de recherches Atlas - basé à Washington, qui travaille depuis 175 ans déjà sur l'élucidation des raisons de la disparition de l'Atlantide, contacté pour la première fois de sa carrière par le *New York Post* affirmait : « Si l'Atlantide a pu disparaître, pourquoi l'Union soviétique ne pourrait-elle pas s'anéantir, elle aussi ? L'Histoire est un perpétuel mystère. »

Ronald Duke déclare : « Pour valser le tango, il faut être deux. »

Le 28 octobre, l'ensemble des chaînes de T.V. américaines transmettent le discours tant attendu du président Reagan. Pour l'occasion, Ronald Duke apparut serré dans son vieux jean's de « Bon mauvais garçon », rôle qu'il affectionnait dans ses anciens films de série Z. Au côté du président, à sa droite, on pouvait voir le nouveau secrétaire d'Etat des Etats-Unis, l'ex-chanteur Michael Jackson habillé en Mickey Mouse - autre héros populaire national.

« Durant plusieurs jours nous avons tenté de tirer au clair les détails de cette provocation », a déclaré ironiquement Ronald. « Cette violation inexcusable et barbare des normes diplomatiques internationales démontre encore une fois au monde libre combien les Russes sont capables de TOUT. » Le président sortit alors de sa poche un mouchoir à carreaux et effaça une larme discrète. « Vous savez, je les regretterai... Je vais m'ennuyer sans eux... Mais aujourd'hui s'ils veulent vivre en paix avec nous et faire un maximum de vrai business, ils

peuvent réapparaître... Pour valser le tango, il faut être deux. »

Et il partit d'un grand éclat de rire cow-boy.

Le journal *Time* exprima le lendemain cette analyse plus décisive. « Alors que le Grand Frère les a quittés, les petits empires communistes de l'Europe de l'Est risquent de s'écrouler comme des châteaux de cartes. » Et il fit la remarque suivante : « La méchanceté incorrigible des communistes se révèle dans ce qui est, peut-être la dernière action politique terroriste : en partant ils laissent derrière eux un désert inutilisable, la terre brûlée... c'était à prévoir ! »

The *Chattanooga Times* lui, observa avec bon sens que les savants américains devaient immédiatement étudier un projet pour utiliser rationnellement le territoire soviétique libéré. Hélas, il livra maladroitement un secret d'Etat en indiquant que depuis le 20 octobre les ingénieurs américains protégés par la C.I.A. étaient en train de forer la substance blanche dans le Kamtchatka.

« Rien d'intéressant pour le moment », rapporta laconiquement le journal. Les Européens s'affolèrent quand même : et si, dessous, il y avait du pétrole ? Et ils envoyèrent Haroun Tazieff, escorté d'une équipe technique.

Marchais avait-il été prévenu par le Kremlin ?

En France, le premier à prendre la parole au sujet de la disparition des Russes fut, bien évi-

demment, le Strong Man de l'opposition, Jacques Chirac. Le 5 août, le *Figaro* publia une accusation féroce du maire de Paris contre les socialistes. « Le gouvernement socialiste sait de toute évidence où se trouvent les Russes. Les Françaises et Français ont le droit de savoir où ils sont. Hommes de gauche, répondez au peuple de droite, où sont les Russes ? Personnellement, je ne peux croire que M. Marchais n'ait pas été prévenu par le Kremlin... »

Libération résuma les événements sous le titre : « Y'a un truc ! Que cache ce nouvel Octobre russe ? »

Le journal *Actuel*, lui, expédia son envoyé spécial, Pascal Duponov, en Pologne sans lésiner sur les frais. Le correspondant réussit à se faufiler jusqu'à la frontière russo-polonaise, soudoya les gardes frontières et réussit à les convaincre de l'autoriser à poser sa plante de pied nue sur un morceau de territoire soviétique. La photo de la plante de pied reposant sur une surface blanche agrémenta bientôt la couverture d'*Actuel*, qui fit un carton.

Hara Kiri plaça en couverture la photo d'un troupeau de boucs noirs, symbolisant les pays de l'Europe de l'Est et du Tiers Monde. Des inscriptions blanches sur les flancs définissaient les boucs : Chine, Mozambique, Pologne, Vietnam, Iran, Syrie, Lybie... Gèbe sous-titrait la photo : « Lequel d'entre eux ? Le monde libre a besoin d'un bouc émissaire. »

En Angleterre, ce n'est qu'après avoir vérifié les faits, soigneusement pesé le pour et le contre, sur autorisation écrite spéciale de Madame le Premier Ministre, que, le 24 octobre, la B.B.C. annonça froidement la super-disparition... « Les dernières nouvelles vous sont communiquées par Eugene Long. Ici B.B.C. News... Le leader du syndicat libre Solidarité, Lech Valesa, est tombé malade. Il a un gros rhume... Disparition soudaine de l'U.R.S.S. sous une couche de plâtre... Le prince Charles est tombé de cheval... »

« Rendez-nous l'Union soviétique ! » criaient les ouvriers de l'armement

Les mois passaient. Les premiers licenciements massifs commencent dans le domaine de la propagande. Le 30 janvier à Munich, Washington, Paris, Francfort et New York se déroulèrent des manifestations des collaborateurs des radios : *Radio Liberty*, *La Voix de l'Amérique*, les *Ondes de l'Allemagne*, *Europe Libre* et autres organismes démantelés pour cause de « disparition momentanée de l'objectif de la propagande. » « Rendez-nous l'Union soviétique ! Vous nous avez manipulés », criaient les manifestants. A Munich et à New York, ils se colletèrent toute la nuit avec la police.

Dans l'industrie, on licencia en premier, avec précaution et par petits lots, les ouvriers des usines d'avions militaires. Rapidement les chantiers navals suivirent. L'A.F.L.-C.I.O., le grand syndicat américain fut contraint, sous la pression des autres corporations, d'annoncer une grève générale en soutien aux licenciements massifs. Le 23 janvier, des millions d'ouvriers envahirent les rues des villes américaines avec le slogan cynique : « Faites la guerre



sur Mars ! Les armes serviront toujours. »

Le président fut obligé d'allouer à l'industrie de l'armement une allocation exceptionnelle.

Pourtant cela ne pouvait pas continuer comme ça. Il était nécessaire d'entreprendre quelque chose de radical. Mais quoi ?

Le 28, le *New York Times* publia un document ultra-secret parvenu au journal par des voies inconnues : le sténogramme de la première réunion de la Commission américano-

européenne pour la mise au point d'un nouveau programme spécial de recherche spaciale sous le nom de code « Pénélope ». On y lisait : « Trouvez-nous de toute urgence une étoile — ou mieux une galaxie — aux intentions belliqueuses, un ennemi, pour que nous ne soyons pas forcés de mettre à pied des millions d'ouvriers dans le monde entier et créer ainsi une situation dangereuse. Ou bien trouvez-nous ces bloody russes de merde ! » Le président des Etats-Unis, désormais chef suprême du monde et totalement « out of control », habillé pour cette occasion en costume bleu et rouge de Superman, accompagné de la Bionic Woman et de Spiderman, déclara : « Voilà la ruse suprême des Russes ! Voilà ce qu'ils voulaient obtenir par leur disparition : une situation révolutionnaire ! »

« Une seule solution, inventez-nous un ennemi », observa finement le docteur Kissinger, qui prenait évidemment part à la réunion. « Mais un ennemi crédible. »

Le 29 octobre, le *New York Times* publia en réponse le texte du Rapport secret du chef du Département Extrême-Orient de la C.I.A., qui concernait la Chine. « Hélas, expliquait ce document, la Chine refuse d'être l'ennemie de l'Occident. Les Chinois ont peur. Avec la disparition des Russes, toute la gigantesque puissance de l'Occident sera dirigée contre eux. »

« Expliquez aux Chinois que cette hostilité ne sera pas sérieuse. Seulement pour la galerie. S'ils acceptent, nous leur accorderons des prêts sous le manteau, grâce auxquels ils pourront moderniser leur écono-



mie », intervint le docteur Kissinger, en faisant étinceler ses lunettes.

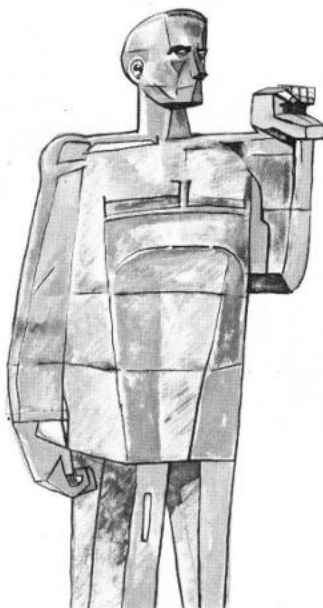
« Trop tard, commenta amèrement le chef du Département Extrême-Orient, le Premier ministre chinois a déjà fait une déclaration officielle où il affirmait que le peuple chinois accueillait tout ennemi comme il l'avait fait en son temps pour les Mongols. Il se confierait à la bienveillance du vainqueur et ensuite l'assimilerait. Même si des milliers d'années étaient nécessaires... » la Chine deviendrait semblable à une casserole bouillant sur le feu », a-t-il même conclu en chinois...

Dans un reportage de Cavendish, Etat du Vermont, le journal *Time* informa brièvement ses lecteurs que l'écrivain émigré Alexandre Soljenitsyne s'était mis à boire et avait cessé de travailler sur le 145^e chapitre du 86^e tome du 12^e cycle de son « Histoire de la révolution russe ». « Je crois que le voisin va devoir changer de métier », commenta le fermier Timothy Miller, 78 ans. « Je soupçonne son job de partir en lambeaux... J'ai vécu la même chose après la suppression de la loi sur la prohibition. »

La Pologne attaque la Tchécoslovaquie

Pendant ce temps, quoique le Grand Frère les ai laissés sans soutien, les petits empires communistes ne se pressaient pas de s'écrouler. A Prague, des groupes d'intellectuels descendirent dans la rue aux cris de : « Nous sommes enfin libres ! » et « Adieu Grand Frère ». Il furent vite balayés par la police tchèque habile et forte en gueule. En Pologne, à Gdansk et Wrocław, les ouvriers cessèrent le travail sous la conduite des prêtres et se dirigèrent dans les églises les plus proches pour remercier la Sainte Vierge de Tchenstohova de cette miraculeuse libération de l'ennemi historique. Toutefois, les troupes nationales polonaises, n'étant plus cette fois retenues par la poigne du Grand Frère, dispersèrent brutalement les ouvriers et ouvrirent le feu. Bilan : quarante-cinq morts, des centaines de blessés.

Dans une interview accordée au journal *Newsweek*, à la question manquant légèrement de tact : « Pourquoi aucun des empires de l'Europe de l'Est n'est jusqu'à présent devenu capitaliste ? », le Premier ministre hongrois répondit



pragmatique, avec un sourire condescendant : « Nos états sont formés, nos sociétés stabilisées. Un changement radical de la structure sociale nous coûterait cher sur le plan des vies humaines comme sur celui des pertes économiques, sans aucun doute énormes, engendrées par les grèves, les soulèvements et les mouvements des classes sociales. »

Plus inquiétants encore, les vieux différents nationaux, oubliés sous le règne du Grand Frère ressurgissent entre les pays de l'Europe centrale et de l'Europe de l'Est. Courant novembre, la Hongrie déclara la guerre à la Roumanie. La Pologne attaqua la Tchécoslovaquie.

Les Américains moyens grossissent à vue d'œil

Courant février, la joie première provoquée par la disparition des Russes, fut bientôt remplacée par une tristesse encore indéfinissable... « Qui avait intérêt à la disparition des Russes ? » demanda timidement *Le Monde* en première page. *Newsweek* publia des chiffres inquiétants transmis par le Centre médical de l'Université d'Etat de Californie à Los Angeles, suivant lesquels le poids moyen du citoyen

américain (des deux sexes) avait augmenté de 4 kilos en 4 mois. « Sans ennemi, nous engraissons », observa le journal avec philosophie.

L'absence des Russes se fit bientôt sentir même dans les plus petites choses. Le lecteur John Glenn de Tulsa, Oklahoma, se plaignit naïvement dans une lettre adressée au *Time* : « Jusqu'à ce jour, je faisais peur à mon petit Bob de trois ans - « Si tu ne te laves pas les dents avant de te coucher, tu te feras manger par les grands communistes rouges. » Depuis que l'U.R.S.S. a disparu, Bob ne se lave plus les dents. »

La lettre du père désespéré voisinait avec celle d'un instituteur, Tim Kachvachidze du Bronx Sud, New York : « Autrefois, pour démontrer à mes élèves dominicains et portoricains que nous n'étions pas si misérables, je leur parlais du funeste empire de l'U.R.S.S. Maintenant, je n'ai plus de point de comparaison et la révolte gronde... »

« Le monde s'ennuie ? C'est bien fait. Il fallait prendre soin des Russes » - tel fut le bilan laconique de l'état d'esprit général donné par le lecteur Atila Scott de Vivatoza, Visconsin.

En Europe, les intellectuels français, de gauche et de droite, se trouvèrent privés de leur thème favori d'engueulade. L'atmosphère des conversations de table à *La Coupole*, chez *Lipp* et à *La Closerie des Lilas* devint horriblement terne. L'objet de leurs railleries permanentes - les hommes politiques soviétiques gauches et mal fagotés - ayant disparu, les Français remarquèrent enfin la tendance de leurs politiques nationaux à jouer les poseurs. Du fait de la disparition de « l'enfant terrible du monde » les discussions de salon perdirent tout sel. Le niveau sonore des cafés parisiens tomba de plusieurs décibels dans la mesure où les mots à la mode « Goulag », « Sibérie », « Kalyma », « Troisième Guerre mondiale », « L'Avant-Guerre », « K.G.B. », « Politburo », avaient disparu du vocabulaire. Et comme la cuisine française, toujours la meilleure du monde, n'était plus accompagnée de conversations animées, le nombre de maladies entérogastriques augmenta parmi les intellectuels français. Par contre, le nombre de dissertations et de doctorats sur des sujets sociaux politiques fut réduit à 90 %. La moitié des professeurs ne s'en releva pas.

On cherche partout des Russes purs et durs

Le 6 mai, le président des Etats-Unis prononça, cette fois dans son costume favori de Frankenstein à l'instant réincarné, son 2 013^e discours à la Nation. C'était devenu pour lui un show quasi-hebdomadaire... Il déclara que la Chine n'appartenait plus à la civilisation. Le 7 mai, cinq attaques atomiques « limitées » furent portées contre... l'île de Taiwan (!).

« Que voulez-vous, déclara le présentateur de la chaîne de télévision *N.B.C.*, ce gars a confondu la République populaire de Chine avec la République démocratique chinoise de Taiwan, c'est pas plus compliqué... »

Inspirés par l'exemple des Etats-Unis, le pays du globe ne craignant pas la menace de la guerre mon-

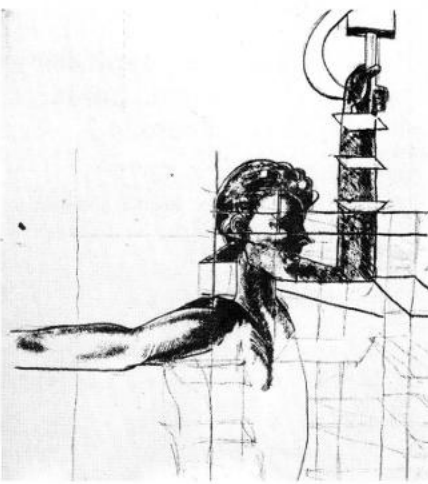
diale se mirent avec succès à se faire justice eux-mêmes.

En avril, les forces unifiées de huit pays de l'Amérique latine, sous la houlette d'une Argentine vengeresse, débarquèrent un commando sur les côtes de la Grande-Bretagne.

La Norvège envahit le Danemark sans déclaration de guerre.

En Afghanistan, les freedom-fighters, n'étant plus retenus par les troupes soviétiques, égorgèrent enfin tous les intellectuels du pays (il se trouva qu'ils appartenaient tous au parti communiste local) et reprirent leur existence d'antan en vaquant paisiblement à la contrebande et au banditisme.

Enfin, des bruits, non confirmés par la presse, se répandirent dans les populations selon lesquels « les milieux concernés » s'apprêtaient à entreprendre une colonisation du territoire de l'U.R.S.S. : des recruteurs spéciaux auraient déjà recherché dans tous les pays des émigrés russes biologiquement purs pour tenir le rôle difficile de géniteurs supposés d'une nation russe ressuscitée. La préférence aurait même été accordée aux anciens membres du Parti communiste de l'U.R.S.S. alors que les juifs d'origine russe



auraient été priés de ne pas se déranger.

Aujourd'hui, ces débats concernant les causes et le lieu de disparition des Russes continuent à agiter la presse mondiale. Les opinions continuent à converger vers une explication de la tragédie soit par un cataclysme soit par des manigances de la C.I.A. La seule opposition originale exprimée ces derniers temps est due à un certain J.P.M. dans *Acte Gratuit* - canard publicitaire distribué gratuitement dans les boutiques et chez les coiffeurs parisiens. J.P.M. suppose avec tristesse : « Et peut-être qu'ils en avaient marre de nous ? De notre façon insistante de chercher la petite bête, d'examiner leur linge de corps au microscope, de notre manière de vanter notre « monde libre ». Peut-être qu'ils en ont eu assez de notre morale, comme des enfants vivants et pas bêtes en ont marre du vieil instit' ronchon et hautain, noyé dans ses défauts. Et alors, voilà, ne voulant pas se comporter « comme il faut », ils se sont enfuis de la salle de classe étouffante ? »

Edouard Limonov
Traduction : S. Samssonow



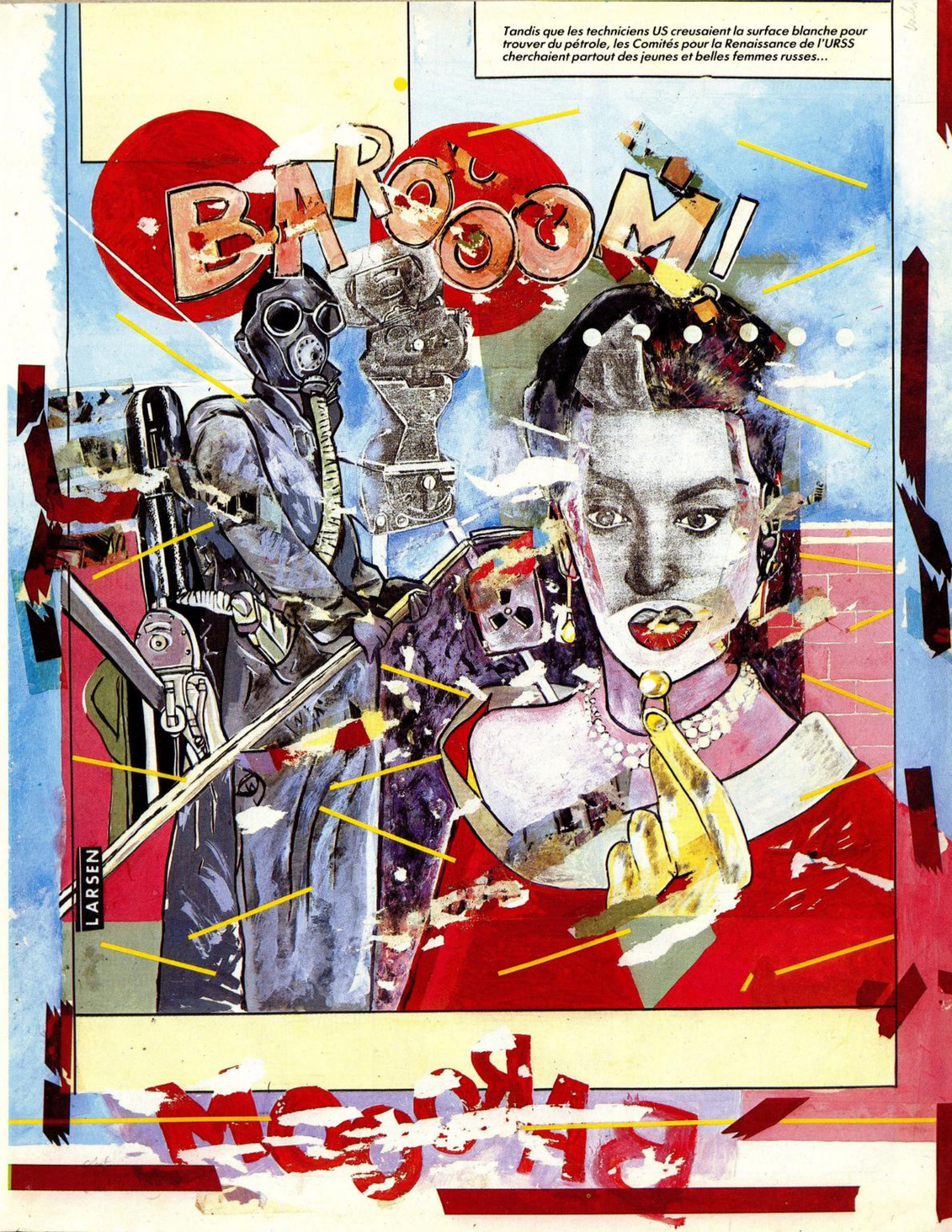
Illustrations : Lulu Larsen

Tandis que les techniciens US creusaient la surface blanche pour trouver du pétrole, les Comités pour la Renaissance de l'URSS cherchaient partout des jeunes et belles femmes russes...

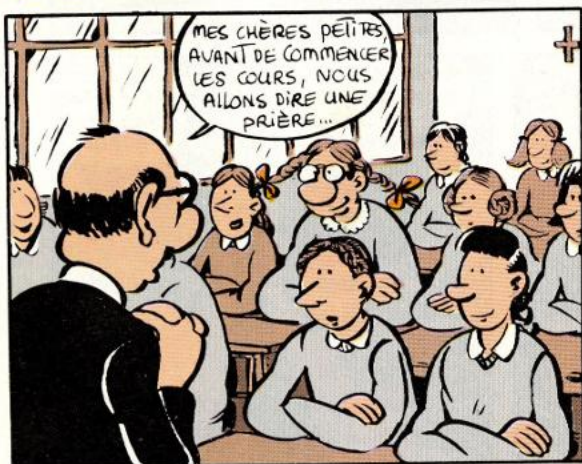
BAROOOM!

LARSEN

BOOM!











RUSS MEYER PREFERE LA POSITION DU MISSIONNAIRE

Russ Meyer, l'immortel metteur en scène de Mega Vixens, le roi du 120 cm, le fanatique du mamelon en furie sous le T-shirt, prépare un film autobiographique de sept heures. Il avoue à Fabienne Issartel que sa mère lui a appris à respecter les femmes.

Zoulou : Vous êtes marié ?

Russ Meyer : J'ai été trois fois. Et la dernière fois, c'était avec Edy Williams, la vedette d'*Hollywood Vixens*. Mais j'aime beaucoup toutes les femmes qui ont fait partie de ma vie.

Z : Vous allez voir vos ex souvent ?

RM : Mmmh... Je ne suis pas très à l'aise avec les femmes avec lesquelles j'ai cohabité. Dès que les relations se soumettent au contrôle judiciaire, il y a quelque chose qui se passe. Le divorce, c'est moche ! Alors, je préfère ne pas les revoir... D'ailleurs, celle que je trouvais la plus gentille est morte dans un accident d'avion. C'était une jolie femme qui ressemblait à Marilyn Monroe. C'était ma seconde femme.

Z : Et la première ?

RM : Elle travaillait au Mark Hopkins Hotel à San Francisco. Une Mexicaine...

Z : Elles étaient comment ?

RM : Attirantes, belles jambes, et tout et tout...

Z : Et sinon (je me touche le front) ?

RM : Ben oui ! De bonnes têtes. Je trouve même que les femmes de ma vie ont été un peu trop intelligentes. Une des dernières était une strip-teaseuse. J'aime bien les strip-teaseuses. On est restés ensemble pendant quatre ans. Elle s'appelle Kitten. Elle gagne 45 000 dollars par semaine en travaillant au Canada et à l'est des USA. Elle est mariée mais elle aime bien tromper son mari. Donc, on se voit une fois par semaine.



C'est bien la première fois que le vieux Russ se dispute à la fois une poupée gonflable et une reporter en cravate !

Z : Pourquoi avez-vous quitté toutes ces beautés ?

RM : Je ne sais pas... Pourtant je suis généreux avec elles. J'ai reçu une très bonne éducation. Ma mère m'a appris à respecter les femmes ! Mais mon travail a rendu le mariage difficile. J'ai un amour égoïste pour mes films. Les femmes n'aiment pas ça. C'est bizarre, mais elles ont toujours été opposées à ce que je faisais, et il a fallu que je change de femme pour poursuivre mon activité, que je leur avoue que rien n'était aussi important que mes films... Quand j'y pense d'ailleurs, j'ai un peu

honte. Mais il n'est pas facile de se sortir à sept heures d'une journée de phantasmes pour être tout simplement avec sa femme !!

Z : Et votre mère ?

RM : Ma mère était très voluptueuse : comme l'actrice Liliane Russell. J'avais aussi une sœur. Elles m'ont toujours soutenu dans mon travail. Enfin, elles ont toujours été très compréhensives... Ouai... J'ai négligé beaucoup de mes amies parce que j'étais trop accroché à mon travail. Genre à dix heures du soir, la fille se demande quand est-ce qu'elle va

Russ va faire un tour sous la fenêtre de Madame d'Ornano à la mairie de Deauville...



bien pouvoir bouffer. Ah... (il secoue la tête, comme en proie à un souvenir douloureux).

Z : Et vous faites aussi l'amour avec vos actrices ?

RM : Oui. Quelquefois pendant le montage. Mais pendant le tournage, c'est trop fatigant. A part avec la star de *Mega Vixens*... On prenait généralement 20 minutes de relaxation au déjeuner.

Z : Quel a été le moment le plus important de votre vie ?

RM : La Seconde Guerre mondiale, sans aucune hésitation... J'avais 19 ans et rien de ce que j'ai pu faire depuis n'a été aussi fort. J'ai passé trois ans dans l'armée. Heureusement, on était photographes, donc relativement libres. J'ai fait plein d'expériences à cette époque-là qui ont déterminé vraiment mon avenir. Notamment, j'ai développé mon goût pour les dames. Car, avant ça, j'étais plutôt le genre studieux.

Z : Ça s'est passé comment très précisément ?

RM : C'était en 1942. C'est vraiment grâce à Hemingway que j'ai eu ma première relation avec une femme... C'était merveilleux. Très excitant.

Z : Elle s'appelait comment ?

RM : C'était une pute. Une prostituée. Les Allemands reculaient. On était les seuls Américains à Rambouillet. Elle était brune...

Z : Et alors ?

RM : Hemingway était là à se saouler et il nous a emmené dans le bordel le plus proche. C'était un endroit merveilleux avec une vraie « Madame » et une vingtaine de femmes dans des déshabillés très typiques, style putes classiques comme chez Frédéric's of Hollywood à Los Angeles. C'était une introduction au sexe très agréable. Les femmes étaient très belles, très romantiques : pas du tout le genre que l'on peut trouver à Pigalle !! Pour mon prochain film – un truc autobiographique qui durera 7 heures –, j'ai retrouvé cet endroit. Il sont en train de le démolir. Il y a une cour avec une tonnelle. Elle sera dans mon film avec de nouvelles dames.

Z : Quelle est votre position préférée ?



SACRILEGE

par Arnaud BAUMANN



*Fils et petit-fils de charcutiers,
esclave de la viande dès sa plus tendre enfance,
Vincent a décidé de rompre la tradition.
Il décroche, le jour de ses 24 ans.*



LEZARD TONNERRE

DU FIN FOND DES ÂGES MONTE ENCORE
LE BRUIT DE LEURS DANCES SAUVAGES...
MÊME SI TOUT CELA EST DEPUIS
LONGTEMPS FINI.



PAPA-OU- MAU-MAU- PAPA
OU- MAU- MAU- PAPA-OU- MAU
MAU- PAPA- OU- MAU-MAU
PAPA-OU- MAU- MAU PAPA
OU- MAU- MAU- PAPA- OU
MAU- MAU.

À L'ÈRE SECONDAIRE, ILS CONNAISSAIENT
DÉJÀ LE BINAIRE. C'ÉTAIENT LES ANCE-
TRES DE JOHNNY THUNDER, ON LES APPE-
LAIT LES LÉZARDS-TONNERRE.



SURTOUT VOUS DE-
PÊCHEZ-PAS, LES MECS!

T'INQUIÈTE PAS, MO!
TU LE VERRAS, TON CONCERT.
ON EST PRÊT!



ILS AVAIENT DU STYLE, DE LA CLASSE, ILS
SAVAIENT GARDER LE BEAT ! ILS JOU-
AIENT SUR DES GUITARES BIZARRES.
COMME BO DIDDLEY PLUS TÂRD.



CONTINUE À MATER
MON MEC, TU VAS TE
RETROUVER TRANS-
FORMÉE EN FOUR-
REAU, CHÉRIE!

LEURS NANAS ÉTAIENT SUPER SEXY.
BOOTS EN LÉZARD POUR LES LÉZAR-
DES. LA PEAU DE LEURS RIVALES
VAINCUES PARAÎT LEUR JOLI CUL.



ILS DONNAIENT DES PARTIES GÉANTES QUI DURAIENT JUSQU'AU MATIN. ILS AIMAIENT DEVENIR DINGUES AU SON DE LEUR GROUPE FAVORI.



Y'AVAIT HANDSOME WILLY T. QUI DÉVORAIT SA GUITARE TOUTES LES NUITS. OU LES BRONTOS BROTHERS ET LEUR ÉLECTRO-FUNK TORRIDE. Y'AVAIT DIX MILLE GROU- PEGES QUI REMUAIENT SUR SCÈNE.



MAIS LA PLUS GRANDE ÉTAIT LA BELLE IVY IGUANA QUI FAISAIT PÉTER TOUTES LES BRAGUETTES.

LES TYRANOSAURES FOUTAIENT LA MERDE DANS
TOUS LES CONCERTS ET DANS CES MOMENTS-LÀ,
VALAIT MIEUX PAS LAISSER TRAINER SA QUEUE !!
À CETTE ÉPOQUE, C'ÉTAIT VRAIMENT LA
JUNGLE, BABY !



MAIS EUX-MÊME TOMBAIENT PARFOIS SUR UN OC QUAND ILS
CHANGEAIENT DE QUARTIER. LES TRICÉRATOPS OCCUPAIENT
LA BANLIÈRE ET CEUX-LÀ, VRAIMENT, Y'AVAIT PAS PLUS DURS
QU'EUX. DE VRAIS HARDOS, DES FÈLÉS... PAS LA PEINE DE
DISCUTER AVEC CES CRÂNES D'ACIER.



LA JOURNÉE
EST SAUVÉE !

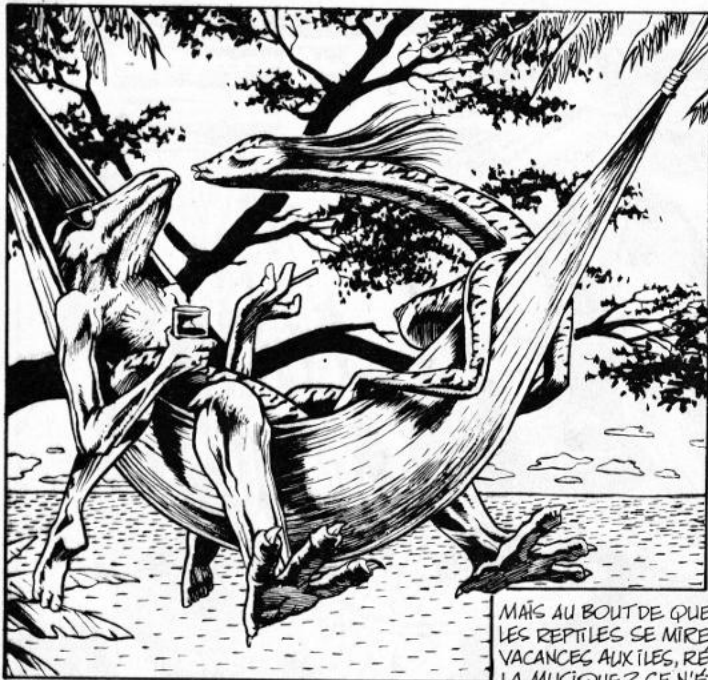
TIENS TIENS, MAIS C'EST
CE VIEUX GÈNE ! ON CHER-
CHAIT JUSTEMENT UN COM-
PAGNON DE JEUX !

QUANT AUX DIPLOS LA BAÏSE OCCUPAIT LE PLUS
CLAIR DE LEUR TEMPS. UN SEUL PROBLÈME
POUR NOS GÉANTS : QUAND ILS S'EN REN-
DAIENT COMPTE, C'ÉTAIT DÉJÀ FINI...



ALORS, CHÉRIE,
T'AS AIMÉ ?

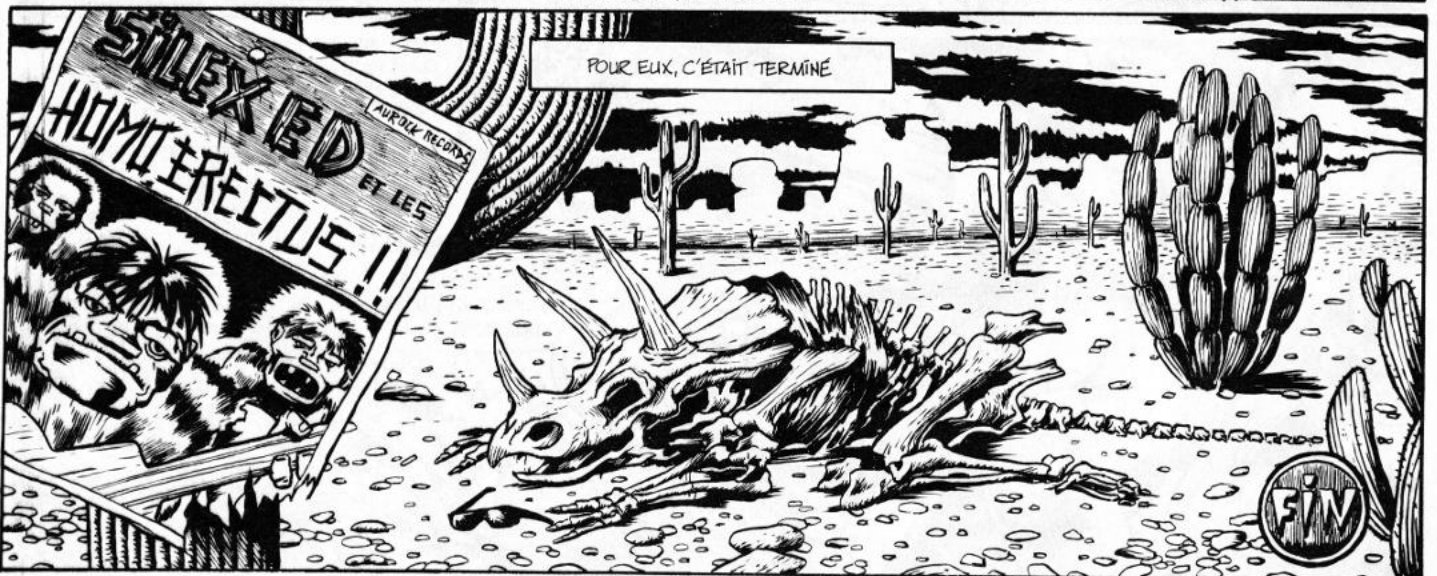
TIENS, C'EST TOI,
ALBERT ? DÉJÀ REN-
TRÉ DU BOULOT ?



MAIS AU BOUT DE QUELQUES MILLIONS D'ANNÉES
LES REPTILES SE MIRENT À LÉZARDER.
VACANCES AUX ÎLES, RÉCEPTIONS MONDAINES.
LA MUSIQUE ? CE N'ÉTAIT PLUS LA PEINE.



LA DOPE ACHÉVA DE DÉTÉRIORER LE
PEU DE SWING QUI LEUR RESTAIT. LEURS
BELLES GUITARES ÉTAIENT ROUILLÉES.
ILS NE SENTIRENT PAS VENIR LE VENT
NOUVEAU QUI SOUFFLAIT.





A L'INTERIEUR
UN COMIX
DETACHABLE



• I • N • T • E • R • N • A • T • I • O • N • A • L •



SEPTEMBRE 84
N° 6

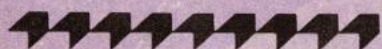
LE FLIP CONSERVE

Remonter le moral d'un dépressif est un mauvais service. Mieux vaut rester flippé. Page 54.



GARE AUX ANNONCES PIÉGÉES

Le Bureau de Vérification des Rumeurs lance ses enquêteurs à la poursuite des nouveaux négriers. Pages 56 et 57.



HOROSCOPES : RETOUR DE MANIVELLE

Après un été fleuri, une rentrée calamiteuse. Le mage Nostrad'anus, initié aux (dés)astres. Page 59.



HALTES AUX MASSACRES DES BÉBÉS-GARCES !

Si les femmes, ces êtres verticaux, prolifèrent, les garces sont en voie de disparition. Trafic Niet tente de sauver les derniers spécimens. Page 60.

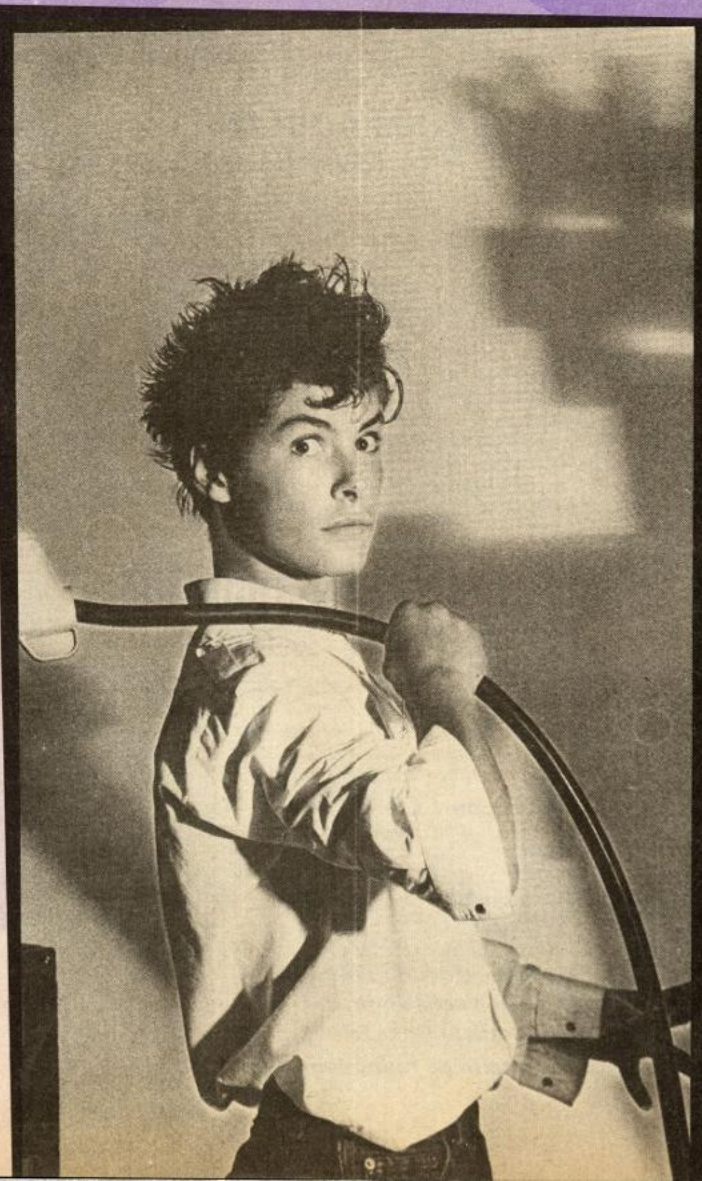


MUSIQUE

Une avalanche de tubes. En veux-tu, en voilà, les ritournelles à couper le souffle qui déferlent cet automne... Page 65.

L'ENFANT ROBOT DE CHICAGO

Des savants de l'Université de Chicago étudient le cas de « Joey », un garçon de neuf ans, qui demeure convaincu d'être une machine. Il ne peut bouger, manger, respirer qu'après avoir branché un fil électrique imaginaire qu'il tire de son ventre. Il vit dans une chambre d'hôpital entouré de fils et de vieilles lampes, de résistances, et autres morceaux d'engins mécaniques. Parfois, un de ces objets se casse, Joey tombe alors dans un état de non-existence, de mutisme et d'immobilité. Ce petit robot en chair est un pur produit de la schizophrénie de cette fin de deuxième millénaire. C'est beau la science, docteur Freud.



TUER AU FER À REPASSER

De la savonnette au fil à couper le beurre, dix ustensiles les plus anodins et les plus meurtriers. Page 67.



GAGNEZ LE GONCOURT

La recette enfin révélée du Best-seller mondial. Page 68



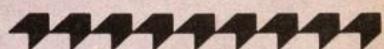
ZOO VOUS FAIT LA PEAU

La peau, on n'en a qu'une. Zoo explore cette géographie sensuelle. Page 69.



LES PENDUS DE NEW YORK

Une vague de pendus a envahi le nord des États-Unis. Qu'est-ce qui les fait se balancer ? Page 74.



RÉGINE SE DÉFONCE CONTRE LA DOPE

La passionaria des nuits parisiennes confirme au micro de Fabienne Issartel qu'il vaut mieux être riche et alcoolique que pauvre et drogué. Ou quand la mondanité bénéficie sur les malheurs du monde. Page 55.

LE MEILLEUR DES MONDES

HONDURAS : LE VRAI RÉGIME AMAIGRISSANT

Actuellement, au Honduras, les compagnies bananières sont les véritables maîtres du pays. La puissance financière qu'elles représentent, l'apport de devises en dollars, en font la seule puissance politique réelle de cette partie de l'Amérique latine.

Maîtres, ou plus exactement seigneurs, les Américains règnent sur les immenses domaines exploités par les compagnies. Féodalisme de pointe sous une apparence ultra mécanisée. Pour 10 cueilleurs de régimes, il y a en moyenne un garde armé à cheval, colt à la ceinture et selle damasquinée d'argent dans la plus pure tradition mexicaine.

La culture de la banane est assez simple dans son principe, les cueilleurs coupent les régimes encore verts et les déposent sur le tracteur qui fait la navette entre les rangs de bananiers qui s'étirent sur des kilomètres. Puis, ils décapitent l'arbre afin qu'il puisse produire à nouveau en repoussant.

Si un seul fruit, sur un régime, est abîmé ou simplement trop mûr, la consigne est de le laisser pourrir sur place (pas question de trier, bien sûr, ça casserait la moyenne).

Mais attention ! Défense de toucher aux bananes tombées à terre. C'est un délit. Ainsi le « vol » d'une banane est puni de bastonnade. Quant au vol d'un régime entier, il est passible de la peine capitale. Faut pas se laisser aller, quoi ! Ce n'est pas parce qu'on crève la dalle avec un salaire de misère qu'on va bouffer les bananes de la compagnie.

Pour pallier ce genre de bavure, des super contremaîtres (américains pur bœuf, cette fois-ci) survolent en hélicoptère les dizaines de milliers d'hectares de ces exploitations. Mais on ne peut pas être partout à la fois...

Bref, pour les cueilleurs de bananes honduriens, le régime est de rigueur et garanti amaigrissant. Que fait l'OMS ?

HÔPITAUX : ÇA BAIGNE

Il n'est pas besoin d'attendre d'être vraiment à l'étroit sur terre pour se tourner vers

la mer (ou y retourner, c'est plus exact).

On avait déjà construit des usines flottantes, des pièges à touristes flottants, des hôtels et des casinos flottants. Un nouveau pas vient d'être franchi, le projet « Hôpital flottant » est à l'eau. Ce sont les suédois (spécialistes de ce genre de plan) qui l'ont lancé. Bientôt, les routes maritimes seront donc jalonnées d'hôpitaux flottants.

Livrés clés en main, ces nouveaux dinosaures auront des dimensions assez gigantesques : 35 mètres de large, 117 mètres de long, sur sept étages (capacité d'accueil : 300 lits). Actuellement en cours de construction et d'essais, ils seront bientôt opérationnels et acheminés à destination sur des bateaux spéciaux ; livrables un an après la signature du contrat, ils existent en diverses versions. Le plus grand avantage de ces nouveaux hôpitaux est leur autonomie exceptionnelle, en mer, en effet, pas de problèmes d'approvisionnement en eau et en électricité. Système d'égoût ultra simplifié, évidemment ; bien entendu, des mesures non polluantes ont été prises pour préserver l'environnement. On ne sait pas si les lits sont en option waterbed, mais on peut le supposer. Et en cas de naufrage, il n'y aura qu'à porter sur la feuille de Sécu l'acte « Rééducation fonctionnelle par thalassothérapie ». Ça fait quand même plus sérieux que « Noyade à l'euphoral » ou « Encore un hosto coulé ». A déconseiller toutefois aux malades sujets au mal de mer.

LA PUB ACHETÉ DE L'ESPACE

C'est quasiment certain, grâce à la navette, la publicité va poser un pied dans l'espace. Les premiers à lancer cette idée sont des publicitaires californiens. Ils espèrent pouvoir utiliser très prochainement le « cargo de l'espace » pour réaliser des spots publicitaires. Pour cela, il faudra quand même attendre d'avoir résolu pas mal de problèmes techniques, et même alors, il faudra encore trouver des acteurs au tempérament de cascadeur assez affirmé pour tourner un film dans la navette, à la rigueur. Mais vous voyez Mamie Nova courir dans l'espace après son yaourt flottant (toujours plus léger !), comme le Capitaine Haddock

après ses boules de whisky en apesanteur dans « On a marché sur la lune ».

Et Kindy, les chaussettes qui ne tombent pas (mais qui flottent), enfilées sur les délicats petons d'un scaphandrier de l'espace ?

En tout cas, d'ici-là, il est question de diffuser depuis la navette des spots pré-enregistrés sur la planète. On pourrait aussi y disposer des placards, comme dans le métro, dès qu'elle transportera plus de passagers.

Le promoteur de cette idée, Robert Losh, n'envisage pas de donner à cette pub la forme traditionnelle (« Dubo, Dubon... » ou « Achetez Blip, c'est cheap ! »), mais plutôt celle du sponsoring de pointe, comme le pratiquent de plus en plus les grandes multinationales, on ne dira pas « Buvez Coca-Cola » mais, selon Robert Losh, « La compagnie Coca-Cola et ses amis du monde entier soutiennent l'effort de la NASA dans le domaine de la recherche » ; et voilà, pas vu pas pris, on vous dit qu'on ne pense qu'au bien de l'humanité, à la Coca-Cola Cie !...

La NASA, quant à elle, voit le projet d'un très bon œil. Elle envisage même de consacrer 10 % de la capacité de la navette à la location d'« espace » aux annonceurs, qui partageront désormais ce média exceptionnel avec les scientifiques de tout poil.

Ça mettra de l'ambiance, en tout cas. Car la pub est bien le seul phénomène industriel à fabriquer du rigolo. En trois dimensions, ça ne peut qu'améliorer le délire.

Et puis ça prouve que la solitude n'existe pas. Même dans l'espace, on peut se faire des spots... **P.M.**

FRISSENS NIPPONS

Les cochons de Jap's ont de nouvelles lubies. Leur goût pour les bizarreries sexuelles leur ont fait inventer les parquets miroir pour serveuses sans culotte. De quoi baisser les yeux. Mais le dernier jeu en vogue dans les buvettes en étage des rues de Shinjuku, quartier chaud de Tokyo, rappelle la danse du tapis version hard. Un client est tiré au sort et doit, sous les encouragements de la foule, honorer une fille sur la scène centrale. Le jeu a lieu toutes les demi-heures et le client, s'il ne se montre pas à la hauteur de sa tâche, inhibé par les cris du public, subira sifflets et quolibets. Quelle raideur !

ZOO INTERNATIONAL

Rédaction en chef : Thierry Marignac / Pierre-François Moreau. F.J.

Rédaction : Patrick Piet / Rodolphe Garabédian / Fabienne Issartel / Philippe Manéz / Bruno Blum / Gaillac / Kriss Vila / Sir Ali / Yves Belaubre / Gérard Delorme / Lucas Balbo / Esteban / Durand Nicolas.

Illustration : Charles Serruya (Nous 2) / Bla-bla Graphic P. Beau / Lili Kronembourg / Roulibre / Otto Van / Jean-Philippe Boin / Pico Silver / Remy Malingrey / Pierre Sahel / Labouchere Lulu Larsen / Gyps / Pic / Ellen Hoch Krämer.

Photo : Simon Bocanegra / Hervé Sellin / Philippe Agarande / Robert Barry.

Direction artistique : J.-P. Charrier.

Maquette : Michel Trunde.

Secrétaire de rédaction : Anna.

NOUVELLES REBELLES

APARTHEID TOUJOURS PLUS CRAINTÉ !

En matière pénitenciaire, la science permet des conditions de détention toujours plus sophistiquées et psychologiquement avilissantes. On connaissait l'isolation sensorielle, ou la lumière artificielle constante, faisant perdre au prisonnier la notion d'heure. Dans la prison du John Vester Square, à Johannesburg, en Afrique du Sud, la dernière trouvaille est l'utilisation d'une caméra qui filme le détenu vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Conséquence, les détenus souffrent d'oppression psychologique et de sentiment d'insécurité.

Le révérend Chikhane, récemment libéré de J. Vester Square, a apporté son témoignage à ce sujet, expliquant l'importance pour un détenu de se protéger de l'univers carcéral à l'intérieur de sa cellule. « Au retour des interrogatoires, on a besoin de laisser s'apaiser la tension. On fait des choses idiotes pour se dire qu'on est vivant. On tourne en rond, on se parle, on chante. On doit arriver à retrouver ses idées. On a du mal à faire la différence entre ce qu'on savait vraiment avant l'interrogatoire et ce que la police affirme ».

Big Brother 1984 et ses caméras sont à l'heure à Johannesburg.

ÇA NE SORT PAS DE LA FAMILLE !

La fille de Bokassa, empereur cannibale en exil, va épouser un garçon boucher. Est-ce pour faire plaisir à son papa, se demandent les observateurs de l'ONU ? On sait, en effet, que Bokassa, l'ogre de Centrafrique, aimait à découper lui-même les meilleurs morceaux sur les enfants dont il faisait son ordinaire. Tel père, tel beau-fils !...

FEU GORGE PROFONDE

Linda Lovelace, you remember ? La star du porno qui fit scandale au début des Seventies avec le film Deep Throat — gorge profonde pour les intimes — La reine de la pipe qui rend fou, la clitoridienne du larynx, la Lovelace salace que l'on aimait bien est morte.

Linda Marciano (c'est son vrai nom) la Puritaine est née. Il faut croire que dans chaque cochonne sommeille une féministe. La belle Linda, dont les orgasmes, comme le rire, venaient de la gorge, renie désormais son passé classé X. « J'ai été forcée de faire ce film, dit-elle. J'étais une esclave de la sexualité. » Elle va même plus loin : alors que Deep Throat est toujours le best seller des ventes de cassettes pornos, elle vient de lancer une campagne politique et juridique pour faire interdire le film auquel elle doit sa célébrité. Son but : appuyer la campagne lancée par les féministes d'Indianapolis qu'elle soutient activement, et qui vise à faire voter une loi rendant la pornographie illégale.

Une telle loi serait sans précédent aux Etats-Unis. Mais elle a toutes les chances de voir le jour : on connaît assez le puritanisme légendaire de la majo silencieuse. Une telle mesure créerait un sacré précédent, et pourrait très bien s'étendre aux autres états, dans une basse entreprise de « nettoyage sexuel » de l'Amérique.

Serre les dents Linda, il n'est jamais trop tard !...

AMSTERDAM SOUS LES BOMBES

La municipalité d'Amsterdam cherche à déloger les squatters depuis des années. Elle a employé pour cela des moyens variés allant de l'arsenal juridique aux brigades anti-émeutes et utilisé, paraît-il, les marins et les macs du vieux port comme hommes de main. Les squatters, eux, sachant qu'il faut riposter là où ça fait mal au portefeuille, s'attaquent aux touristiques bateaux-mouche à l'aide de bombes de peinture... Oh, la belle bleue...

MEME UN CUL DANS LA CHINE EST DE PLUS EN PLUS POP

En Chine populaire, naître fille est dangereux. Par suite d'un sévère contrôle des naissances — un seul enfant par famille — les parents attachés à la perpétuation du nom se débarassent souvent d'un rejeton du sexe faible. Par contre, si la demoiselle passe au travers, elle a de bonnes chances de gagner sa vie en posant nue. Suite à la libéralisation du nu en Chine, les modèles acceptant de poser en tenue d'Eve sont fort bien rémunérés... La décadence capitaliste se profile...

DU COTÉ DES GATEUX

Cousteau (le commandant) veut couler son bateau la Calypso, plutôt que de le vendre 5 milliards de francs aux Américains, qui veulent en faire un musée.

En effet, les équipements de son superbe vaisseau sont maintenant démodés, et le père du « Monde du Silence » va en avoir un plus beau, tout neuf et bien plus performant. Cadeau.

Quand on a un nouveau jouet, on casse l'ancien, c'est bien connu. Et si au passage, on se fait un peu de pub en coulant la Calypso au milieu du Pacifique, ça n'est pas plus mal !

Poésie sénile ou gâtisme ? Parce que tout ça, c'est bien joli, mais démodé ou pas, la Calypso aurait rendu encore bien des services à bien des gens, sans parler des cinglés de l'océan qui n'ont jamais eu la possibilité de monter sur un bateau.

Mais ce doit être un faux bruit inventé par les journalistes ! Voyons, mon commandant, est-ce bien raisonnable ?

ECOLIER SEMI-REMORQUE

L'écolier, sur le chemin de son bain quotidien, porte un lourd fardeau. Il a été établi en effet que, si jeunes encore et peu aguerris, ses muscles transportaient en moyenne quatre tonnes par an.

TELEPHONE QUI ECOUTE

Composer les numéros de téléphone, quel ennui ! Quelle perte de temps inutile ! L'Opus 20 de chez Thompson révolutionne la communication téléphonique grâce à une mémoire intégrée sensible de surcroît à la voix humaine. Il suffit désormais de prononcer le nom de votre correspondant pour l'avoir en ligne. Un gadget certainement très impressionnant...

TINTIN ET ASTERIX EN ACCUSATION

Les deux héros les plus consacrés de la B.D. belge viennent d'être accusés de racisme et sexisme par les autorités locales de l'Est londonien. Les agents de la bonne conscience rosbeef y ont détecté des stéréotypes blessants pour les Noirs chez Hergé, et des marques de mépris envers les femmes chez Goscinny. Si le tribunal retient l'accusation, les albums des deux héros seront retirés des bibliothèques de l'arrondissement. Le tribunal n'a pas cependant retenu les allusions ironiques envers le régime beldave. C'est déjà ça.

ATTENTION, TRAVAIL DANGEREUX

Il faut se méfier du travail. On ne le dira jamais assez ! Zoulou vous en donne la preuve : les dernières statistiques effectuées sur le sujet révèlent qu'un couple marié sur deux se forme au bureau. Autant dire qu'en partant bosser, le matin, vous avez une chance sur deux de garder votre liberté !...

OBELIX VERSION HARD

Une édition néerlandaise des aventures des deux Gaulois vient d'être saisie à Amsterdam. Il s'agissait d'un odieux plagiat version cochonne et même honteusement pornographique. Quelques libraires audacieux ont vu la ficaille investir leur boutique, ordonnance de saisie en main, sur plainte du dessinateur Uderzo. Depuis lors, l'ambiance est chaude dans les arrières de commissariats d'Amsterdam, à moins que l'on ne brûle bientôt ces vilains apocryphes.

ABRI ANTI-TERRORISTES

Joli coup pour Michael Davis, « conseiller en sécurité » américain. Il vient de trouver le moyen de guérir de leur parano (à prix d'or) un bon nombre de hauts fonctionnaires et de grands managers, qui craignent d'accrocher bêtement leur précieuse vie à une balle perdue au cours d'une attaque terroriste. L'idée de M. Davis est simple et lui rapporte gros : il a mis au point un « abri balistique de sauvetage » que l'on peut installer chez soi ou à son bureau. Tout a été prévu et le mini blockhaus se camoufle aisément, genre double fond ou escalier dérobé, dans n'importe quel bâtiment. A la moindre alerte, on se précipite dans son petit placard blindé, équipé de tous les gadgets utiles en pareil cas : ration de secours, réserve d'eau, trousse médicale d'urgence, et, sur option, alimentation autonome en oxygène. Un téléphone ou une liaison radio avec l'extérieur sont également prévus. Existe en option familiale.

Alors, haut les cœurs ! C'est vraiment rassurant de savoir que l'on va bientôt pouvoir se protéger efficacement contre le terrorisme aveugle et imbécile. D'autant plus que les abris anti atomiques se trouvent remis en question et que l'on ne peut même plus compter sur eux. Ce qui est bien décevant, ma chère Simone ! Mais remarquez, ça se comprend : une balle, ça passe, mais une bombe, ça laisse des traces, et rien ne sert d'être à l'abri pendant l'explosion si on doit sortir 15 jours après, faute d'oxygène, pour respirer une grande goulée de particules gamma

SCHOCK CORRIDOR

REMONTER LE MORAL, UN MAUVAIS SERVICE

La détresse, ça existe, pourquoi pas vous ? C'est vrai après tout pourquoi pas moi ! On se le demande. On commence par se faire un petit coup de flip de derrière les fagots, histoire d'en jouir un peu et puis, vite fait, on se dénonce.

A priori, cette façon d'agir avec soi-même, fonctionne sur deux ressorts. Le premier, le plaisir de la destruction, la sienne, joyeusement orchestré dans son subconscient, le deuxième, cette indicible volonté d'être autre, par le flip, ce qui, comme la bouteille lancée à la mer, fait finalement figure d'un appel d'offre.

Je flippe donc j'existe. Aux autres de faire avec, de venir à moi pour tenter un sauvetage, périlleux certes, mais dont les deux parties, sauveteur et naufragé trouvent leur compte.

Mais il y a pire. Ciel, je déprime, vite appelons SOS-L'angoisse ou couchons-nous sur un divan d'analyste, c'est mieux, mais c'est plus cher. Le confort du flip, ça se paye. Car, la fausse solution d'une déprime, le divan lui-même, objet du dévidage, tout comme le téléphone, siphon sans fin de nos malheurs, constituent en eux-même un pseudo-réconfort. Un faux. Un trucage que l'on actionne soi-même. Une façon de donner du sens à son malaise, et de le renforcer. Ce qui par la force des choses, transforme la « solution » en problème. L'aberration même. La constitution de stratégies pour se protéger de la déprime, des défenses, ce mur de protections, enferment comme un carcan indestructible le poison du flip.

Le constat est clair : le plus mauvais service à rendre à un déprimé est de lui remonter le moral.

Ce qui ne veut pas dire : qu'il crève !

Mais plutôt le bavardage, l'écoute de sa dépression le confirme dans son système d'angoisse, son décalage dans l'interprétation de la réalité. Méfions-nous des Saint Bernard et des remontoirs moraux, qui après l'euphorie artificielle de la bonne soupe à la décrispation, provoquent ce down classique, cette dérélliction grincante comme une plaie que l'on croit pouvoir fermer avec un doigt.

Sur ce, j'appelai des SOS-Déprime, histoire d'entendre me remonter ou non le moral. Les écouter me faire mal. On me demanda plutôt mes antécédents psychiatriques, si j'étais suivi, et par qui.



— Mon analyste est en vacances ! Je crois que je devrais en faire autant.

— Bien sûr, changer d'air est une bonne chose, si vous en avez les moyens...

En fait, ces instituts de premiers secours me font penser à l'usage de la morphine pour un cancéreux, ou à une visite chez une pute en cas de chagrin d'amour. Un soulagement qui laisse un goût amer.

Aussi, histoire de se décongestionner le bulbe, et regarder la déprime comme un chien rampant, le conseil serait de consulter Paul Watzlawick du « Collège Invisible » de Palo Alto ; un drôle de nom pour un institut respectable et américain de la Côte Ouest. Ce Watzlawick a une bonne tête. La cinquantaine, mince, visage pointu et un sourire à fossettes. Son costard coupe cinquante lui donne un air neuf et distancié.

Si l'homme reproche à la psychanalyse son incessante recherche du « pourquoi », c'est qu'il y voit une insuffisance majeure. Partir en reconnaissance dans son passé, chasser les racines du malaise ne suffit pas pour changer le présent.

Thérapie illusoire. Le passé n'est jamais suffisamment ratissé pour guérir. Il faut résoudre le malentendu au lieu d'en chercher les causes dans les limbes du subconscient, stop à la chasse au « pourquoi » du Lochness.

L'individu dépressif doit être amené à voir l'irrationalité de son comportement. Cet irrationnel, tel une éclipse, un aveuglement, une erreur de traduction.

— « Pourquoi tu dis pas que tu m'aimes ? »

— « Je t'aime ! »

— « Oh... Il faut toujours te le demander. »

En guise d'exemple, Watzlawick raconte ce que l'on résumerait par la métaphore « l'histoire du con qui dit non ».

Cette déprime pernicieuse, je sais pas dire non, sympa avec tout le monde.

Résultat, on en profite, sur tous les plans, sexuels et financiers.

Aussi va-t-on l'obliger à dire non, à refuser dix propositions. ?

— « Non, répondra-t-il ? Je ne peux pas vous dire non ! »

— « Quoi ? »

— « Non ! Non ! » On appelle ça le double blind.

Seule la distance peut nous sauver de la déprime.

Pierre-François Moreau

INTERVIEW PAPARAZZI

Zoulou : Comment avez-vous été entraînée dans ce plan anti-drogue ?

Régine : Par une amie tout à fait dans mon genre. Une sorte de bulldozer diabolique qui ne vous fout pas la paix. Alors plutôt que de discuter avec elle, je l'ai suivie à Drug Abuse, aux USA.

Z. : Pourquoi les gens se droguent-ils ?

R. : Les gens veulent voyager. Et souvent, la seule fantaisie qu'ils peuvent se permettre, c'est celle-là. Ce sont des gosses qui ne s'aiment pas. Ils vont même jusqu'à se déchirer les veines !

Z. : Aïe !

R. : Oui ! Les handicapés émotionnels ont un besoin immense de donner. Le problème, c'est qu'ils ne savent pas à qui donner...

Z. : Quel sera la différence entre vos centres et ceux du patriarcat ?

R. : Je n'ai pas de rapports avec le patriarcat ! Il a le mérite d'avoir fait ce qu'il a fait. C'est tout ! Mais ce n'est plus suffisant. On est arrivé aujourd'hui à un tel point, que, curieusement, les jeunes veulent le choix, comme pour les collègues !

Z. : Ah, Ah ! ils seront où, ces centres ?

R. : Le premier sera édifié dans les Alpes-Maritimes, point noir de la France. La drogue touche là, une famille sur quatre... La méthode sera simple. Un programme complet de travail, de sport et de tendresse émotionnelle. Ensuite, on fournira même aux convalescents des appartements en ville, histoire qu'ils ne se retrouvent pas chez un copain qui est encore là-dedans jusqu'au cou ! C'est donc un accompagnement total, jusqu'au sevrage définitif.

Z. : Vous leur trouverez même du travail ?

R. : Bien sûr !

Z. : Génial ! Et l'on n'aura rien à payer ?

R. : Pour les gosses qui n'ont pas d'argent, non ! Si l'on sauve 25 % de jeunes de l'overdose, ça sera déjà une grande victoire !

Z. : L'alcoolisme touche quand même plus de gens, 40 000 alcooliques meurent chaque année, contre seulement 200 drogués... ?

R. : Je vois très bien où vous voulez me mener... J'ai déjà entendu ce langage-là !

Z. : C'est un langage objectif ?

R. : Écoutez... Je vais vous expliquer. L'alcoolisme est très



RÉGINE NOUS DÉCLARE : « MIEUX VAUT ÊTRE ALCOOLIQUE QUE DROGUÉ »

Le docteur Gérard Muller, fondateur de SOS-Médecins et plus récemment de SOS-Drogue, a eu la bonne idée de prendre Régine comme locomotive à blé, exactement comme St Vincent de Paul avait mis Louise de Marillac à la tête de sa confrérie de charité en 1633 ! Régine La Grande, image d'épinal de la décadence mondaine française, se transforme donc soudain en dame de bonnes œuvres respectable. Apparemment, ça marche plutôt bien. 200 000 francs ont déjà été récoltés lors d'un gala où tous les blaireaux jet-set s'étaient donnés rendez-vous, et des centres de désintoxication hyper sympas seront bientôt construits pour la jeunesse en mal d'amour. Pendant ce temps, son fils Lionel Rotcage (réalisateur à FR3), fondait une Association pour la défense des handicapés mentaux. Une histoire de fous ! (Interview exclusive à Deauville, hôtel Royal par Fabienne Issartel).

vieux. La drogue, c'est nouveau. Alors, on verra dans 20 ans ce qu'aura fait la drogue ! On parlera de chiffres, et vous verrez.

Z. : Ouais, comme la pilule ! Qu'est-ce que je verrai ?

R. : Qu'il vaut mieux être alcoolique, parce que... se tuer par l'alcoolisme, est plus lent. Et comme on ne commence pas à boire avant 14 ans, on a au moins le temps de vivre sa jeunesse.

Z. : Quand on boit tous les jours, c'est quand même dangereux !

R. : Ce que vous oubliez de dire, c'est qu'en même temps, ils prennent des pilules, et la plu-

part du temps... Mais enfin, je ne suis pas là pour entamer un dialogue avec vous !

Z. : Je pensais que vous vouliez aussi lutter contre l'alcoolisme !

R. : Écoutez ! Chez moi, il n'y a pas d'alcooliques. Il n'y a que des gens qui boivent dans mes établissements. De toute façon, je n'ai pas besoin de pub et on ne rentre pas facilement dans mes clubs privés. Alors, on va éviter le sujet.

Z. : Bon bon...

R. : En plus, les adultes, c'est pas mon problème !

Z. : La jeunesse, c'est jusqu'à quel âge ?

R. : Il y a des jeunes qui sont jeunes jusqu'à 70 ans. A

commencer par moi qui en ai 52. Moi, je suis une instinctive primaire, plutôt extravertie. J'ai besoin de faire, on est tous comme ça dans la famille. Mon père, c'était tout pour la galerie. Je ne suis pas du tout une dame de bonnes œuvres en fait. Moi je n'aime pas ! Ce que je fais est finalement quelque chose de totalement égoïste. En tous cas, c'est bon. Très, très bon !

Z. : Vous avez eu des problèmes avec vos enfants ?

R. : Comme tous les parents... A ce moment-là, la fugue était très à la mode.

Z. : Et sinon ?

R. : Sinon j'ai eu aussi des problèmes de drogue... Je trouvais vraiment ça minable. Un truc incompréhensible

de taré total pour quelqu'un d'équilibré comme moi ! Alors, j'ai tout rejeté de façon brutale, avec rage.

Z. : Et après ?

R. : Après, c'est tout ! J'ai appris. J'ai bien appris même (elle flippe)... Oui, j'ai eu ma leçon...

Z. : Vous vous êtes droguée à votre tour ?

R. : Non ! Ne me faites pas dire ce que je ne veux pas dire... J'ai appris quelque chose d'extraordinaire pour moi, qui avait l'habitude de choisir les gens à travers un judas, ne plus juger les gens sur leurs apparences... Et aux USA, j'ai compris aussi comment récolter facilement de l'argent. Alors je me suis lancée, j'ai mis tout mon savoir en business dans cette entreprise civique.

Z. : Quels sont vos projets ?

R. : Le gala de Thierry Le Luron au Gymnase. On va beaucoup en parler. Et puis il y a des trucs simples qu'on utilise rarement. Par exemple les entreprises ont le droit de donner 1 % de la taxe professionnelle à qui ils veulent.

Z. : Vous allez assurer à long terme ?

R. : C'est une chose que je fais en travaillant. Ça ne me fatigue pas plus que de parler avec un con au téléphone.

Z. : Ouais... Vous n'avez pas toujours été une jet-set woman ?

R. : Moi, je viens de la rue !

Z. : Euh... (!)

R. : Je veux dire que c'était la guerre, que j'étais sans famille, et que j'ai tout appris sur le tas ! Mais ce n'était pas comme maintenant. J'avais un idéal, un vouloir. J'étais décidée, déterminée à devenir une princesse.

BVR

**Bureau de Vérification
des Rumeurs**

ARNAQUE SUR L'ANNONCE

**UN ANGE
SICILIEN
AVEC
MOUSTACHE**

Le B.V.R. mène l'enquête ce mois-ci dans une infâme magouille d'édition au porte à porte. On savait que les annonces alléchantes qui paraissent dans la presse pisseuse ont berné plus d'un gogo. Les encyclopédies à tiroir, les acomptes, les magouilles des vendeurs... Le B.V.R. a joué le jeu et s'est fait embaucher dans une boîte. Notre reporter s'est retrouvé prisonnier dans un hôtel de luxe et membre d'un escadron d'arnaqueurs de payans milanais. Un voyage épique dans l'escroquerie internationale.

Je me sapes en faisant gaffe de ne pas trop en jeter. Je ne suis pas sensé avoir le pognon pour ; socialement vierge en quête d'une carrière. Mais si l'annonce n'exige pas la traditionnelle présentation impeccable, je me dis qu'on tend là un piège, un vendeur se doit d'être vêtu correctement, et pour le moment c'est ma pomme qu'il s'agit de dealer.

Je ne le sais pas encore mais je gamberge en pure perte. Si l'annonce n'exige ni bonne présentation, ni rien du tout excepté la limite d'âge : 18-24 ans, c'est qu'elle recherche des types sans expériences ni connaissances, que la boîte se propose de former au bon esprit ; patience et docilité composeront la musique, tintement des pièces et fric-frac de biffetons.

Hôtels et voyages payés, formations et carrières assurées à l'étranger et dans l'édition ; bon pour la galerie ça, pour l'entretien de l'imagerie personnelle. De quoi allécher des types sans attaches et à l'esprit aventureux, à moins qu'ils ne soient en rupture de liens, les blacks fraîchement débarqués d'Afrique par exemple. Je me demande ce que le B.V.R. compte découvrir d'exceptionnel. En m'engageant dans la rue Monsigny, je m'attends à me trouver dans

une de ces boîtes internationales utilisant une main-d'œuvre à bas prix. Je vois d'ici une coûteuse secrétaire consulter son écran d'ordinateur et me proposer le porte à porte de la banlieue de Londres. En plein cauchemar, je remarque à peine la Silver Shadow garée devant la porte de l'immeuble, une baraque d'après-guerre, à l'escalier grinçant et sombre sur lequel ne doit pas donner beaucoup de bureaux. L'idée que je me fais du standing de la boîte en prend un coup en avisant l'affichette scotchée à la porte du quatrième étage. Inscrit au feutre : « Europress ». Cette fois, je n'ai plus de doute, le B.V.R. est bien tuyaauté, mais j'arrive pas à me défaire des bateaux. Je pense galère.

UNE AGENCE PLUTOT BORGNE

Pas de sonnette. Je frappe. Le remue-ménage qui me parvient de l'intérieur doit couvrir le bruit des coups. J'entre donc sans prévenir. Un petit trois pièces qu'on a apparemment transformé à la hâte en bureau. Pas de porte, quelques tables, quelques chaises, une photocopieuse. Un type me dégage son sourire d'ange sicilien et me demande de patienter.

Je m'installe avec la dizaine de jeunes Blacks qui semblent avoir des problèmes à remplir le formulaire. Les engagements se réalisent à grande vitesse. La société ne demande pas beaucoup de garanties, quant à savoir si elle en offre... On passe dans la pièce directoriale un par un. Un type se fait virer parce qu'il a déjà travaillé dans la vente. C'est bien ça, moins on a de références, plus on a de chances. C'est mon tour. Une jolie noire d'une trentaine d'années en boubou fait office de directeur.

J'ai cogité mon baratin. Faut jouer finaud. Pas lui laisser l'impression que j'ai un tant soit peu

roulé ma caisse. Je suis vraiment dans la mélasse, à un âge où on songe à assurer les devants. J'ai besoin d'un métier, la vente, l'étranger, moi j'aime ça alors pourquoi pas ? Elle semble autant s'en soucier que d'un dollar guatémaltèque. Son rayon est d'une couleur dorée. Et je ne pense pas que ses chaînes, bracelets et colliers soient en toc. Elle me coupe :

— Vous êtes arménien ?

— A moitié seulement.

— Pour la vente ça suffit. Europress édite des encyclopédies et les vend à travers l'Europe, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, etc. Nous embauchons régulièrement des jeunes vendeurs que nous formons. Le travail se fait en équipes, des groupes de trente unités couvrant les régions où nous opérons. La clientèle varie du petit paysan au chirogrien.

Le cadre de travail est très agréable, nous délaissions les grandes villes pour les campagnes. Vous êtes payé à la commission, 10 % pour des produits coûtant entre 100 000 et 800 000 liras (500 et 4 000 francs). Vous logez dans des hôtels 3 ou 4 étoiles avec toute l'équipe. Le premier mois, les frais sont à notre charge. A partir de votre dixième vente, ils sont à la vôtre. Cela fait quatre ans que je travaille pour Europress, aujourd'hui je roule en Rolls. Voilà, si vous êtes d'accord vous partez ce soir pour Londres ou Milan, à votre choix. Vous y trouverez les sièges de la société et on vous orientera.

— Je ne sais pas parler italien.

— Ce n'est pas un problème.

— Ah bon ?

— Vous aurez des précisions au siège. Vous partez ou non ? Vous pouvez revenir dans six mois nous embauchons régulièrement sur Paris.

Evidemment que je pars. Même si je commence à en vouloir au B.V.R. D'ici que je me retrouve à jouer les garçons à Manille, je me dis qu'il n'y a pas loin.

J'appose ma signature au bas d'une photocopie de contrat. Il y est question de mois d'essai, de pourcentage et surtout de discrétion. J'ai préféré Milan à Londres, le soleil au brouillard, les spaghettis à la gelée.

Voyage en couchettes aux frais d'Europress en compagnie de deux futurs collègues, un sénégalais et un camerounais. Ils viennent de débarquer à Paris délaissant leurs pays pour que la fortune leur tombe dessus. Ces types sont disponibles pour les voyages. Au bout, il y a des thunes, les caisses, les filles et tout ce qui s'en suit, mirage qu'ils n'ont connu jusque-là qu'à travers l'écran de verre. Ils sont les derniers aventuriers. Peu regardants sur la source à pépites, elle leur donne accès au monde culturel qui les attire, autre chose que de bosser à la chaîne.

Milano centrale, l'ange sicilien, n'arbore plus son sourire mais nous demande toujours de patienter. Il a le feu au derrière. On poireaute une dizaine de minutes à la sortie de la gare, jusqu'à ce qu'une B.M. gris métal teste l'efficacité de ses freins.

Un type sapé en seventies, à la moustache maquerelle en sort balançant l'œuillade circulaire de celui qui aime savoir où il fout les pieds. Notre ange gardien se précipite vers lui. Palabres à la milanaise. Ils gesticulent à dix mètres de nous, semblent accorder leurs violons et nous rejoignent. Je pensais qu'on allait nous amener au siège, en fait le siège vient à nous.

— O.K. vous allez rejoindre l'équipe. Le train part dans cinq minutes. Attendez-nous là, on va vous acheter les billets.

Cela d'une voix caverneuse avec l'accent italien et le regard

sacrement noir. Je me demande si celui-là est vendeur, j'annonce :

— On devait pas aller au siège ?

C'est comme si j'avais proféré une insulte.

— Pour quoi faire ?

— Je sais pas. Voir le patron, avoir des précisions.

— T'es arménien, je crois.

— A moitié.

— Bon, le patron c'est moi. Toi t'es mon employé. Ton boulot : vendre.

— O.K. !

— Et t'en fais pas pour les précisions. Tu les auras toujours assez tôt. Maintenant vous faites comme je dis.

Il y a trop de cachotteries dans cette histoire. Le siège devient mythique, j'ai l'impression qu'on nous planque, et on part pour une destination inconnue. Un vague air de trousse me choppe le ventre pendant les deux dernières heures de voyage. Ces types sont de vrais G.O. On n'a qu'à se laisser guider, surveiller aussi.

En sortant de la gare de Brescia je découvre un bled encastré en pleine montagne. On voudrait nous isoler que...

Une caisse vient nous prendre. Un black longiligne la conduit. Il n'est qu'à la Golf, la Rolls dans deux ans. Il nous mate moi et ses frères comme des filis.

PRISONNIER DE BAROUDEURS

L'hôtel est bien un trois étoiles, piscine, tennis, bar et restaurant. Tout à disposition du client. Il ne s'agit pas d'un luxe gratuit. Je m'apercevrai vite que ça justifierait l'enfermement. Pour le moment ça me décripe, Europress a les moyens. Et la combine n'est pas forcément louche. Je trouve une vingtaine de vendeurs, quinze blacks, deux juifs, deux filles et moi. Bon, je vais enfin piger l'astuce, un briefing à lieu ce soir. Cravate de rigueur. Pas moi. J'y vais de ma provo à l'horreur des anciens.

Les deux chefs d'équipe nous font le topo, se présentent avec leur passé. Le premier est portugais, la trentaine, ancien baroudeur au Mozambique. Le second est écossais, 40 ans, dont vingt passés en mercenaire, Afrique du Sud et Argentine. On

nous prévient, on a affaire à des meneurs d'hommes pour qui la vie de la caserne et la clandestinité n'ont pas de secrets. On va pas guerroyer, on va pas flinguer, mais les règles de vie, les comportements s'apparentent à celle d'une troupe, solidaire dont toute fuite est exclue, les corps comme l'information, restent sous bonne garde, et un objectif : l'argent. S'ensuit le discours de deux blacks retraçant leur cheminement vers la fortune, les caisses, les bijoux et pour finir, les filles. Ça pour appâter. L'hameçon s'ingurgite plus difficilement.

Nous sommes sensés étudier en Italie, faire un concours, où chaque vente nous rapporte un nombre de points.

En gagnant, on touche une bourse qui nous permet de continuer nos études.

La non-connaissance de la langue devient un argument de vente.

Les encyclopédies sont présentées sur catalogue et achetées sur bons de commande, payables en trois tiers.

Le premier à la commande, le deuxième quinze jours plus tard, le troisième à la réception.

On débourse 3 000 francs sans avoir rien vu : je commence à saisir le piège invisible.

Le soir-même, on nous fait apprendre par cœur le baratin en italien. J'ai de la mémoire. Mon texte dans le crâne je décide d'aller faire un tour.

Premier accroc. Le baroudeur portugais me barre la sortie. C'est pas possible pour l'instant. Plus tard quand j'aurai de l'argent, que j'aurai fait mes preuves, je pourrai sortir et même aller voir des filles.

Son bluff ne marche pas avec moi. Il le sent bien. Dans certaines conditions, le fric ne m'intéresse pas. Mais alors qu'est-ce que je fous là.

UNE COLLECTION D'EMBROUILLES

Les premiers jours sont impartis à la formation. Les Noirs sont les meilleurs vendeurs, couleur inconnue dans cette région d'Italie. On reste bien une heure chez chaque client. On cause de tout sauf de vente. Tout le forcing dans les cinq dernières minutes. La clientèle varie du pequenaud moyen au pequenaud, généralement

ciblés dans des bleds de 2 000 habitants.

Au bout de trois jours ma patience est à bout. Je me demande si Europress a déjà édité un quelconque bouquin. Forcément, ils ne peuvent pas se permettre de nous l'envoyer, les plaintes seraient trop massives.

On a beau changer de ville tous les cinq jours, l'équipe est repérable et ne ferait pas long feu.

J'ai trouvé le truc par hasard. Mon responsable écossais m'envoie tourner avec le jeune sénégalais qu'il soupçonne de rien foutre. Comme je suis arrivé avec lui, il pense qu'il ne se méfiera pas. En somme je dois jouer au flic. Ses soupçons ne sont pas justifiés. Je suis le sénégalais dans son boulot et je me retrouve ivre mort après deux heures de labeur. L'autre ne fait pas ça par paresse. Après avoir testé ma confiance il sort de sa serviette un classeur noir sur lequel est gravé un titre : Encyclopédie des Animaux vol. 1. A l'intérieur, six photos par page plastifiées accompagnées d'une brève légende.

— Je me demande bien où va l'argent ? Je lui fais en ricanant. Lui il s'éclate.

— A moi mon vieux. J'ai volé les carnets de commandes et

quelques-uns de leurs foutus bouquins. Tu veux pas t'associer avec moi ? Je m'installe à mon compte.

— Ça deviendrait à notre compte.

— On peut s'entendre.

— Laisse tomber. Ça demande plus de travail que tu croies et j'ai autre chose à foutre. Moi t'en fais pas. Je moucharde pas. Et tu démissionnes quand ?

— Je prends le train ce soir pour Venise.

On sort du rade direction la gare. Lui part à Venise, moi à Paris. Le genre de combine qu'il m'a proposée, est l'apanage d'une organisation, pas de deux glandeurs comme nous. Je lui souhaite vraiment bonne chance !

Une fois épuisé son carnet de commande, il n'aura qu'à claquer son fric... Embaucher des immigrés européens, cibler des pigeons, encadrer des vendeurs à coup de discipline et de vénalité, demande du temps, une absence de scrupules, et un esprit formé au mercenariat.

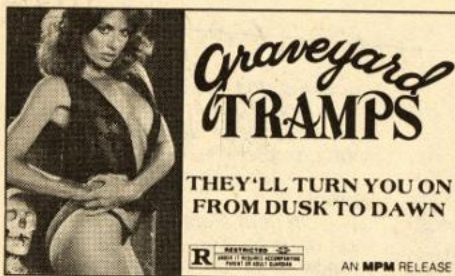
Les fonds d'une telle arnaque profitent bien à quelqu'un. Certainement pas à un particulier. Je pense aux terroristes, à l'extrême-droite, et aux gangs.

Il y a toujours quelqu'un derrière un siège invisible.

R.G.



L'ECRAN INSOLITE



LA RUBRIQUE DU GORENOGRAPHE

Gorenographe : fervent adepte du cinéma « gore » (= hypersanglant) capable d'ingurgiter n'importe quel navet sans attraper une indigestion.

FULCI

Que devient le maître italien incontesté de l'horreur dégoulinante ? Voilà la question que l'on se pose actuellement dans les bas-fonds cinéphages de France... Zoulou vous en dit plus : « *Manhattan baby* » (1982), réalisé après « *L'événement de New York* », mélange de Kung-Fu et de zombies, ne verra pas le jour en France, suite à des résultats lamentables au box office international. « *Conquest* », adaptation tardive de la vague de sous-Conan, ne sera pas distribué pour cause de désaccord entre Fulci et la compagnie productrice. Heureusement, *Rome A.D. 2072*, mélange de New York 1997 et de Rollerball, a des chances de sortir en France en attendant que le maître finisse « *Murder rock* ». Forza Italia !

GORE-NICHONS

Russ Meyer et ses charmantes héroïnes « pectorales » sont enfin de retour sur vos écrans à partir du 3 octobre dans « *Hollywood Vixens* ». Cette « comédie », en partie basée sur la mort de Sharon Tate, est le premier film de Russ Meyer pour une grande firme de production américaine (la 20th Century Fox) qui rassemble l'univers coloré de Russ et les limites « Grand public » d'une grosse production.

SNUFF

Ce terme désigne désormais les films qui sont sensés montrer des meurtres réels pour les besoins de la caméra. L'expression vient du sens argotique de snuff qui signifie « se faire avoir ». « *Snuff* » est aussi le titre d'un film américain qui défraya la chronique dans les années 76, grâce à une habile campagne publicitaire : « Le film qui ne pouvait être fait qu'en Amérique du Sud... où la vie est bon marché ! ». « Le film qu'ils ont déclaré absolument impossible à montrer » furent les slogans promotionnels, encouragés par de fausses cohortes de plaignantes et des faux policiers contrôlant l'âge des spectateurs ! Cette pub tapageuse marcha si bien que le F.B.I. fut obligé de saisir les copies du film pour s'apercevoir que, bien sûr, les meurtres n'étaient pas réels. Si vous êtes sages, Zoulou vous en dira plus la prochaine fois.

GRAVEYARD TRAMPS

Ce n'est pas un nouveau groupe de Hard Rock, mais le retitrage d'un petit film d'horreur des Seventies, « *Invasion of the bee girls* », dont le scénario est signé par Nicholas Meyer (le réalisateur de « *C'était demain* » et de « *Star Trek* »). Encore une victime de la mode du retitrage putassier, Zoulou vous aura prévenus !

ILSA, LA LOUVE DES SS

Ce personnage légendaire issu du 7^e art transalpin, à la poitrine démesurée et aux mœurs dépravées va peut-être bientôt réapparaître sur nos écrans. Après l'abandon du magnifique projet « *Ilsa rencontre Bruce Lee dans le Triangle des Bermudes* » (véridique), on entend murmurer qu'une suite est actuellement en chantier... Heil Ilsa !

DU NOUVEAU DANS LE CINEMA

Incroyable ! Je viens d'apprendre qu'Actuel commençait le tournage de « *Snuff and gore in Zoulou* (le film) ». J'entends déjà le ronflement de la caméra... Shlack !... gaarl, gups...

Salut les Zoulous, au mois prochain (... ?).

LE FILM DE LA DECENNIE : OGROFF, LE MONSTRE A LA HACHE SANGLANTE

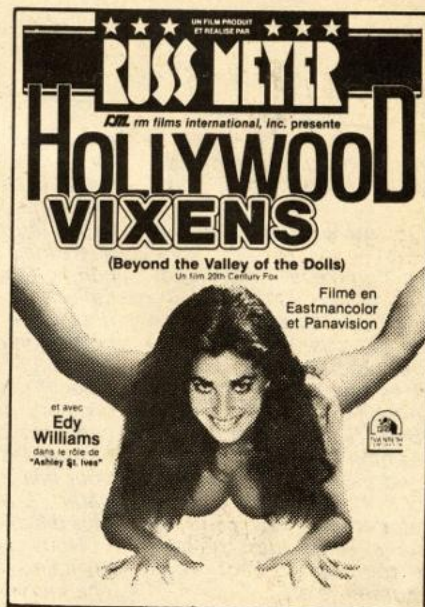
Des cinglés tournent chez eux d'ignobles films en Super 8. Ils y mettent leurs copains, leur belle-mère, leur chien. Tout sur le cinéma le plus mauvais du monde.

« *Ogroff, le monstre à la hache sanglante* » est l'un des rares longs métrages Super 8 qui vous évitera une coûteuse entrée dans une école de cinéma. Devenez le réalisateur et le producteur de votre film. Voici comment. Norbert C. Mount a démontré que n'importe qui peut s'emparer d'une caméra. Même lui. A condition de se protéger d'un pseudonyme. Grâce à une poignée de fanatiques du ciné Gore, à une vieille 2 CV, Mount réussit à créer (en décor naturel) le spectacle le plus mémorable de la décennie. Avec, comme vous, un budget limité. Les prises de vue tantôt surexposées, tantôt sous-exposées (ou alors floues) forment un parfait catalogue des obsessions les plus morbides.

Vous pourrez ainsi projeter devant vos camarades le produit fini : *Ogroff*, rescapé d'un hôpital de bouchers, se réfugie dans une forêt. Pour y tuer tout ce qui bouge. Une jeune fille, séduite par le masque de cuir du monstre (ce qui permet de remplacer l'acteur à tout moment) va l'assister dans sa tâche. Sans se douter qu'*Ogroff* entretient une bande de zombies dans la cave de sa chambre...

Dernier point : Votre scénario tient sur un timbre poste et vous n'avez pas de trépied pour contrôler le mouvement de la caméra. Surtout ne vous tracassez pas pour ces détails : Ils généraient la pleine expression de votre génie. Coût de production : 30 litres de sirop de fraises, 20 kg d'abats de viande, 1 l de latex, 12 bobines plus le développement.

Lucas Balbo



Septembre/octobre = Cocktail de toiles trempées dans le mescal, éclaboussées de sang, débordantes de sexe.

ALCOLO...

UNDER THE VOLCANO, la rencontre choc entre John Huston, looser sublime et Malcolm Lowry, explorateur de l'Enfer. Albert Finney « Complètement borracho » est derrière le bar. Santé !

BANG BANG...

GUN CRAZY (Le Démon des armes) de Joseph H. Lewis 1949. Une série B flinguante. Plus noire que ça, pan pan, t'es mort.

THE HIT de Stephen Frears, avec l'énigmatique John Hurt et le troublant Terence Stamp. Quand les Brits vont faire leur corrida en Andalousie, le thé à un goût de sangria.

THEATRE, JAZZ, ETC

FESTIVAL D'AUTOMNE : P.P.P. Tout Pasolini. Expo, spectacles, musique, films, tchache Beaubourg.

ESQUIMAUX : Kattajaq, jeu musical ou jeu de gorge présenté par six femmes Inuit (esquimaux du Nouveau Québec). Insolite non ? Chaillot.

SAX : Ornette Coleman le maquisard du Free Jazz. Le 1^{er} octobre au Châtelet. Si vous êtes au premier rang, on sera assis à côté.

Gaillac-Morgue

Suite du concours des légendes paru dans le Zoulou d'été.

• Vincent Denis, 3, villa Marriotte, St-Maur 94100, avec la légende : « Une main au cul pour savoir si elles sont nées de mon imagination ou si elles sont en caoutchouc », pour « La 4^e dimension ».

• Philip Linay, 153, rue Beauvoine, 76000 Rouen, avec les légendes : « ... Tu vois, c'est la molaire au fond à droite. Putain, c'est que c'est douloureux ! », pour « X Tro » et : « ... Non, non, vraiment, je garde Simone, son premier cadeau c'est la blancheur » pour « La 4^e dimension ».

ZODIAC

L'HORREUSCOPE



VERSEAU : du 21 janvier au 21 février

AMOUR : Vous êtes trop lubrique à bras ! Faites le ménage, pas la guerre. Rangez-vous en double fille pour les garçons et à la vanille pour les citrons.

TRAVAIL : Ne posez pas la photo de votre femme et de vos enfants sur votre bureau. Ce ne sont plus les vôtres. Résiliez votre contrat d'assurance sur la vie, si vous y tenez.

SANTE : Décidément, on vous veut du mal. Faites attention en traversant la rue.

MON CONSEIL : Merci d'être velu.



TAUREAU : du 22 avril au 21 mai

AMOUR : S'il y a bien longtemps que l'on ne vous a pas pris par les cornes, c'est sans doute qu'il faut vous retourner, avec moins de pincettes. Posez votre air guerrier puisque vous avez le feu à l'astre.

TRAVAIL : Vous sortirez essoufflé(e) d'une réunion à essayer de vous décoller le chewing-gum de la cervelle le 3 octobre.

SANTE : Le diable se ronge les ongles avec vos dents.

MON CONSEIL : Chantez ! Même sous la pluie. La chanson est votre bonne aventure.



CANCER : du 22 juin au 21 juillet

AMOUR : Au lit, vous prenez tous les drames. Voyons, Vénus n'est pas votre ennemie. Mais non, vous n'avez pas les seins comme des calebasses. Et ce n'est pas parce que vous avez l'érection à retardement qu'il faut songer au transformisme. Essayez plutôt le ginseng.

TRAVAIL : Excellente période si vous vous rappelez le parcours du combattant. Ramper devant vos chefs, là est votre salut.

SANTE : Ce n'est pas cette tache suspecte au poumon droit qui peut entamer votre goût de vivre, surtout si vous songez à la douceur et aux paysages des sanatoriums.

MON CONSEIL : S'endormir au cinéma, c'est un peu comme de faire pipi au lit. On se retient, mais c'est tellement bon.



BELIER : du 22 mars au 21 avril

AMOUR : Devant le déséquilibre de votre ciel automnal, mieux vaut faire Mars arrière. Le soleil d'été vous a cloqué le cœur à un second degré dont vous ne goûtez pas toujours l'humour en pelade. Ce que vous aimez chez votre partenaire, c'est vous. Alors cessez de vouloir nous persuader du contraire, ou votre reflet risque de cramer dangereusement dans l'œil des autres.

TRAVAIL : Vous êtes tout flou, tout flammes, persuadé de reprendre votre job bien en main. Oui, mais de laquelle ? Cette hésitation vous licenciera.

SANTE : Certains d'entre vous risquent d'y séjourner un bon moment à la suite d'un accident de circulation prévu à la fin septembre.

MON CONSEIL : E pericoloso sporgiersi au balcon de la Maison VH.

SPECIAL DU MAGE



CAPRICORNE : du 22 décembre au 21 janvier

AMOUR : Vous rêvez d'une vie d'ange pour votre moteur de cœur mais vous n'avez pas de manivelle. Et cette voiture qui refuse d'avancer ! Capricorne, c'est fini.

TRAVAIL : Vous recevez une lettre le 17 septembre. Mais le cachet de la poste est un valium 50 qui vous donne mal au foie. Et vous vous endormez sur vos lauriers qui finissent par renifler le pissenlit.

SANTE : Si vous partez en Bavière, méfiez-vous des scènes de chiasse.

MON CONSEIL : Mariez-vous ! En blanc le matin, en foncé(e) le soir.



SCORPION : du 22 octobre au 21 novembre

AMOUR : Vous n'avez pas envie d'amour, ni d'amis. Vous ne dormez plus. Vous êtes seul(e). Vous êtes de tous les excès et vous traînez, le cœur vide, mais prêt à rompre. C'est justement ça le problème : avec qui ?

TRAVAIL : Si vous attendez trop longtemps qu'on vous remette dans vos gonds, vous ne risquez pas de vous entrebâiller. Le 22 septembre, vous passerez à côté d'un contrat juteux sans vous mouiller les doigts.

SANTE : Toutes les pertes blanches ne sont pas bonnes à dire.

MON CONSEIL : Abrégez-vous, le suicide porte conseil.



SAGITTAIRE : du 22 novembre au 21 décembre

AMOUR : Vous avez la peau trop douce pour la moindre blessure. Mais il est tellement tentant d'y voir apparaître votre sang que vos partenaires ne s'en privent pas. D'autant plus qu'un fouet aguicheur est suspendu au-dessus de votre lit.

TRAVAIL : Il ne manque pas. Mais vous, oui. Et un peu trop souvent. Encore deux absences injustifiées et vous pourriez ramasser votre veste bon marché.

SANTE : Vous n'avez pas le matin frais, mais une légère dépression d'est en ouest dégagera le jaune bilieux de votre fond d'œil.

MON CONSEIL : Vous pouvez retirer votre doigt, ça ne cicatrisera jamais.



GEMENX : du 22 mai au 21 juin

AMOUR : Vous venez juste de vous coincer le médium dans l'anneau de Saturne et cela ne vous rend guère désirable. Votre ciel est franchement dégagé au-dessus des oreilles, toutes vos planètes en rang d'oignons. Vous êtes trop foutrement straight. Tirer un coup avec vous participerait d'une œuvre de charité ou d'une certaine perversité.

TRAVAIL : Votre fiasco sentimental vous fait tout confondre. Ce n'est pas en draguant le secrétaire qui s'envoie déjà votre patronne que vous gravirez cette échelle qui vous fait tant bander.

SANTE : Les équinoxes vous soulèvent le cœur. Comme à marée basse, il vous semble toujours refouler une odeur d'algues pourries.

MON CONSEIL : Si vous désespérez de voir vos amis vieillir, achevez-les.

NOSTRAD'ANUS



POISSONS : du 22 février au 21 mars

AMOUR : A force de tirer des coups entre deux os, vous allez vous coincer la peau. Choisissez des morues et des maquereaux plus larges. Quand vous avez trop chaud elle s'écaille. Ne vous trompez pas de mère.

TRAVAIL : Si vous êtes marin, vous coulerez à la prochaine équinoxe A2.

SANTE : Branchite aigue le 3 octobre à 22 n 30.

MON CONSEIL : Remettez-vous à boire. Puis, quand elle s'épile, tu t'effaces.



BALANCE : du 22 septembre au 21 octobre

AMOUR : Vous avez beau vous retourner dans tous les sens, tout donner, tout reprendre, il ne vous reste rien. L'air de votre signe est pollué comme vos draps, avec un vague sentiment de dégoût. Ouvrez la fenêtre. Vous êtes des aventuriers du charme, prenez des risques.

TRAVAIL : Déménagez en vitesse de la Maison VIII et installez-vous dans la Maison IV. En chemin, rendez une visite à votre PDG qui habite en Maison II. Puis, mettez la clé sous le diapason.

SANTE : Risque d'avalanche intérieure, si vous éternuez trop fort le 2 octobre.

MON CONSEIL : Il faudra bien vous couvrir, les hommes seront froids cet automne.



VIERGE : du 22 août au 21 septembre

AMOUR : Vous êtes coincés comme une crotte de nez sous l'ongle. Mangez-la plutôt, même en douce, même si on vous a dit que c'était pas propre. Il n'y a que les morveux qui se mouchent.

TRAVAIL : Vous vous regardez avec envie, comme vous aimez vous ressembler ! Mais hélas, vous n'êtes qu'un bleu de travail perdu dans son uniforme. N'espérez aucune joie sociale.

SANTE : A force de tellement vous découvrir, on ne trouve plus aucun mystère à votre charme et vous attrapez froid. Gardez au moins une carte dans votre jeu, ne serait-ce que celle de la Sécu.

MON CONSEIL : C'est si joli un homme mort.



LION : du 22 juillet au 21 août

AMOUR : Ego à vous-même, la France, c'est vous. Vous avancez comme un hors-bord, insolents, effrontés. Vous lui dites : je te veux. Mais vous l'avez déjà. Quelle tristesse. Vous attendez le refus comme le messie pour le mettre en croix dans votre collection.

TRAVAIL : Vous pourriez être une canaille. Vous n'êtes qu'une grosse bête qui cherche la petite. Soyez plus franchement cruels avec vos subordonnés car, au fond, c'est vraiment leur façon de jouer.

SANTE : Vous êtes d'acier, mais comme ce métal est pauvre à vos yeux, vous préférez vous inventer des langueurs de platine qui vous amolissent.

MON CONSEIL : Les femmes qui tricotent vous mettent les nerfs en pelote. Achetez-les toutes faites.

Trafic Niet

UNE PAGE GARÇONNE



L'HYMNE A LA GARCE

La garce méritait qu'on lui élevât une tour Eiffel. Et nous avons préféré l'insulter, la dégrader dans les pages vulgaires du dictionnaire. Comme nous l'avions déjà fait avec son entre-jambe adorable nommé con, par nous.

Alors que la garce est une héroïne nationale et que, réparant l'injustice, nous devrions lui offrir un jour férié.

J'imagine avec joie, dans le cours de l'année, une journée de la garce où nous la fêterions comme nous fêtons un peu salement nos batailles d'hommes.

La garce, c'est la belle époque de la femme. Elle arrive comme une jeune chienne dans le jeu de quilles des courtisanes. Elle relève avec une élégance effrontée la tête de son sexe si longtemps soumis, si longtemps résigné, vendu.

Elle l'affranchi. Les vagins peuvent enfin mouiller libre, loin des porcs, sans rougir. Le destin de pénétrer n'est plus lâche, n'implique plus la vassalité. Il prend les armes. La garce, c'est le Spartacus des gonesses.

C'est la femme que voit Rimb., qui elle aussi est poète et nous livre de l'inconnu que nous comprendrons.

Mais nous n'avons rien compris, par peur, par facilité.

La garce est une rebelle. Elle se relève du tombeau où, paresseuse, la race de la femme s'était ensevelie. Elle naît avant le siècle, tailladant ses cheveux, la nuque fraîche et libre, balayant l'image grasse et molle des courtisanes pommadées, dentellées, parfumées, préparées, chaque jour pour le grand sacrifice sur le totem du mâle. L'homme ne peut plus, avec son mobilier, ses chasses, ses domestiques se payer la garce. C'est elle qui se l'offre. Et gratuitement. Lorsqu'il y a rencontre, elle ne demande rien, elle ne se vend pas, au contraire, elle donne la liberté de son sexe et permet celle de l'autre tout aussi coincé de l'époque. C'est la révolution du plaisir brusquement désintéressé.

Désormais les hommes ne devraient plus compter que sur leur propre charme, leur propre intelligence et non sur leur fortune. Et cela est inconcevable. Pas plus pour les hommes-michetons que pour les femmes-cocottes. Cette nouvelle liberté est trop chère pour eux, trop dangereuse, trop improbable. Le monde n'a jamais eu de courage, n'est-ce pas ? Pour sa sécurité, il a toujours choisi la médiocrité à l'aventure. Il fallait donc qu'il réagisse, qu'il brûle rapidement cette aventurière. Seulement, il ne pouvait décemment pas l'accuser de sorcellerie. Ce procès-là était impossible, ridicule bien que tentant. Mais il a d'autres bûchers dans son sac, plus modernes, plus radicaux. Il lui suffit d'allumer un feu dans le vocabulaire et d'y assassiner le sens. C'est propre et inodore, aucun retour de flammes. Et voilà qu'à petit feu, la garce en cendre va rejoindre le troupeau des mots durs, ordures.

On l'enferme dans la même cellule que les salopes, les putes, les mauvaises, les méchantes, les truqueuses, celles qui font le mal, les faiseuses de démons. L'exécution est définitive. Qui pense encore un instant à la garce indépendante et libre lorsqu'on dénature son nom avec l'insulte qu'elle est devenue ?

Alors que toutes les femmes sont des garces, rêvent de l'être. Alors qu'aujourd'hui, elles ont renoué avec les courtisanes, considérant à nouveau leur sexe comme un produit de luxe, malgré elles, malgré tous les mouvements, toutes les voix modernes.

Le poing du monde a frappé juste au buffet de la garce qui ne s'en est pas relevée. Et tous les trains continuent d'arriver désespérément à l'heure. Mais si la garce meurt, elle ne se rend pas ! Elle renaît chaque jour, sans nom et même beaucoup plus garce que jamais. J'en connais, j'en aime. Et j'exige officiellement leur réhabilitation. En tant qu'homme de lettres, j'intente un procès au langage ou je le provoque en duel. Mots, j'attends vos témoins !

Trafic Niet



PROFESSION ASSISTANT



HISTOIRE DE TOURNAGE

Sorti le 5 septembre sur vos écrans, La Garce de Christine Pascal, a été tourné cet hiver. Zoo raconte le hors-champ d'un tournage à la Française.

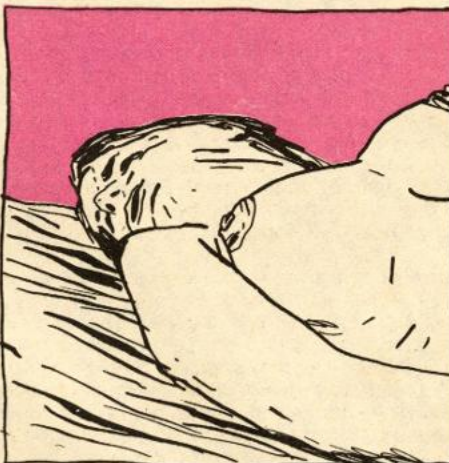
Le jour de mon engagement, M. Bouix directeur de production sur Cache-Cache qui ne s'intitulait pas encore La Garce, y est allé de son devoir, me fixant les termes du contrat, dissertant sur la difficulté de mes tâches. C'est qu'il connaissait la musique.

En me parlant du film, Bouix n'avait omis que la question budget. Pas besoin d'éclaircissement, sa corpulence tassée dans un recoin de la pièce où pas moins de six personnes planchaient, exprimait assez bien la chose. La réalisatrice Christine Pascal semblait désirer un fondu au noir, plutôt que cette enchaîné au décor surpeuplé de la production, contrastant avec la richesse de la distribution : I. Huppert, R. Berry, V. Mezzogiorno, les références des techniciens, Raoul Coutard suivi de sa réputation. Lorsque l'on entoure une néophyte d'une telle liste de noms, c'est plutôt qu'on s'attend à de la casse. Le film pris en otage par son histoire, et la réalisatrice par la production. Cache-Cache devenu La Garce mettrait en scène une bataille, une guerre entre les velléités d'auteur de C. Pascal, au cinéma purement intimiste (son premier film Félicité), et les normes commerciales qui depuis quelque temps imposent systématiquement au jeune cinéma, l'ambiance polar, la touche noire. La jeune femme avait accepté le principe, mue par un formidable désir de reconnaissance, qu'elle a plus fort que tout.

Mais le tournage prolongerait difficilement la berceuse du scénario. Il s'agissait de faire respirer le film par ce « touch » polar, qu'elle comptait maîtriser en planchant le soir sur les Scarfaces d'Howard Hawks au magnétoscope pour savoir comment faire tirer son héroïne, le lendemain.

Une Jag noire, sortie des Sixties, typique du jeune truand, garée sur un quai de Marne banlieusard, une nuit de plein froid. Trafic en perspective. Ou bien règlement de comptes. L'ambiance s'y prête, mais n'offre pour le moment qu'une mignonne petite partie de jambes à l'air. Les frêles gambettes d'Huppert, encore une fois travestie en môme, martellent le pare-brise, enserrant le torse fauve du Rital de service : V. Mezzogiorno.

On ne les a pas déssapés. L'amour est jeune et se joue dans la virulence d'un désir furtif. D'autant plus que leurs ébats s'interrompent, intimité violée par un éclair de lumière, les feux phares de la caisse parentale. Papa maman viennent refoutre leur fille en adoption. Mezzo sort de la môme et la môme de la caisse. La mère invective violemment sa fille. Insultes, crachats. Huppert s'essuie et n'écoute pas en se réfugiant dans les bras de son homme. Contre sa poitrine, elle découvre un pétard, le choppe, se retourne et dans cet élan paresseux qui charme ou insupporte, descend la mère. Y'avait bien du règlement de compte dans l'air. Le flirt de mômes, cadré en toute intimité, s'éclairait en meurtre, liant marlou et poupée dans un pacte de sang. Car, pour sceller le tout, Mezzo qui vise juste reprend son bien et envoie le faux père rejoindre la fausse mère dans un endroit où cela n'a plus aucune importance. Ils ont tout deux tiré avec calme, mais au professionnalisme froid de Mezzo, s'opposait la nonchalance d'Huppert, quelque chose qui frisait l'indifférence. La prise de vue est revue puis rerevue, offrant au directeur de production l'occase de priser le cigare. Le problème ? Savoir si, pour tirer, elle doit balancer ses bras vers le



haut ou vers le bas. Le coup du tireur d'élite, de l'anti-gang qui prend son temps, ou bien tuer sans être tout-à-fait là, la paresse d'Huppert, dans son rôle ou dans son être. Va savoir avec elle.

Les regards se tournent vers Coutard, l'opérateur le plus rapide de France à ce qu'il paraît, plutôt intéressé lorsqu'on est l'attitré de Godard. Sous prétexte qu'il s'est formé en Indochine, on pense qu'il a la solution. Mais si la prise de vue est son histoire, question prise d'arme...

— « Eh ! J'ai jamais bousillé personne ! »

Huppert a dû finalement ramener ses bras du haut, ça donnait plus de conviction à son acte, et sommat sa paresse.

On a passé plus de deux heures là-dessus, à se les cailler, se grogger à la gloire du cinoche. La réalisatrice s'était épuisée sur une question de geste, délaissant la force du regard, du silence, l'opposition de style entre Mezzo et Huppert, dirigeant essentiellement les seconds rôles.

— « Cut » : Huppert est précipitée dans la caravane par son escorte de maquilleurs, de coiffeurs, de stagiaires, couvée de couvrantes, histoire qu'elle n'attrape pas froid, manquerait plus qu'elle s'évapore ! C'est vrai,

elle ne demande jamais rien cette fille, pas un gramme d'hystérie star, mais on lui offre tout. Son corps à elle, Huppert fragile et mademoiselle dentelle, qu'elle porte avec nonchalance jusqu'à ton neutre de sa voix, provoquant une absence presque naturelle que C. Pascal serait bien obligée d'affronter à un moment ou un autre. Diable, cette fille était une garce, mais pas seulement dans l'acte de coucher. L'atelier de confection de la rue de Turenne avait été loué 5 000 francs pour une seule journée de tournage. Le Boss semblait relax, sauf qu'après trois heures de tournage, le plaisir vira en rage. Le régisseur en chef passait sa journée à le calmer, le retenir de faire un malheur. Une trentaine d'étrangers avaient envahi ses murs, la note de téléphone accusait une croissance vertigineuse. C'est pas la première fois que ce genre de problèmes se posent. Il manquait au régisseur l'argument essentiel pour le faire taire : un passif de dollars. Je commençais à me demander si, en fait d'équitable répartition, le budget ne concernait que les trois acteurs principaux.

Pendant qu'ils s'engueulaient, j'essayais de trouver une piaule à Mezzo. C'était son seul désir avoué depuis le début du tournage. Je compris pourquoi au moment de la prise. Mezzo est bien un Italien. Sur 8 heures de tournage, il en passe 7 à jouer son rôle, mimiques, gestuelles, qui le portent à une excitation d'assassin ; faire la peau au personnage. Une toute autre école, la Péninsule, Excellence. Le jour de son arrivée sur le plateau, elles sont toutes béton, les meufs. Il impressionnait même le directeur de produc' qui en avait vu d'autres et que la fierté de son idée ne pouvait blouser. C'est l'étrangeté qui en jetai, sa façon italienne de commander des frites, de lui dire « je t'aime ». Je trouvais dommage de l'enfermer dans son rôle de truand exotique. On passait à côté des grands combats que le cinéma produit. Je pensais à L'Homme à la peau de serpent. Là ça tourne, un désir fou, une passion hard d'une Magnani matronne, pour un Brando sans attache. Et deux cinémas qui se butent. Pour la production, ce fut une journée noire. Les figurants furent appelés à la hâte par une annonce sur Radio 7. Comme, en fin de journée, tous les plans n'avaient pas été tournés, le lieu devait être reloué, les figurants et les traiteurs reconvoqués. En soirée, le directeur de produc. ne prisait plus le cigare, mais tétait de la bou-tanche, en s'engueulant au téléphone avec la réalisatrice.

R.G.



A CŒUR OUVERT

Vous savez écrire, c'est déjà ça. Envoyez vos courriers du cœur à 200 internautes. Les lettres les plus originales et les plus modernes auront leur place. Soignez vos passions dans « A Cœur Ouvert ».

DOUCHE
En

DOUCHE FROIDE
En ouvrant le journal « L'Express » ce matin-là, j'ai vu sur la première page, sous le titre « Douche froide », un article de M. de Broglie sur la situation de la France.

[illegible]

es
d'un jeune
se diront sans
aires de Bruce Chatwin aurait
un Prince sans nuir
son talent.
Bruce Chatwin
meaux de Black H
set.

**« REPONSE A
SODOME »**

[illegible]

**DÉCROCHE
EN ROSE**

[illegible]

**EXHIBITION EN
WAGON DE QUEUES**

GRIS ce qu'il de gare, ban-
lieue sur, était sale. Et parce que
je n'avais pas la nez en l'air, le
remarquer une paire de mous-
sin pur cuir. Quand j'est appro-
ché de moi, avec son look à fin
d'adolescence. Des chaussettes
yeux clairs. J'ai cru : des chaus-
sures tapeur de blondes.
« Excuzez-moi, ses jeans ses
seille, mais j'ai cru tomber sur un
vieux vol mon sexe ? »
Ma surprise me fit éclater de
rire, ce qui anima les foudres de
sa susceptibilité.
« Et ne riez pas. D'abord, il
est gros, vous m'avez jamais vu
à l'école, dans la cour ? »

[illegible][illegible]

...me crus
 tant il m'indit des
 mouvements - la
 chacun de ses va-et-vent
 à ce que son être vient
 à se soulever. Plus en
 se soulevant, plus en
 se relâchant son plaisir
 de moi. Je n'ai pas
 ainsi, j'empêche de
 du pain, il me
 me supplie de
 de ne lui offrir et
 ce qu'il
 crainte. Je
 l'ami de
 dont je
 et son
 parage
 vent
 mille
 il faut
 Grâce à
 la bête
 que une
 de cheques
 et que vous
 France vous
 tout d'état
 con vaincant
 sible et plus
 chaine pour
 sur votre
 qu'à enver
 chaque
 Avance
 d'état
 font
 C'est
 Me
 des
 crus

[illegible]

Les yeux des
 venus n'ont
 Et toujours sa
 rien que par
 Regarde comme
 — Mon sexe est
 garde la
 à sentir, posé
 côté je me mis
 d'aller de plaisir
 quelques mots
 que je pusse me
 les femmes, leurs
 courbes, leur corps
 leur odeur... Regarde
 tes yeux. Aye-moi,
 le regard. Le train
 d'Australis, lui
 volait, me balan-
 çait, me chahutait
 au creux de
 mes bras.

même si elle n'est pas moins
émouvante. Ma première ex-
périence de ces années « à la Grèce »
que j'avais à peine commencée alors
qu'il y avait 27 ans (18 ans (1) en
calculant la connaissance de la Grèce
acquise en ayant pas encore ces
années) me fait encore pleurer.
Comme la lecture d'un épi-
gramme d'Antoine de Saint-Exupéry
dans une revue française d'anti-
quité, mais qui a dubia le visage et
la voix d'un grec, c'est avec
un plaisir culte et si je peux
me le permettre, à mes
dépenses, les plus décentes, les
plus sûres, les plus équilibrées
par ses gestes, mais surtout
par sa façon d'y laisser
transparaître les
trémollements

nous le récit de
 leurs plans :
 firs, tout est dans
 nière...
 Même pas besoin de
 gler avec les lois ou d'ab
 le la candeur des victime
 lisme font fortune avec
 brutalité du génie.

**CHEQUES
 LA C
 P**

**CHEQUES EN BOIS :
LA COMBINE EN
BETON POUR LES
DUPONT**

BOIS: UN PION POUR LES BÉNÉFICIAIRES

diffuser votre signal. Si Simon vous indique, par exemple, que la Banque de France a ouvert un compte en chèque et que vous êtes le seul à en avoir, vous pouvez alors vous adresser à la banque pour obtenir le chèque. L'usurpation est simple : il suffit de se procurer les papiers nécessaires et de les utiliser pour obtenir le chèque. Ensuite, vous pouvez vous adresser à la banque pour obtenir le chèque. L'usurpation est simple : il suffit de se procurer les papiers nécessaires et de les utiliser pour obtenir le chèque. Ensuite, vous pouvez vous adresser à la banque pour obtenir le chèque.

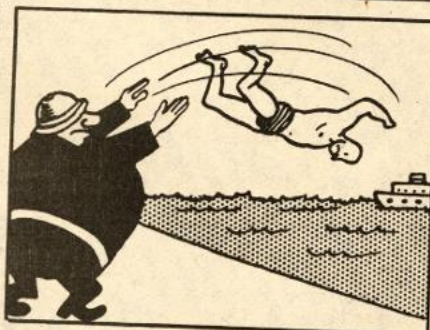
J'avais les jambes
boulées dans ma
pelle, surtout ne pas
parler, d'un mouvement
agité. Mais je percevais
celui de sa main droite
la carte du dialogue.
Le train é
tenu à
Alu

sterilitez. Il m'entraîne dans
un appartement luxueux
meuble d'artère. Seul un
cruel type, un homme
singulier, remuait de la
rouge, son désir en plus
tant. Les verres des coups d'œil
le fixais la fenêtre, et l'ex-
mine le regard fait, se
des esquisses de
de sa double vie
les flics, une
aimants, des cour-
s'élève le pays
l'homme de un
une baguette de
Mimile, accou-
ping de
des tues

A LA CAISSE, LES ASSURANCES ?

...espanol
...sombres co-
...que ? Tant, en-
...qui flambe, en-
...accorde au bar du cam-
...de San Sebastian la ra-
...Et si Minnie était moins con, il
...aurait pensé à lui-même à torter le
...mis ? Parce qu'il n'a que 27 ans
...l'âge d'un Cx qui, depuis cette
...épidémie d'incendies criminels,
...les assurances ne posent plus de
...question sur l'origine des sinis-
...tres. Elle paie sans faire l'en-
...quête habituelle, sans faire l'en-
...cadrant encore plus cher.
...Alors, si vous voulez vous en-
...nouveau monde, sachez que leur
...Minnie n'a pas fait de malins, et
...camping au Pays Basque, et
...feu on vous le rachète, ce que
...Si jamais vous la bascule, que
...ant de partir, une fois
...de la ramboussée, prai-
...sont de partir, une fois
...Et puis pour en-
...ce n'est pas une jolie Europe
...présent, indispense-
...de tout et in-
...avant tout gar-

UN COIN COMIQUE



GAZOLINE POUR TA PLATINE

Ce qui est sorti au printemps s'est écouté cet été, et ce qui sort en été s'écoute à l'automne. En attendant la surabondance discobole de l'hiver, qu'est-il sorti de comestible pendant qu'on regardait ailleurs ?

En tout cas pas la bande son du remake/tripatouillage du « Métropolis » de Fritz Lang. Musique pompeuse, prétentieuse, opéra-rock merdeux commis par Queen et quelques groupes rivaux très connus dont il vaut mieux taire le non. Ça commence mal.

Je ne me lasse pas de « Heaven », le dernier 45 des Psychedelic Furs, dommage qu'il soit déjà sorti depuis trois mois, ce qui lui interdit de figurer dans cette rubrique, réservée aux nouveautés.

Les Animals d'Eric Burdon étaient un des tout meilleurs groupes du British Beat des années soixante avec les Kinks, les Who, les Rolling Stones ou les Beatles. Ils s'étaient dispersés mais les voilà avec un « greatest hits » juteux enregistré live, qui est incroyablement mieux que tout ce qu'on aurait pu espérer.

Le nouveau 45 des Barracuda « Stolen heart ». Ils adorent les Sixties mais vous ne l'auriez peut-être pas remarqué si on ne vous l'avait pas dit. La face B me branche plus que la A, mais elle est déjà sur l'album « Endeavour to persevere » (Closer). Un des groupes fétiches des puristes du rock'n'roll en France, allez savoir pourquoi. Très comestible.

La musique électronique est vide de sens et de raison. Votre serviteur Hait le moindre glouglou synthétique déplacé, et il a bien raison car nous tenons tous à sauvegarder l'Occident de la décadence. Ce disque est entièrement électrozoïng (plus chanteuse) mais il est tellement bien foutu qu'il en devient l'exception qui confirme la règle. Au confluent de Kraftwerk, de l'électro-pop british, et du break-scratch-hip-hop électro-boogie truc-muche new yorkais, tout pour plaire ! Un son monstrueux (Sting, chanteur de Police, a tellement flashé que son prochain disque sera produit par ces mecs) et j'arrive pas à m'emmerder en l'écoutant, pourtant, j'ai tout essayé. Ça s'appelle Torch Song « Wish thig », et c'est frais.

Que l'overdose de médias sur le nouvel album et le film de Prince « Purple rain » ne vous empêchent pas d'adorer la superstar de demain soir qui est en train de naître, il est positivement sublime et ce serait trop dommage, il n'a que vingt ans.

Le métal urbain de Warum Joe ressemble aux efforts des punks Métal Urbain. Boîte à rythmes, guitare rrrhhiiiiingggrr... rythmique, dzoinng... dzoinng... crrcrr... synthé, voix ouarrgh hargn, poèmes destroy, le 33 s'appelle « Toccare la verita ». (New Rose).

Les Vierges ressemblent aux dix mille groupes de garage qui s'ingénient à faire le truc le plus speed, le plus méchant possible. Ils sortent deux 45 d'un coup, et les paroles sont marrantes quand on les entend. Le mieux des deux c'est « Sur la planète de la terreur », qui a un son moins pourri que « Les Vierges aux mains des Mongolo Boppers » mais les deux pochettes sont infernales. (Monsieur Vinyl records).

Les Outcasts sont des rebelles irlandais. Ils frappent avec des bombes punky. Ils ont eu des éclairs de génie, et ces albums six titres montrent qu'ils ont flashé sérieux sur les Straycats (« Seven deadly sins », c'est le 45), sur Bowie (reprise de « Five years »), les Shadow (« The chase »), et on peut se passer du 33 si on raque le 45.

Après avoir marné à Londres depuis 77 avec les Saints, Chris Bailey nous a jeté deux disques solo à la guitare acoustique hargneuse dans la gueule, et il est rentré chez lui, à Sydney, avec les premiers ronds qu'il a gagnés. Blood n'guts ! C'est déjà le septième 33 des Saints ! Le look pas commercial, mais beaucoup de classe.

Les Go' Go's sont 100 % filles, et, dans la même catégorie, les Calamités trichent, puisqu'il y a un mec à la batterie. Mais leur 33 est une merveille, à l'aise un des disques de l'année. Foncez vous payer ça.

Les Bandits sont aussi un groupe de filles

d'enfer, mais il n'y a qu'une fille dedans. C'est la chanteuse, elle est belle, elle a une voix incroyable, le 45 s'appelle « Barbe bleue », et foncez l'acheter avec le Calamité (Réflexes).

le dernier 45 des Go Go's « Turn to you » est super. **LS / GIRLS !**

Le troisième Gun Club est aussi torturé que les autres. Spécial arg, je suis mal dans ma peau-rock. Ça vient de Los Angeles, le royaume des cafards, c'est assez efficace dans le genre puisqu'il y en a qui ultra-adorent le groupe de Jeffrey Lee Pierce, un des plus malsains des US of A. sans nul doute. Enfin du rock américain offensif ! L'album s'appelle « The Las Vegas story W ».

« This is what you want », le nouveau Public Image. Mais qu'est-ce qu'il hurle donc ? Hein ? Plus fort ! Tu veux une aspirine pour soigner ton fils qu'est aveugle ? « This is not a love song », c'était encore rigolo. Ça c'est foncièrement pénible.

Sugar Ray Ford ! Le nouveau groupe fifties killer arrive. Si c'est aussi bien, c'est parce qu'ils piquent plein de plans à Bill Haley & the Comets, mais si, vous savez, « Rock around the clock », mais c'est un peu vache de vendre la mèche. Le 45 « Mambo rock » est super mais c'est pas le meilleur titre, y'en a des encore mieux sur l'album.

L'authentique papa du rock'n'roll était noir, vous vous en doutez. S'il revient sur scène à cinquante-cinq ans, c'est qu'il aime vraiment ça. Le pire, c'est que ce 45 (indispensable) c'est de la funky la plus inattendue, la plus sémiiale, la plus éclatante, et qu'elle raconte pourtant son histoire édifiante : « Bo Diddley put the rock in rock'n'roll » ! Si tu préfères les 33, coco, y'en a un aussi, qui va avec.

J'espère que vous n'avez pas raté le dernier Lou Reed, qui a démultiplié les sensations des jus de papaye que je consommais à l'ombre lors de cet été mémorable. « I Love you Suzanne », ça bouge terrible, « New sensations », c'est ma préférée, et c'est aussi le titre du disque. Rien ne vaut une star pour le dessert. **Bruno Blum**

DREAM SYNDICATE A PARIS

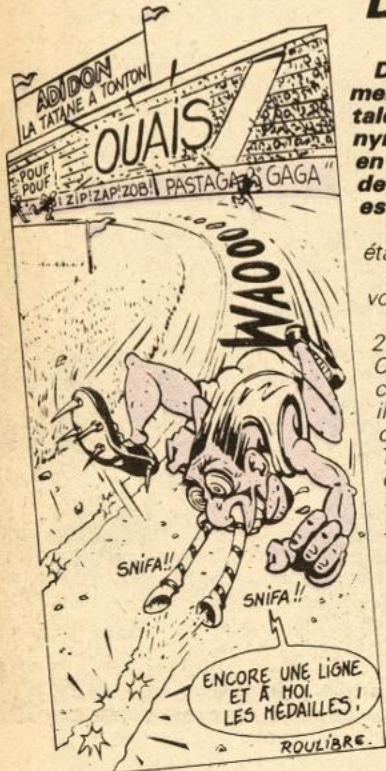
Appeler son groupe le « Syndicat du rêve », avouez que c'est donner le bâton pour se faire battre. Et ça n'a pas manqué. Avant même qu'ils aient eu le temps d'épeler le mot LSD, Steve Wynn et sa bande se promenaient déjà avec, collée sur le front, l'étiquette « néo-psychedélique ». Une tarte à la crème journalistique qui depuis quelques années n'a cessé de s'abattre pour un oui et pour un non — le plus souvent à tort — sur tout ce que l'on n'arrivait pas à répertorier au premier coup d'oreille.

Une formule vide de sens, qui pourtant dans le cas de Dream Syndicate — comme dans celui de cette nouvelle vague de groupes surgissant de L.A. dans leur sillage (Rain parade, green on red, true west, etc.) — ne semble pas totalement erronée, ni à prendre avec une bonne pincée de condescendance. Birds, Love, 13th Floor Elevator, Creedence, Buffalo Springfield (dont ils reprennent le « Mr Soul »)... Le Dream Syndicate connaît bien sûr ses classiques. Mais ce qu'ils font, ne ressemble pas à un exercice de réanimation artificielle. Pas de franges à la Brian Jones et de reprises texto chez eux. Pas qu'ils ont retenu surtout, c'est l'esprit et la démarche de cette période où le rock se débarrassa du carcan des trois accords et du complexe R. & B. Une attitude. Transposée à la réalité d'aujourd'hui. Si l'on tient absolument aux comparaisons, c'est plutôt du côté du Velvet Underground ou de Television qu'il faut chercher. Guitares épileptiques, atmosphères rampantes, mélodies lovées dans l'électricité la plus blanche, sont au menu de leurs deux albums (« The days of wine and roses », sur le menu de Rose) et « Medecine show » (A. & M.) comme celui du mini LP live sorti chez Virgin. Attention, dans deux ans Steve Wynn se prendra peut-être pour un artiste. Et le groupe deviendra aussi chiant que les Talking Heads de 1984. Autant les prendre donc tant qu'ils sont vivants : ils seront au Palace le 25 septembre pour ce qui pourrait être le concert le plus passionnant de ce début de saison.

Youri Lenquette

UNE PAGE NEURONE

L'OVERDOSE D'UN SHOOTÉ DU SPORT



Durant un été chaud en événements musculaires, un voyeur de talent évoque, sous un pseudonyme, le difficile état du sportif en chambre après un long shoot de mondiovision. La descente est rude.

Et maintenant, c'est comme un état de déréliction.

J'ai donné. J'ai donné comme vous, autant que vous.

Cela avait commencé le 12 juin, à 20 h 30 et au Parc des Princes. C'était le match d'ouverture du championnat d'Europe des Nations, il s'agissait de football ; cela avait continué, dans la foulée, avec le Tour de France cycliste ; cela s'était clos dans la nuit américaine. West cost. Deux mois, soixante jours, jour pour jour.

Aujourd'hui, c'est la fin de l'été, c'est la rentrée. Que reste-t-il de nos amours, que reste-t-il de ces beaux jours, gna-gna-gna... Une bouillie infâme, presque une nausée.

Il s'agit de parler de sport, il faudrait parler de sport comme Bernstein parle de livres dans Libé, le jeudi, comme Franck parlait de télé dans Le Matin,

comme Léautaud parla de théâtre dans le Mercure ; avec un pseudonyme, et un souci majeur, le même, je crois : poser d'emblée que le propos est pur prétexte, et que la vie est ailleurs. C'est toujours la même chose.

Avant, il y avait mes certitudes, le discours sur le sport constituait un épiphénomène, une sorte d'emballage nécessaire, une espèce de bande-son comme un code grossier, pour faire passer au rang de dramaturgie accessible à tout un chacun le-malheur-des-uns-qui-fait-le-bonheur-des-autres.

Ce discours-là avait une fonction limpide, faire sentir au petit-bourgeois soudain soucieux de son enveloppe corporelle toute la densité d'un direct de Ray « boom-boom ».

Mancini ci-devant champion du monde de boxe ; ce « boom-boom » comme pseudonyme, c'était de la littérature ; l'équivalent des ralentis sur pain dans la gueule dans « Raging Bull », avec gerbes de sang et de sueurs sur contre-jour de projecteur, si vous voyez ce que je veux dire. Une espèce d'esthétisme, un contre-sens, un pain, pour moi, ça fait d'abord mal ; les effets de caméra participent d'autre chose.

Aujourd'hui, je ne sais plus.

Je conserve de mon été télévisuel des souvenirs flous, peut-être que je n'ai rien vu de plus à Los Angeles que Marguerite Duras à Hiroshima...

Les performances m'ont été pré-mâchées par tant d'intermédiaires que toutes les images, à force d'être perverses par les truismes qui les chapeautaient, sont devenues truismes elles-mêmes ; images figées, censées référer à une mythologie qui était ma mythologie et que l'on m'a dévoyée, pourquoi faire à Bob Beamon l'affront d'évoquer son saut magique de Mexico durant la course d'élan de ce non-être qu'est Carl Lewis ?

Autant comparer les crispations stériles de Michaël Jackson aux entrechats de Nijinsky... et je peux bien filer la métaphore, on se souvient que le danseur étoile des ballets russes pénétrait en scène en faisant des bonds de huit mètres, et qu'il devint fou ; de Bob Beamon, qui porta le record du monde du saut en longueur à 8,90 m, on ne sait plus trop s'il est devenu gardien de stade ou pensionnaire d'une maison de repos définitif ; on sait assurément, dans tous les cas, que, à l'instar de Nijinsky, il se prit un jour pour Dieu et cessa de sauter. Le danseur était surnommé « le fou de Dieu »... On sait de même que l'autre, là, ce Lewis dont Dayle Thomson nous fait comprendre qu'il est assexué plutôt qu'homosexuel,

n'a guère plus de consistance qu'un figurant du magicien d'Oz.

Je pense à Michaël Jackson récitant son compliment sur les pelouses de la Maison Blanche, comme je pense à Carl Lewis, petit commerçant de l'athlétisme effectuant son tour d'honneur drapé dans le drapeau de l'impérialisme yankee.

Je sais, ces notions là n'ont plus tellement cours ; il n'empêche, on aura beau me dire que les temps changent, je ne m'y fais pas. Je pense ordinaire.

Je pense que John Carlos et Tommy Smith avaient une autre gueule, le poing tendu et ganté de noir sur leur podium de Mexico, il y a seize ans.

Bons dieux ! Seize ans ! On va encore me traiter d'ancien combattu. Je prends ça sur moi, et je prends le discours sur le parallélisme entre Jesse Owens et Carl Lewis, pour ce qu'il est, une charlatanerie n'ayant d'autre but que de susciter des enjeux qui n'existent pas, du vent, du toc, de l'esbrouffe. D'ailleurs, les hôtes de L.A. étaient de fausses blondes.

Quand je vois Mary Decker se crasher sur la bordure de la piste et « grimacer de douleur », comme disent les gazettes, je ne suis même pas ému, parce que j'ai vu ça à l'A.B.C.

Sports va me déglutir dix-huit fois la séquence avant que je ne l'intègre ; cela ne me concerne plus ; ses larmes, je n'arrive même pas à y croire.

Et je me dis au final que vivement le boycottage des Jeux Olympiques de Séoul, en 1988, parce que ceux de Los Angeles 1984 m'ont foutu un sacré coup de vieux.

F. Sarcey

UN COIN STUPÉFIANT

Le consommateur est toujours la victime du mercantilisme d'arrière-boutique. Sachez vous défendre contre l'abus de confiance, la malversation, la malveillance. Gare à vos neurones et sachez vous consumer avec modération.

LA CHAUSSETTE QUI MONTE

La production libanaise, cette année, a vu apparaître diverses qualités que l'on peut classer en trois catégories.

Ces catégories sont d'autant plus reconnaissables par l'emballage en toile, ou chaussette, de différentes couleurs. Il faut signaler à l'amateur que les chaussettes roses ou bleues ne tiennent pas aux neurones, l'aspect jaune vert du produit reste essentiellement médiocre. La chaussette blanche par contre remporte auprès de tous les testeurs un vrai succès d'estime.

Le produit brun rouge de qualité supérieure donnera aux consommateurs l'entière satisfaction d'une marchandise non frelatée. Moralité avant de contracter, faites-vous annoncer la couleur.

L'EXTASE AU MONOGLUTAMATE

Depuis l'île du professeur Pat'ibulaire où de nombreuses recherches interactives se poursuivent d'arrache-pied, nous arrivent quelques suppléments d'infos non négligeables à propos de cette pilule d'amour qui a déjà fait couler un certain jus. Il semble qu'après les tests d'usage, le monoglutamate de sodium, appelé aussi exosteure de goût, utilisé dans la fabrication de bonbons ou autres produits qui nécessitent un relèvement de saveur, provoque des effets inattendus, proches de l'Extasy. Amis du stupres sachez désormais choisir vos friandises.

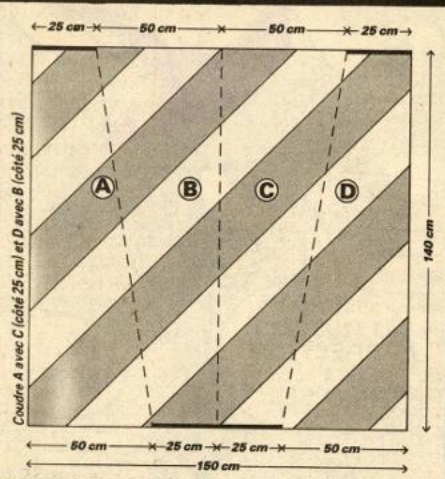
Pat'ibulaire



ISIWET



Il pleut dehors, mais il ne pleut plus dans vos cœurs. Youpi ! Gouzi ! grâce à Isiwet vous allez enfin danser sous la pluie ! Débranchez le rideau de douche. Raccrochez le Burlington, si triste... Rigolez. Découpez. Recollez. Cousez. Rigolez. Ah Ah ! Raccrochez, décrochez. Speedy. Il pleut. Ne pleurez pas. Flap, flap dans la pluie. Plus besoin de parapluie, lady, pour être sexy. Ne pleurez plus. A la rentrée, ça va mouiller. F. Issartel et B. Figueroa.



Modèle : Suzanne

OBJETS ASSASSINS

SUICIDE AU LAVE-VAISSELLE ETC.

Un mixer, une savonnette ou un abat-jour peuvent être à l'origine de faits divers sanglants. Un aperçu alphabétique de quelques objets criminels. Authentique.

BUT : Au cours d'un match de foot, Georges G. (11 ans), vient de marquer un but. Au lieu de manifester sa joie en sautant sur ses camarades, il s'agrippe à la barre transversale. Pauvre Georges ! La barre tombe sur son crâne, lui rompant les cervicales. Un match vraiment nul !

CHaise : Michaël, 32 ans, gros, cardiaque et allemand, se croit condamné. Pour éviter à sa mère le chagrin de le voir disparaître, il décide de la tuer. Pour ce faire, il saisit le premier objet qui lui tombe sous la main, une chaise. Et de frapper la pauvre femme jusqu'à ce que mort s'ensuive, avant de s'ouvrir les veines.

FER A REPASSER : Rose H., 63 ans, n'est pas gentille. Elle refuse d'acheter un nouveau pantalon à son fils Grégoire. Grégoire est en colère. Il saisit le fer à repasser et frappe sa maman. Mortellement. Elle ne repassera plus jamais ses pantalons (Mar-seille).

LAVE-VAISSELLE : Carolyn M., 25 ans, est désespérée. Elle choisit son lave-vaisselle automatique dernier cri pour partir

dans l'au-delà. Il suffit de composer le programme et de retirer les bacs encombrants. Une fois installée, elle n'a qu'à tirer la porte vers elle pour que la machine se mette en route automatiquement. La police la retrouvera morte et essorée. (Berkeley)

MIXER : Un habitant de Mailly/Seille rafale de la purée de carottes. Il est tellement impatient de lécher les pales du mixer qu'il en oublie de le débrancher. Il se penche, le fil se tend, son pouce, encore sur le bouton, enclenche la mise en marche. Les médecins mettront trois heures à lui recoudre la langue.

ORDINATEUR : Nancy. Mme Berthe H. n'a pas de chance. D'abord elle est handicapée à 100 %. Ensuite elle bouffe pas. Depuis des mois. Sa pension a disparu des listings de l'ordinateur déréglé des Allocations familiales. Berthe s'énervait. Elle débarque en fauteuil à la Caisse des Vieux et se suicide en direct aux barbituriques. Elle s'est ratée. Heureusement. Il y a des stages d'informatique à la mairie. Pour les handicapés.

POUBELLE : Augustine G., 49 ans, avait cru trouver un abri sûr dans une poubelle pour passer la nuit. Le réveil est rude : après une sensation de vol plané, un terrible fracas lui fait comprendre qu'il se trouve dans une benne à ordures, sur le point d'être broyé

par le compacteur ! Heureusement, les éboueurs n'ont pas encore rempli la benne, et Augustine profite de ce répit pour se sauver. Quelle chance !

SAVON : Minuit, au service de garde de l'hôpital d'Eaubonne. Un car de flics dépose un contingent de clochards malades. Routine. Parmi eux, une clocharde qui empest à vingt mètres. « Toi, t'as besoin d'un bon bain ! » s'écrient les infirmiers qui la dépouillent illico et la plongent dans la baignoire pour la savonner vigoureusement. Propre comme un sou neuf, les pores débouchés, un brusque afflux d'oxygène irrigue les veines de la malheureuse qui en claque aussitôt. Encore une mort par overdose !

SLIP : Marie-Claire B. doctoresse, a été retrouvée morte dans sa résidence secondaire. Avec pour tout vêtement une petite culotte. Autour du cou. Son agresseur qui était entré par la cheminée l'a étranglée avec son slip. On ne sait pas ce qu'il a fait du soutien-gorge (Savigny-sur-Clairis).

TUYAU D'ARROSAGE : Il fait chaud. Jean-Paul C. est en train d'arroser sa pelouse quand son père l'appelle. Il tourne la tête vers lui. Le tuyau aussi. Qui touche une ligne 220 V au-dessus de la maison. Crac. Jean-Paul meurt foudroyé. Rires. L'arroseur électrocuté.

Delorme et Esteban

FAITES UN BEST-SELLER

On les imagine sans peine, tous les auteurs candidats aux prix littéraires de l'automne surveillent d'un œil exorbité la presse et accessoirement les prévisions de vente de leur bouquin. Leurs éditeurs candidats aux mêmes honneurs se penchent au-dessus de leur épaule et murmurent, « Courage, petit ! » Lequel aura le Goncourt ? Le Renard ? Le Médicis ? L'an dernier, il était impératif de ne pas publier sa "bête à prix" chez Grasset, celui-ci ayant été accusé l'année précédente de truster les prix littéraires de façon un peu suspecte. Qu'en sera-t-il cette année ? Qui paiera la meilleure grande bouffe aux membres des différents jurys ? Messieurs Gallimard, Albin Michel (j'en passe et des pires), à vos chéquiers !

Autant l'avouer tout de suite, à Zoulou, personne ne va se creuser les méninges pour deviner qui gagnera quoi. Le Grand Roman français, c'est un cadavre qui n'en finit plus de pourrir. Rendez-vous au prochain enterrement. On parlera donc entre-temps des bons trucs qui n'auront même pas été sélectionnés par les différents jurys littéraires. Peut-être que, si du lot émerge un roman « hard » bien noir, un polar bien rouge, une histoire d'amour bien sale, ou même un chef d'œuvre de la SF, on le dira. On ne distribuera cependant pas de Prix Zoulou 84.

Pour l'heure, puisque nous avons attaqué cet article en traitant du milieu de l'édition (de tous les noms !), autant y rester. "La grande poursuite" de Tom Sharpe, roman traduit de l'anglais, a été récemment publié chez Luneau Ascot Editeurs. Ce bouquin n'a pas la prétention d'être Un chef d'œuvre ; il est vite écrit, vite lu, il sera vite oublié. C'est une sorte de « best-seller » qui prend pour sujet un... best-seller et les aventures financières ou amoureuses de ceux qui, de près ou de loin, contribuent à son existence. Comment fabriquer ce genre de livre qui, malgré sa mauvaise réputation, fait rêver nombre de plumitifs dont bien sûr, les « bêtes à Goncourt » de tout poid. En apparence, la recette est assez simple : Prenez une belle histoire d'amour, d'au moins 300 pages, qui mettra en scène des personnages appartenant à la jet society ou au gratin artistico-littéraire. Saupoudrez d'une bonne dose de sexe, pimentez d'aventure et d'action, relevez d'une pointe de violence et garnissez le tout de psychologie gnangnan, en n'omettant pas les détails du genre « enfance malheureuse de l'héroïne », que vous choisirez blonde ou brune, mais la plus proche possible des mensurations de la femme idéale. Et si vous êtes un peu tordu, imaginez-la obèse ou frigide, elle perdra ses kilos ou prendra enfin son pied au moment du « happy end » obligatoire. Pour la sauce, envisagez un style gai et vif, à l'emporte-pièces, surtout si votre histoire a pour cadre le milieu des chirurgiens. N'oubliez surtout pas de parsemer avarecieusement votre œuvre de grandes envolées lyriques de ce genre : « Puis, se tournant pour faire face à l'assistance, elle déchira sa chemise jusqu'à la taille et afficha au vu de tous deux superbes seins fermes ». Ça, c'est dans "La grande poursuite", bouquin qui a le mérite de ne pas se prendre trop au sérieux. Pour le titre de votre futur best-seller, plus il sera truffé, mieux ce sera. Choisissez-le avec grand soin. Suggestions : "Le printemps de leur automne" (poético-bucolique) ; "La neige était blanche" (classique) ;



BÊTE À GONCOURT

Comme chaque année, c'est la rentrée littéraire. Chriss Vila, l'écrivain le plus pourri de sa génération, donne à nos avides lecteurs la vraie recette du best-seller. Faites partie du ghotto littéraire 85 en suivant la consigne. Si vous n'êtes pas gagnant, ça sera la faute à pas-de-bol !



ou encore, tarabiscoté comme le titre du roman dont parle "La grande poursuite" : "Pitié, ô hommes, pour la vierge".

Pigé ? Mais avant de prendre la plume, il vous faut tout de même savoir un truc important : la majorité des acheteurs de "Best-sellers" sont des femmes. Ne pas trop heurter leur sensibilité. Éviter les atrocités à la chaîne et les anti-héros mal rasés. Votre personnage masculin central doit toujours être jeune, beau, riche et intelligent !

Quand votre roman est achevé, il vous reste à trouver un éditeur. Le meilleur n'est pas forcément le plus huppé, mais c'est à coup sûr celui qui aimera votre bouquin et l'achètera par conséquent le plus cher possible. Le fantastique succès du roman dont parle "La grande poursuite" est d'ailleurs uniquement dû à ce fait, un agent littéraire anglais réussit le tour de force de le vendre à un riche éditeur américain pour la somme fabuleuse de deux millions de dollars ! De quoi faire rêver un lauréat de Goncourt qui, même s'il obtient un franc succès commercial, ne raflera jamais une pareille montagne d'oseille... Sauf s'il tourne soudain le dos à la Grande Littérature, s'il descend des sommets psychologiques pour s'intéresser uniquement à des histoires de fesses et de fric. Mais alors, que deviendra sa réputation ? Il se verra honni par ses pairs et pire encore, conspué par sa propre conscience. Publier sous pseudonyme ne sera pas un remède, ce genre de secret ne le reste jamais longtemps. L'auteur mystérieux du Best-seller dont parle "La grande poursuite" choisit, pour garder l'anonymat, de multiplier les intermédiaires entre lui-même et son futur éditeur. Peine perdue, car l'agent littéraire chargé de commercialiser "Pitié, ô hommes, pour la vierge" parviendra à identifier l'illustre inconnu... et à le dépouiller de ses droits d'auteur. L'unique bénéficiaire de ces magouilles multiples sera le nommé Piper, écrivain raté choisi par l'agent pour endosser la paternité de "P.O.H.P.L.V." et en assumer la promotion aux États-Unis. Curieux bonhomme, ce Piper. Il travaille depuis dix ans à son chef-d'œuvre : "A la recherche d'une enfance perdue", autobiographie romancée qu'il a déjà réécrite une demi-douzaine de fois en s'efforçant d'imiter le style de ses maîtres à penser, Thomas Mann et autres Dickens. Après avoir conquis l'amour, puis la fortune, Piper se verra entraîné dans une aventure loufoque. Considéré comme mort, feu Piper deviendra le prêtre d'une nouvelle religion, puis gagnera la postérité en... recopiant les œuvres des grands écrivains à l'aide d'une encre indélébile et en les signant de son nom.

Avis aux archéologues de l'avenir, le prétendu auteur de tant de chefs-d'œuvre n'était qu'un minable plagiaire. Impensable, direz-vous, mais qui connaît la véritable identité de l'auteur de "Hamlet" ? Le grand Shakespeare lui-même n'aurait-il fait que recopier les œuvres de ses contemporains ? Si donc vous êtes un jeune écrivain et que vous n'arrivez pas à vous faire éditer, recopiez tout simplement Céline et Proust ; il se peut qu'ainsi vous gagniez l'immortalité. De toute manière, il y a belle lurette que tout a été écrit et que l'on ne fait plus que remettre au goût du jour des thèmes mille fois remâchés : les lauréats des prix littéraires de cette année ne seront que des asticots plus malins que les autres.

Kriss Vila

UNE PAGE SENSUELLE

J'AURAI TA PEAU

N'avez-vous jamais eu envie de changer de peau ? D'en faire une descente de lit d'un mètre carré ? Zoo International, toujours à la recherche de votre moi profond explore ce mois-ci la surface de vous-même. Une peau, on n'en a qu'une... Et c'est une géographie sensuelle.

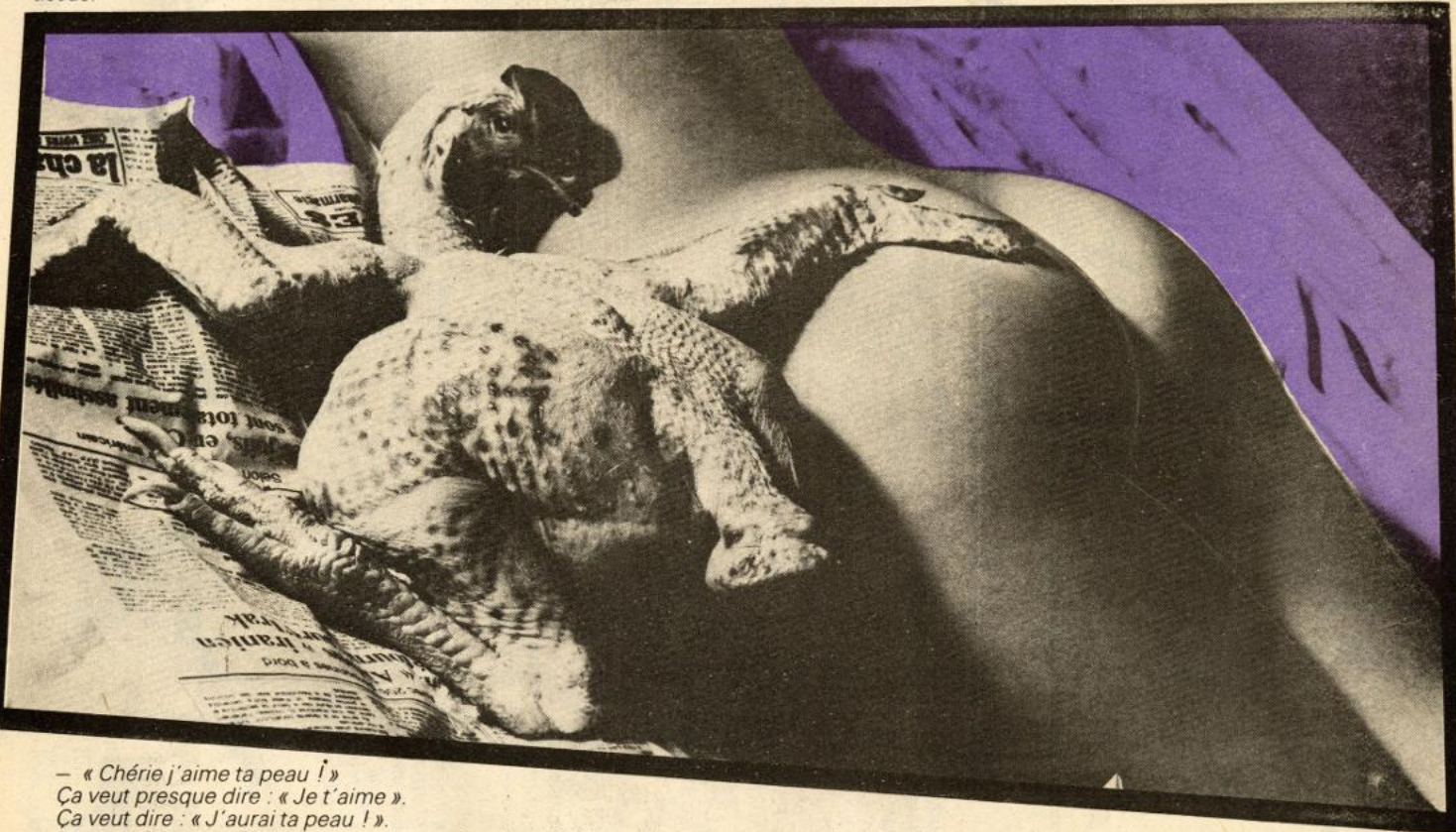
La peau, cette fine membrane nous sépare du monde. Sous cette enveloppe se dissimule la chair dont on ne veut rien savoir, la chair qui, lorsqu'elle apparaît — blessure — provoque une peur panique, un affolement sans mesure. La peau sans laquelle nous ne sommes que cet amas de sang et d'os plutôt pantelant... A vif.

La peau nous définit, corps humains qui n'existent que par nos limites. « Chacun pour sa peau ». La peau est le véritable siège de l'être, sous laquelle la chair se hérisse de réactions épidermiques... Frissons, fièvre, chair de poule. Je gémis doucement tandis que le colosse promène ses mains caleses de mon coude lézard jusqu'aux rondeurs satinées de l'aisselle.

— « J't'ai dans la peau petite ! »

— « Oui, touche-moi que je me sente, chéri ! »

C'est pour cela que l'on aime être caressé longuement, on est toujours plus surpris par sa propre peau. A force de l'habiter, on l'oublie. Jusqu'à ce qu'une main étrangère, un épiderme venu d'ailleurs renouvelle la sensation de vivre dans sa peau. Mon ami me frôle et je pense aux ravissements matinaux. Eveil palpable dans un demi-sommeil quand j'empaume son épaule fine, si fine. Le creux de mes mains, alors, réveillé par la douceur. Il paraît qu'en se frottant contre une autre peau, on provoque un échange de cellules, modifiant la structure même des tissus.



— « Chérie j'aime ta peau ! »

Ça veut presque dire : « Je t'aime ».

Ça veut dire : « J'aurai ta peau ! ».

La peau fait peur. Plus encore qu'une mémoire génétique, la peau est une mémoire sélective terrible, la mémoire des accidents indélébiles de la vie. Les cicatrices, longues boursoufflures violacées, taches grisâtres comme du plastique, autant d'images de la mort évitée. Chaque fois la peau s'est ouverte et le corps entier a failli se déverser par la béance. Il y a aussi la peau flasque des seins trop sucés et les marbrures rosées des fesses trop punies.

C'est avec la peau des fesses qu'on fait les greffes au visage des grands brûlés. La peau du cul ment moins que celle du visage ! Avec ses plaques de couperose, ses œdèmes rougeauds, et ses rugosités celluliteuses, elle est le condensé de la misère du monde. Il suffit de regarder les affreuses fesses des nouveaux nés qu'on qualifie joliment de potelées pour savoir que l'horreur commence là. Et si la vue d'un beau cul galbé et lisse, celui de Grace Jones dans « Connan » déchaîne autant de passion, c'est parce qu'un tel spectacle est rare !

Pincer. Mordre. Ecorcher. Malaxer. Fustiger. La peau est plus l'univers de la douleur que de la douceur... Jusqu'aux fines stries bleues des élastiques de chaussettes. Jusqu'aux chemises de nylon qui filent de vieux boutons...

Remontant aux origines, on se souhaiterait reptile, pour changer de peau. Ah ! Si l'on pouvait rouler nu sur une descente de lit en peau d'homme ! Celle de la saison précédente. Dépliée elle n'aurait pas plus d'un mètre carré et pèserait trois kilos... La mollesse bête du ventre à étirer en tam-tam, à fabriquer des abats-jours, des étuis à cigarettes, ou même les porte-feuilles comme ce fameux fonctionnaire de la préfecture parisienne qui se fit, dans la peau d'un criminel célèbre du début du siècle, fabriquer l'objet par un maroquinier...

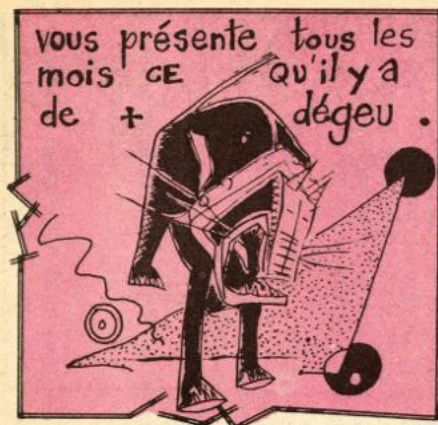
Avec la peau des autres... Mes mains me démangent. J'ai surpris un point noir sur la peau du front de l'homme. Il ne dit rien. Il connaît l'histoire. Deux longs ongles écaillés et sûrement sales encadrent la minuscule tache ; je piaffe. Fais vite.

Mes ongles se ressèrent très doucement en creusant la peau. Le tubercule surgit, blanchâtre avec sa petite tête sombre. Une seconde, je diminue la pression.

Je fais sauter la racine d'un coup d'ongle rageur.

— Aïe, ça suffit maintenant !

Je m'acharne encore un moment sur la colonne vide où perle spontanément un liquide rosé. Je contemple cette peau redevenue immaculée. Cette peau parfaite qui n'aura qu'un temps. Cette peau enfer et paradis. Où la vie exulte. Où la mort travaille la peau.



LE PETIT SADIQUE



LA FABLE DES PIEDS, DES MAINS

Courte Paille. Le type avait gagné son surnom par malchance, à l'image de ses deux mains coupées, un accident de scie. Et pour le moins musicale, dans un cri d'horreur. Il restait à Courte Paille le moyen de survivre par moisson journalière, d'un coin d'ombre à siffler le passant. La charité Messieurs-Dames. Un brin de charité pour Courte Paille. Le manchot manchard emplissait sa gamelle de résidus des biens portants, aux dix doigts, apprentis pianistes, monnayeurs, palpeurs et tout ce qui s'en suit. C'était pas la bonne affaire. Sans les mains d'accord ! Mais ça ne suffit pas pour gagner une bonne croute, il ratissait, c'est tout, c'est peu. Bas-du-cul, lui roulait carrosse, deux essieux huilés. Polio le dimanche et traîne-savattes le reste de la semaine. Mais fort en bras, du jambon dans les biceps qui lui faisaient courir cent mètres sur les mains. Bas-du-cul, la tête toujours près de l'estomac entreprit Courte Paille.

— Pourquoi pas nous unir pour accrocher le passant ?

Il put convaincre le manchot du ridicule de son entreprise, Bas-du-cul serait ses doigts, et Courte Paille n'aurait qu'à brandir ses moignons.

Le marché fut conclu, et l'affaire juteuse. Courte Paille agitait ses ailettes, Bas-du-cul encaissait. Le passant, devant tant d'horreur confondue, payait pour oublier et décharger sa conscience. Un rêve

de mains en joli plastique rose pour camoufler cette chair difforme.

Au soir, ils se retrouvèrent dans le cabanon de Bas-du-cul qui mangeait et buvait vite, très vite. Courte Paille traînait, malhabile.

— Et mes sous ? S'enquit finalement Courte Paille.

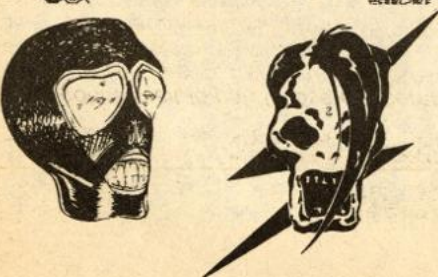
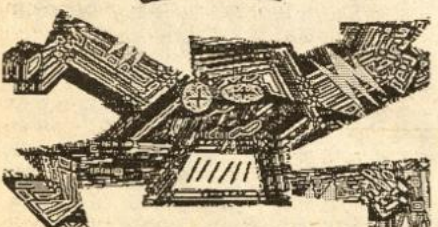
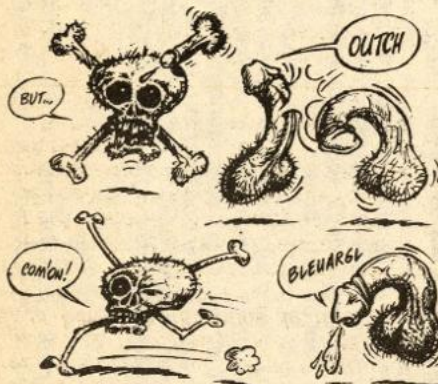
— Je te nourris, fit hargneusement Bas-du-cul, et tu voudrais une part du fric gagné de mes mains. Proxo ! Et lâchement il ajouta.

— Tu veux p't'être que je t'astique ? Mal monté ! Courte Paille se tut d'abord, il se savait perdant au poker chinois, aux bras de fer, et aux fourchettes aux yeux. Puis il dit.

— Tu es fier de marcher sur les mains, Bas-du-cul, mais mes pieds font ça très bien. Ils me nourrissent, me grattent, me lavent et me branlent aussi. Ils savent rouler des cigarettes. Et ces ongles qui ont poussé, agrippent comme ils étranglent. Qui accuserait Courte Paille d'étranglement ? Bas-du-cul se montra sceptique, mais il le fut moins quand Courte Paille l'eut saisi d'un ciseau à la gorge.

— Ils te feront les poches ! criait le manchot.

Bas-du-cul rendit le fric et l'âme par la même occasion. Et Courte Paille, plus tard, mourut de faim. Dans un simple manchot, le passant ne trouvait pas son compte.



D'après A.-M. Cassandre



NEW YORK : UN HOMME ACCOUCHE !

On connaissait le pal. Chose qui commence si bien et qui finit si mal. Le fist-fucking. L'art du poing dans l'anus, made in gay USA, qui ne fit pas que des heureux. Mais il devint passé de mode, et l'éclatement de l'œillet sombre des homosexuels de la hight gay society a fini par lasser. Les membres très actifs et les plus imaginatifs de cette secte néanmoins ouverte ont cherché quelques nouvelles sensations fortes, accouchant d'une idée pour le moins incongrue.

« Une nuit, très tard, la porte de la salle d'urgence s'est ouverte d'un seul coup et une grande folle qui gueulait s'est précipitée vers moi, les jambes écartées et le pantalon déchiré tout du long, depuis la fermeture éclair jusqu'au bas de sa colonne vertébrale », raconte Suan L., infirmière de nuit dans une clinique près de Christopher Street.

West Village. En avalant sa salive, elle continue, encore plus excitée : « J'en ai vu pas mal, ici, mais celui-là, il délirait, ses yeux grands ouverts et du suc pancréatique dégoulinait de partout. Il hurlait : « Sortez-le, sortez-le tout de suite ! » Alors, il se pencha et écarta les fesses. Je regardai, et il y avait là, à l'intérieur de son cul, des yeux rouges qui me fixaient. »

L'introduction d'un hamster dans l'anus comporte au départ une problématique, un peu la même que celle de la barbe en dessous et au dessus du drap. Doit-on faire pénétrer l'animal par la tête ou par la queue. Là, des divergences se font. Si la bête est introduite la tête la première, sa tendance sera à remonter quitte à déchirer les parois du boyau avec ses dents. Quelques cas ont été signalés, et les urgences ont déjà opéré plusieurs personnes à hamster aventureux qui avait gagné les intestins.

Le but de cet anachronisme sexuel, condamné par la SPA, est de simuler un accouchement. On s'en serait douté. Un enfantement qui se fait, pour plus de vérité, dans la douleur. Vite, la bassine, je gerbe...

Sir Ali/PPM



LE SEXE TUE LENTEMENT

Y paraît que les banlieues des métropoles américaines sont dangereuses quant à l'éducation des gamins ! Normal, trop de liberté ! En plus des plaisirs et des planques qu'offre la grande ville, les mômes jouissent du calme et de l'intimité de la petite communauté, un mélange plutôt difficile.

Chaque année, le nombre de suicides de teenagers augmente. Les plus surprenants et depuis peu les plus communs, sont la pendaison de jeunes garçons entre 12 et 17 ans environ. Les gamins sont découverts dans leur chambre, les fesses à l'air ou carrément à poil.

Depuis le SIDA et la recrudescence des maladies vénériennes aux États-Unis, l'attitude des citadins par rapport au sexe a changé. Il est recommandé de bien connaître son partenaire avant de baisser, et l'amour libre, slogan de l'ère hippie, est devenu ringard. Aujourd'hui, on baise moins et avec discernement.

Ces jeunes, eux, branchés cul à tout va, font n'importe quoi pour augmenter leur savoir, traitant leur propre corps comme un jouet ou un cobaye.

La police, les médias et les familles essaient de diminuer les faits en parlant de suicides. Mais après tant de cas semblables, la police de New-York a fini par annoncer que ces pendus au cul nu n'avaient pas l'intention de se tuer.

Sans cesse en quête d'une nouvelle expérience sexuelle, ces gosses ne désiraient obtenir qu'un super orgasme.

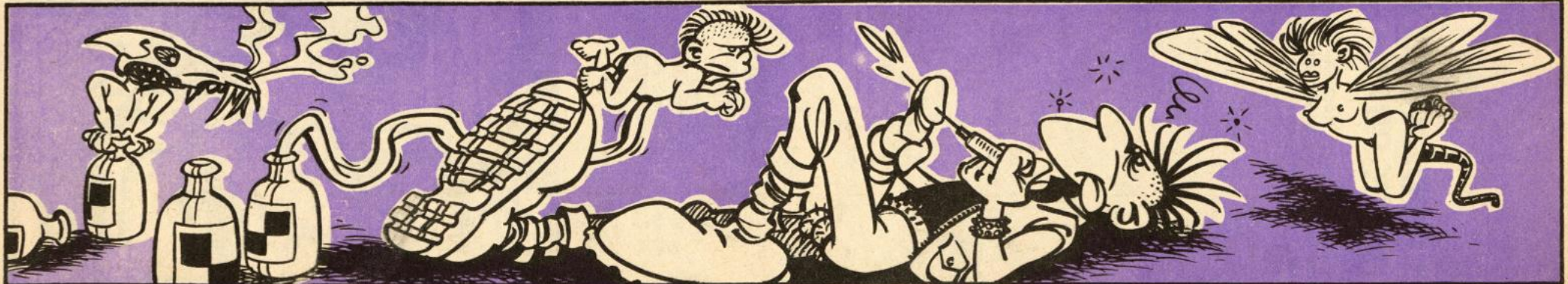
En effet, l'arrêt instantané de la respiration crée un afflux de sang qui, en atteignant le pénis, procure l'orgasme.

Un vieux truc décadent pour bander, très populaire chez les extrémistes du sexe et les homos.

Du déjà vu dans la littérature, cette image du pendu, le cou brisé et la queue raide. La méthode est vieille, mais encore faut-il en connaître les règles.

Elle n'est pas à la portée du commun et de toute façon requiert la présence d'un assistant, soit pour couper la corde, soit pour remettre la chaise, sinon, bye-bye ! l'orgasme une fois fini.

Sir Ali/Jo C.P.



TENDANCES DE RENTRÉE : ROCK PRISU ET BD SPIROU

Débusquez la nouvelle saison ! Les éclaireurs du Système Z sont partis devant. Que faudra-t-il épier, surveiller, attendre ? Des signes de piste pour la rentrée.

DIVERS

BOUM : L'ambiance du globe est à la guerre froide. Aux correspondants terroristes. Un nouveau jeu aussi, l'enchère aux missiles, le surarmement belote et re.

URNES : L'extrême droite est aux années 80 ce que le gauchisme fut aux tristes seventies. Le Pen fait peur à tout le monde mais il n'a la carrure que d'un Poujade/Nicoud. Ne prenons pas le maquis, pas tout de suite. N'empêche, le borgne et ses voix forment le 4^e parti du pays (le 3^e ?). Ach !

U.H.F. : Fillioud déclarait récemment que les télévisions privées ne devaient pas exister puisqu'elles n'en n'ont pas les moyens. Ça revient à dire, « Flinguez les pauvres ! » Contre Canal Pêche et Satellite S.F.P., 85 sera pirate.

BANDE : A la rentrée, le prénom de la FM sera promiscuité. Du moins dans les grandes villes. Entre les conglomérats d'entreprises et les fréquences dortoirs. Guettez les îlots, il doit en rester.

BOUFFE : Un type aux Etats-Unis a inventé une fourchette. Avec une diode rouge qui clignote toutes les six secondes. On pose l'outil et on attend que ça passe au vert. Il a tout compris, on mange trop vite. Alors, autant freiner les cadences, l'obésité nous gagne...

ART : Chamois baromètres, canevas fluorescents, homards en faïence, c'est le retour du moche. La laideur popu contre le figuratif chébran. Une rentrée Kitsch.

B.D.

BELGES : C'est de Spirou que viendra la surprise, et de Berthet. Lui et quelques évidences comme Cossu ou Goffin ont déjà secoué l'hebdo juvénile mais aussi Pilote, Métal ou Circus. On attend pour bientôt l'éclatement de cette école belge qui balaie Hergé, Jacobs et Franquin, enfin.

CISEAUX : Le temps des sexes invisibles et des encolures retouchées fait son come-back. En Grande-Bretagne et aux U.S.A. la censure s'attaque aux éditeurs, aux boutiques qui colportent le comix. Demain, ça risque d'empirer.

GAG : C'est la crise, alors on rigole. Jaune. Recrudescence de la dérision, de l'humour noir, de la blague chansonnière sur la B.D. poil au nez.



GAZPACHO : El Vibora, le remake ibérique de l'underground U.S. n'aura pas fait long feu. On pensait l'Espagne vidée. Mais on annonce aussi une vague déferlante qui aurait son effet. Celui d'une R5 explosant sous le plastic basque.

ONCLE PAUL : C'est la crise, alors on s'instruit. B.D.* fuyez Decaux et Castelot, laissez Mickey vous raconter l'épique. L'Histoire devrait s'imposer à la rentrée, avec des bulles.

ROSBEUF : L'Angleterre ne dort pas. L'enclume morale fait tout pour ça mais il reste les fanzines. Quelques-uns. Escape. Knock-about. Guettez les pinceaux de Phil Elliot ou de Chris Long, on ne sait jamais.

Esteban

CINOCHÉ

Le Splatter revient très fort, précédé d'un certain nombre d'indices :

— Sortie prochaine de « Blood Feast » et « 2 000 Maniacs », deux des plus fameux (ou infâmes) films de Heshell Gordon Lewis en vidéo.

— Wes Craven vient de terminer « The Hills have eyes N° 2 », encore avec Michael Berryman, le monstre au naturel, celui qui n'a pas besoin de maquillage. Le 1^{er} (« La colline a des yeux » en français), garde toujours la réputation du film le plus agressivement violent de l'histoire du Splatter.

— Rumeurs autour d'un projet de refaire Blood Feast. Comme ça vient des Cramps, il faut prendre l'information avec des pincettes. Dixit Lux : « On ne sait pas qui va tourner, si c'est H.G.L. lui-même ou John Waters, mais pour ce qui concerne les acteurs, il y aura Michael Berryman (toujours lui) et George the Animal, un catcheur chauve avec la langue verte, qui a l'habitude de mordre ses adversaires sur le sommet du crâne. C'est un vrai gorille. »

— Jusqu'ici le cinéma européen avait tendance à copier les grands succès américains pour en tirer d'illustres navets. Depuis « A bout de souffle made in USA » et « L'homme à femmes », les Américains ont renversé la vapeur, ils viennent d'adapter nos comédies de mœurs françaises. Ainsi, ce mois-ci, on aura droit à « C'est la faute à Rio », de Stanley Donen, (remake de « Un moment d'égarement »), suivi de « Un éléphant ça trompe énormément » transformé en « La fille en rouge » par Gene Wilder.

Balbo et Delorme

ROCK

Les récentes rééditions surf des Sixties (Dick Dale, Surfaris, Belairs, etc.) arrivent à point pour servir de caution à la nouvelle vague instrumentale : Jon & the Nightriders et The Wedge aux States, Raybeats en Angleterre, qui mâtinent leur surf de soul, façon Rocker T. En France, on a déjà les Flying Padovanis. Derniers-nés, les Surf Piranhas, mais ceux-là, il chantent.

— Résolument roots, les gens de three O'Clock et de Dream.
— Syndicate se réunissent pour enregistrer leurs standards préférés. Cet album estival s'appelle « Rainy Day », et on y trouve des reprises de Dylan, de N. Young, de Townshend, de Velvet et, pièce de résistance, de Hendrix !

Voudraient-ils enterrer les punks ?

— Retour aux Seventies, toujours, avec des groupes aux références stoniennes (période Sticky Fingers) : Tex & the Horseheads, cautionnés par J.-L. Pierce du Gun Club, et surtout Green on Red, qui vient de sortir par ici.

— En Angleterre, le New Glitter pointe le bout de son nez : platform boots, paillettes et redingotes incroyables. Encore un truc pour vendre des panoplies pendant six mois.

— Difficile de cerner le futur du rock dans tous ces gratouilleux qui démangent l'Hexagone. Pourtant il y a un groupe sur cette compilation « Rock à Caen ». Les Valentinos. S'ils ne splittent pas, ils peuvent devenir très grands. Voilà, sinon, faites attention à Road Runner, Hot Pants et à Sing Sing. Une rafale R'N'B sur le pays.

Delorme et Esteban

CHIC AND CHEAP UNE DISCOTHEQUE ROCK AU PRISUNIC

On y a été. Dans les stations service désertes, dans les marchés ambulants, dans les centres commerciaux surveillés, aux puces périphériques. On a fouillé. Dans les bacs poussiéreux, sous les compiles musette, dans les tourniquets à cassette. Et on a trouvé, preuves à l'appui, indices fournis. Le Système Z lance, arrogant, un

CLANDO

défi aux détracteurs huppés, du blues au punk, une discothèque rock pour les chômeurs. La Pléiade au Monoprix. Abandonnez les boutiques rutilantes, les nouveautés inflationnistes, voici un moyen mesquin, vulgaire, gagne-petit de dégainer sa culture teenage sur l'érudit étouffé. Un moyen cheap, et chic.

BLUES

— Heavy Heads (Chess Records) Puces / 20 F / occase. Un outil de référence où figurent les têtes couronnées : Muddy Waters, Howlin' Wolf, John Lee Hooker, etc.

FIFTIES

— Testament du rock (MFP-EMI) Supermarché / 30 F / neuf. L'évangile cheapos du cat fauché : Gene Vincent, Johnny Otis, Wanda Jackson, etc.

— Rock Anthology (Mercury) Supermarché / 50 F double. De 54 à 68, un jubilé d'évidences : Crew Cuts, Diamonds, Contours, Ramrods, etc.

SOUL-R'N'B

— Sweet Soul Music (Atlantic) Supermarché / 35 F. Les hits musclés du concurrent de Motown : Stax avec Otis Redding, Ben E. King, Wilson Pickett, etc.

— Motown Monster Hits (Pickwick) Puces / 25 F neuf. Les tubes tambourinés du concurrent de Stax. La Soul : Diana Ross, Smokey Robinson, Marvin Gaye, etc. En deux volumes.

SIXTIES

— Les années 60 / Le musée de S.L.C. (United Artists) Marché / 30 F. Un must, avec en prime quelques raretés : Exciters, P.J. Proby, Easybeats, etc.

— Salut les Sixties (CBS) Puces / 30 F / neuf. La crème de chez CBS sous une pochette hideuse : Byrds, Donovan, Tim Rose, etc.

— Hit Songs of the Sixties (Pickwick) Station-Service / 50 F / deux cassettes. Les premières stars lancées par Top of the Pops : Petula Clark, Kinks, Marcell, etc. en pack de deux cassettes.

SEVENTIES

— Rock Superstars (Pickwick) Station-Service / 50 F / deux cassettes. En deux volumes, les monstres du début des Seventies : T. Rex, Procol Harum, Move, Joe Cocker, etc.

— Live Creedence (Musidisc) Supermarché / 20 F. Un best of du rock bûcheron, et en public : Proud Mary, Suzy Q., Green River, etc.

— Best of Bowie (K-Tel) Supermarché / 30 F. Les meilleures du caméléon chantant : Space Oddity, Jean Genie, Heroes, etc.

PUNK-NEW-WAVE

— Superstars 80 (K-Tel) Supermarché / 20 F. Pas de surprise, mais des valeurs sûres : Pretenders, Squeeze, Boomtown Rats, Madness, etc.

— That Summer (Arista/Pathé-Marconi) Puces / 30 F / occase. Pour ceux qui les auraient ratés, les balbutiements de la New Wave avec Costello, Richard Hell, Undertones, Only Ones, Ian Dury, etc.

— Punk Collection (RCA Italie) Puces / 40 F / neuf. Punk américain, surtout. Mais indispensable : Dead Boys, Electric Chairs, Ramones, etc.

Voilà. Cette discothèque de base, outre qu'elle a été rassemblée à peu de frais, constitue une extraordinaire collection des pochettes les plus ignobles. Logos croulant sous les dorures, photos infectes, titres idiots avec des étoiles partout, il y a de quoi vous faire fuir. Surtout n'en faites rien ! Les innombrables collections cheap de Pickwick, K-Tel, Polydor, Phonogram, EMI, Impact, regorgent de pépites. Prenez la collection Vogue/Mode, on y trouve des « Best of » des Kinks, des Lovin' Spoonful, de Dionne Warwick, et même de Durtone. Certaines collections comme Pickwick proposent d'excellentes compiles (disponibles aussi bien en disque qu'en cassette), mais la gravure laisse à désirer.

Enfin, méfiez-vous des imitations par des artistes avariés (genre « les Beatles par les Carnaby Street »). En général, ces arnaques sont (mal) signalées par des mentions du genre « Versions intégrales », « Various other artists », avec « Other » ou carrément le nom du groupe de faussaires, mais écrit en suffisamment petit pour que les crétins s'y laissent prendre.

Delorme et Esteban

LES TUYAUX DU MOIS

Quelques infos brutes, et autres combines, expos et spectacles.

FANZINE : Limite, Fanzine à découper, superbe et intrigant. Cela vient de Bordeaux, pays du Quatre Taxis. Pour amateurs éclairés et fanzomaniaques. Ph. Bill, 30, rue de la Vieille-Tours, 33000 Bordeaux.



FANZINE : Le combat des records. Le plus petit fanzine US s'appelle Emotional Vomit, le plus grand Art Police Comics, écrire à 133 East 25th Street Minneapolis Minnesota, 55404.

FANZINE : Une production belge Devil/Paradis, d'un genre sexy comix, Tillier, 52, boulevard Joseph II, Charleroi B6000 Belgique. Et à Paris, on annonce la sortie du troisième numéro de Rapide et Propre. Contact : 8, rue Saint-Claude 75003. Ainsi qu'Intense Reflexion n° 1. Le numéro est consacré à Beckett, en vente 6 F chez Parallèle. Contact Jérôme Trinsoutrop 18, rue Janssen, 75019.

CONCERTS : A l'Eldorado, Ricky Amigos, Rita Mitsouko et Virgins Prunes. L'affaire se passe le 26 septembre 1984. Un concert à ne pas louper.

CONCERT GRATUIT : Du jazz à la bibliothèque de Trocadéro. Steve Lacy et Kessler Marousia, en septembre, date à confirmer, avec une exposition de Gaetan Vorhine sur le thème de la contrebasse et du saxo.

FESTIVAL : Nancy jazz pulsations, du 11 au 21 octobre, une brochette impressionnante d'artistes. Pour le programme détaillé. Contact : 44, rue Molitor, 54000 Nancy. Tél. : (8) 355.40.86, de Lord of the new church à Arthur Blythe, Lester Bowie, Touré Kunda, TC Matic, Pino Daniele, avec du cinéma, expo de graphistes, de photos, performance. A s'en faire pêter les vaisseaux.

BD : La 16^e Convention de la BD se tiendra les 29 et 30 septembre au 24, quai d'Austerlitz 75013 Paris.

ILLUSTRATEURS : International Vision propose pour la première fois en France un listing d'illustrateurs, photographes, BD et réalisateurs sur Vidéo K7. Contact : 720.48.05.

COMBINE : Paris/New York pour 100 dollars seulement comme porteur de plis. Contact : Universal A. Cohen Arnaud, 862.47.93.

EXPO : William Wilson expose à Paris au 9, rue Morand dans le 11^e du 25 au 30 septembre. Il sera dans le prochain Zoulou, il se trouvera par ailleurs en bonne compagnie dans la galerie puisque Basile Vignes, inventeur d'un bleu émotionnel, Khalifat et Stoll, accrocheront leurs toiles. Aveugles à vos lunettes !

MODE : Au Dejazet, place de la République, défilé de Jeunes Créateurs du 24 au 29 septembre. Chachnil, Marianne Beck, François Xavier.

DISQUE : Deuxième convention du disque au quai d'Austerlitz le 6 et 7 septembre.

MUSIQUE : Onzième Salon de la Musique du 26 au 30 septembre au Parc Floral.

PEINTURE : Vive la peinture, exposition Diagonal, 10, bd E.-Quinet 75014 Paris du 14 au 28 septembre.

CONNECTION : Zazou Connection propose un City Magazine sur répertoire. Informations musique, cinéma, théâtre, télé, vidéo, presse, radio. Appelez le 240.42.00.

ROMAN HIC

A LOUER

11^e : app. tout confort, 3^e ét., 12, rue du Coriza, sur place à partir 11 h, références exigées.

Quand je suis arrivé, il y avait déjà une dizaine de personnes postées dans les escaliers. Il était onze heures moins dix, ça promettait d'être la cohue ! Il faut dire que l'annonce parue dans le journal du matin n'était pas très explicite ; chacun s'étant ainsi persuadé de trouver là l'appartement qu'il lui fallait, ce fameux coup de chance qui réveille le postulant locataire à l'heure

mes, deux étudiantes émettaient un « eh ! » plein de sous-entendus alors que la masse des suiveurs restait dans une imprécision pudique dans l'espoir bien légitime de piquer la place du copain à la première occasion.

La porte fatidique avait été désignée rapidement puisqu'elle était la seule dont on sut qu'elle n'était pas habitée ; à mesure que grossissait la file d'attente, elle se chargeait d'une force magnétique impressionnante et les quelques planches dont elle était faite se mettaient à avoir des reflets d'or massif. La porte du Paradis n'a pas plus belle allure !

Vers midi, tandis qu'une vingtaine de fois le propriétaire avait failli arriver, nous étions quarante. Le bic que mâchonnait le rugby-

Un jeune Ghanéen qui s'était glissé vers les plus hautes marches, avait calé un tam-tam contre sa sous-ventrière et commençait à amener la savane qui répondit bien vite sous l'aspect de deux petites vieilles recouvertes d'environ deux cent quarante-deux gilets plus ou moins gris que prolongeaient vers le bas une vingtaine de jupes dont le tissu évoquait des géographies gastronomiques. Ce furent alors de véritables imprécations contre la révolution et la jeunesse où se mêlaient le pain et l'argent ainsi que la télévision !

Jusqu'au moment où, diplomates, deux branchés multicolores les invitèrent à une valse qui réveilla les années 36 sur le parquet ciré du quatrième étage. Quelques égoïstes s'enfilaient en douce de long sandwiches tandis que nos deux diplomates se faisaient inviter à déjeuner...

Le soir venu, nous n'étions plus que dix-sept devant la porte sacrée. Le groupe des premiers était parti avec tous les obligés et il ne restait plus qu'un seul rouspéteur tendant à devenir le fils adoptif de la concierge qui voyait d'un œil noir s'établir l'éthnie singulière des campeurs d'escalier. Un mini-casino s'était monté sur le palier du second et une famille de Sénégalais du sixième vendait pour une somme modique de copieuses rations de taboulé. Les plus imaginatifs, qui étaient rapidement devenus le noyau culturel de la société, proposaient de minutieuses descriptions de l'appartement, agrémentées sans cesse de nouveaux détails. Une mère de famille en rupture de banc mit à contribution ses dons de croyance et à en juger par la mine réjouie de ses consultants, le logement s'était multiplié par dix-sept.

Le lendemain, un jeune séminariste, à la recherche d'un petit studio pour sa vieille mère, Maria l'Américaine et le Vietnamien. Ce fut une kermesse endiablée à laquelle participa pour une large part, le chat dodu de la maison. Quelques enthousiastes emportés allèrent même jusqu'à crier que l'on donnât l'appartement aux jeunes mariés ! Mais cette proposition fut suivie d'un silence glacial qui faillit mettre en cause la cohésion sociale du groupe. Quelques disques de New Wave, hurlant sur l'antique tourne-disque des petites vieilles furent chargés de rétablir l'ambiance.

Quelques jours plus tard, les derniers communiqués faisaient état d'un beau duplex armé de trois terrasses, dont une actuellement couverte d'une forêt vierge avec climatisation et lustres en boules de cristal, dont la salle à manger en forme de nef était décorée d'un triple vitrail représentant les Bourgeois de Calais en train de remettre les clés.

Mais l'usure et l'âge des sociétés les entraînent irrémédiablement à leur fin si bien que le matin du septième jour nous n'étions plus que cinq. Au réveil, nous nous regardâmes sans mot dire, conscients qu'une décision devait être prise. Le petit déjeuner fut hanté par un sombre pressentiment. L'escalier devenu morne et banal dans son confort grandissant semblait nous rejeter vers la rue. La violence seule pouvait enrayer cette mort lente ! On trouva une pioche dans la cave et d'un coup décisif, on fit sauter la porte. Dans un réduit d'une cinquantaine de centimètres de profondeur, on découvrit quatre compteurs enveloppés de toiles d'araignées.

Yves Belaubre



peu recommandable où le marchand de journaux, les yeux pleins de crème à raser cherche la force de lever à la manivelle le rideau de fer de son échoppe.

Les escaliers du 12, rue du Coriza étaient devenus la salle d'attente d'un groupuscule muet dont chaque ressortissant maintenait, entre ses jambes, une valise de références plus ou moins bétonnées, chargées d'estourbir l'éventuel propriétaire ou tenancier d'agence immobilière. A chaque fois qu'un nouvel arrivant venait grossir l'assemblée, le premier arrivé, un grand blond à la tête de ballon de rugby après le match rappelait d'un air détaché sa situation de tête de file que le second confirmait entre ses favoris, histoire de souligner la sienne. Les troisi-

man diminuait à vue d'œil avec son détachement qui prenait l'allure d'un exercice de smurf ; le second, pour sûr, allant bientôt prendre le « contact »...

Chez les autres, par contre, commençaient à se nouer d'étranges relations comme celle de ce Vietnamien ignorant tout d'une autre langue que la sienne, dialoguant avec une exubérante américaine d'incompréhension en incompréhension, pour finir dans une euphorie bruyante et bon-enfant. Le clan des rouspéteurs s'était constitué près de la fenêtre, à mi-étage, et échangeait les principes inaliénables du droit des locataires en dressant le portrait-robot de l'appartement trop cher et de son propriétaire indigne.

L'ABOMINABLE CLAY WILSON DEBARQUE EN EUROPE

L'abominable S. Clay Wilson,
le graphiste infame et génial des Hell's violeurs et des putains à cran d'arrêt,
Clay Wilson, le visiteur de l'enfer underground,
raconte à Zoulou ses derniers grands projets :
quitter les Etats-Unis où les comix meurent,
vivre en Europe pour renaître.



Willem dessiné par Clay Wilson



Clay Wilson dessiné par Willem

« J'ai toujours trouvé plus dingue de dessiner des démons en train de baiser des femmes splendides que des anges en train de ne rien baiser du tout ».
S. Clay Wilson

Hervey Kurtzman, vous voyez, le fondateur du célèbre journal à hurler *Mad*, Kurtzman qui a vu passer des centaines de dessinateurs, confiait un jour dans une interview : « Quand j'ai vu pour la première fois ce que faisait Clay, je me suis dit que c'était réellement au-delà de tout ce que l'esprit pouvait supporter ».

Pour la légende, Clay Wilson a une vie à peine prévisible. A 19 ans, il cesse la glandouille middle class et ses études à l'école des Beaux-Arts de Lawrence (Kansas) et s'engage chez les Hell's. On ne sait pas grand chose de cette

période, on l'imagine volontiers... Deux ans plus tard, on repère ses publications à New York où il manufacture des perfectos. Pour vivre. Puis, comme tout le monde à l'époque 68 : exil sur la côte Ouest. San Francisco.

A l'heure du shilom et du cachemire, c'est l'entrée à *Zap*, le comix-zine notoire initial, mythique, à 35 francs le numéro. Là, S. Clay Wilson peut librement camper ses fresques crades bourrées de pirates psychotiques, son monstrueux démon à carreaux, ses putes arrogantes et phytiques. Il triture ultra-graphiquement des crânes



défoncés, du sang séché, du sperme poisseux, un perfectionniste de l'Ultra Violence underground. Tout ça va beaucoup trop loin pour être seulement infect et malsain. S. Clay Wilson provoque à la fois le respect et la crainte. Avec lui, c'est l'enfer visité. Mais qu'est-ce que fichait Wilson ces dernières années ? Plus personne ne parlait de lui, en Europe. Avait-il sombré ? Oublié son passé. Sa voix pâteuse nous rassure : « Pas du tout, j'ai illustré l'année dernière deux livres de Burroughs publiés en Allemagne. J'ai fait plusieurs tournées pour vendre des

dessins originaux. J'ai exposé dans plusieurs galeries américaines. Et je continue la B.D. Le « Cheker Demon » même qui date de 66, une histoire basée sur des dessins animés que je regardais quand j'étais gosse, vers 1958. Ça s'appelait « Ivan et Igor », deux ignobles vampires avec des cornes. D'ailleurs, je n'ai jamais réellement arrêté la B.D. depuis l'âge de 12 ans. Aujourd'hui, j'en ai 42 ».

S. Clay Wilson est un type surprenant. A le voir, à disséquer ses scénettes détripaillées, on pourrait penser que sa culture personnelle se borne à la lecture

des étiquettes de Budweiser. Erreur. Il revendique d'autres influences : « ... Bosch, Brueghel, les romantiques allemands, Klimt, Egon Schiele, James Ensor, Francis Bacon ; au cinéma, Fellini, Scorsese, Peckinpah... Bien sûr, ce sont des auteurs que j'ai connus assez tard. A l'époque, je faisais des dessins très figuratifs et mes professeurs des Beaux-Arts me disaient : « Ça fait illustration, ça fait bande dessinée ». Le dogme était l'expressionnisme abstrait, Klein, Pollock, etc. Tout ça m'a aigri, je n'apprenais rien. J'étais mis à l'écart simplement parce que je ne montrais



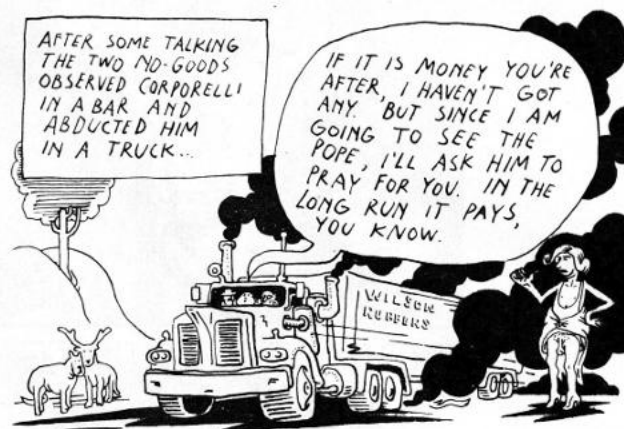
pas assez d'enthousiasme pour ce qui était à la mode. A l'époque, il existait tellement d'artistes qui tentaient désespérément de dépeindre le paradis, qu'il fallait quelqu'un pour montrer l'enfer. Comme cette bande parue dans *Zap* il y a quelques années : *Anges et Démons*. On y voyait des anges obéir aux dix commandements et les démons désobéir. Je trouvais plus dingue de dessiner des démons en train de baiser des femmes splendides que des anges en train de ne rien baiser du tout !

C'est ce que j'ai fait. Tout ça fait aussi

bien partie d'un goût prononcé pour les vieilles gravures traitant de la sorcellerie, du satanisme, de trucs sombres, romantiques, bestiaux... » Démoniaque, S. Clay Wilson a plutôt cartonné la mouvance hippie, angélique et fraternelle. Pourtant il fréquentait toute la bande *Crumb* et les autres. Alors ? Liquidons l'ultime doute : « J'ai toujours été mis un peu à l'écart de toute cette histoire. J'étais trop sombre, trop menaçant. A Haight Street, j'essayais de vendre mes portfolios et les gens me jetaient des boutiques en disant que j'apportais trop de « mauvaises

vibrations ». Ironiquement, un peu plus tard, ils nous remercièrent en tant que groupe – l'équipe de *Zap* – car nos bandes se vendaient bien. Aujourd'hui, les choses ont changé, le business marche mal. Les « Head Shops » se font fermer un par un...

Effectivement, 84 est une mauvaise année pour les comix aux Etats-Unis. Très mauvaise. Et en Europe, seul Robbie Robertson, responsable de la venue en France de l'extrémiste S. Clay Wilson, résiste, ultime éditeur « parallèle » restant en Grande-Bretagne (les autres sont en taule ou *out of business*). Malgré



Son ancien patron, Lars, dirigeait un petit cirque...
 « - Peut-être qu'il me reprend chez les monstruosités...
 Tous les jours du pinard gratuit et avec un peu de chance, quelques dollars...
 - Tiens, tiens, regarde qui revient...
 - Salut Lars, ça va ? Je suis revenu pour mordre la tête des poules vivantes, les gens aiment ça... Je peux ? Mais mieux payé que la dernière fois, d'accord ?
 - Eeeehhh, ça fait longtemps qu'on s'est pas vus. Allons boire un coup pour en parler. »

Après quelques verres, les deux vauriens trouvaient Corporelli dans un bar et l'enlevaient dans un camion...

« - Si c'est de l'argent que vous voulez, j'en ai point. Mais comme je vais voir le Pape, je lui demanderai de prier pour vous. A la longue, ça paie, savez-vous.

- Ecoute, type. Pas besoin d'aller à Rome ! Tu vas accoucher d'un nouveau Christ. Fondons une nouvelle église sensationnelle pour lui.
 - J-J-je commence à saigner ! »

les procès qui pleuvent sur lui, malgré les dépôts secrets qui changent en permanence, il persiste, dans une quasi-clandestinité, à publier. Interrogé par nos soins, Robbie Robertson s'attriste aussi du problème américain.

« L'administration Reagan est en train de fermer les « Heads Shops », explique-t-il, vous savez toutes ces boutiques qui vendent de la quincaillerie pour fumer, trier les graines, faire pousser de l'herbe. Et aux Etats-Unis, c'est là que les Zap Comix sont distribués. Avant cette loi il y avait un réseau d'environ 450 points de vente. Aujourd'hui, il en reste une cinquantaine. Pour être rentable, il faut trouver un comix à 5 000 exemplaires. Avec 50 dépositaires, on peut en vendre tout juste 250 ! J'essaie de les aider d'Angleterre en leur envoyant des « Rock Books » qu'ils

arrivent à vendre. Ça leur permet de tenir et d'éditer quelques revues importantes : Zap, Weirdo, Slow Death. Mais avec cette loi, ce sont toutes les publications underground qui vont crever aux U.S.A... »

Effet pervers de cet étouffement : les briscards délogés se replient sur le Vieux Monde. Viennent graffiter l'Europe. Comme Clay qui vient s'installer à Paris... « C'est nécessaire, explique Clay. Les légendes aux U.S.A. sont en train de se rancir. L'inspiration se tarit. Là-bas, les B.D. adultes sont rejetées comme étant pour les hippies ou les tarés. Alors, on se tourne vers l'Europe. La France, en particulier est encore de loin le leader du marché de l'industrie. C'est là que nous devons aller pour trouver cette diversité, cette vitalité, cette expérience... »

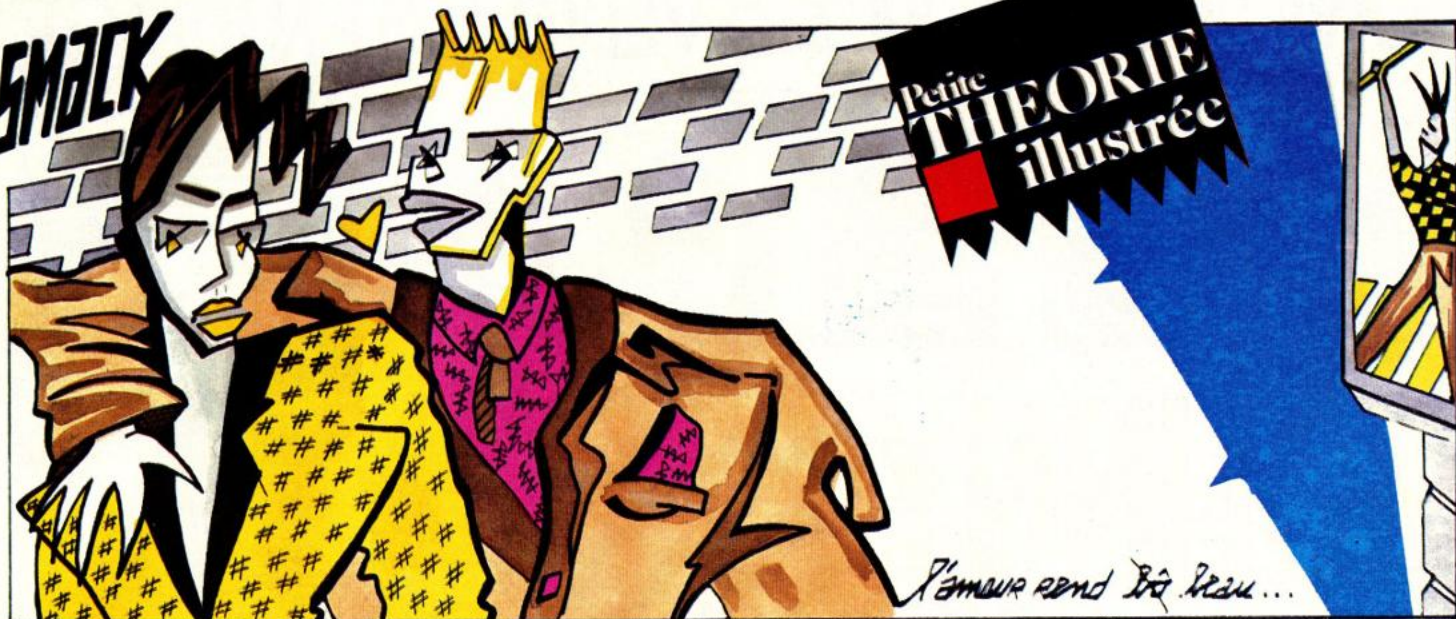
Application pratique de la dissidence, activité première du réfugié, un album. Attendu. S. Clay Wilson : « Futuropolis va publier un bouquin fait avec Willem. Nous nous sommes rencontrés il y a trois ans. Depuis nous travaillons ensemble. Il m'envoie une page ou deux, je lui retourne mes illustrations. C'est un genre de jeu d'échecs par la poste. Ça s'appelle « Bastard » et le texte est écrit en anglais. Willem traduira mon argot en français. Pour corser la chose, nous avons demandé deux préfaces à Burroughs et à Bukowski... ».

A tout de suite, Clay.

Delorme, Esteban

SMACK

petite
THEORIE
illustrée



...équilibré, intelligent, heureux.



*Mais seuls la beauté, l'intelligence, le
bien-être suscitent l'amour...*



LAVIE FANTASTIQUE DES VEDETTES ENIMAGES

STARRING



LES LEMOINE
KETCHAM



HELENE MAR



DR. JOHN HALLADAY



LE GITAN FLAMENCO



DESTA

AUJOURD'HUI

JOHNNY HALLYDAY

PAR KARL ZÉRO

Tu vois, coco, à chaque fois que je me tapais une nana, je faisais une croix sur le mur. A seize ans, y'en avait déjà plus de mille!



Jean-Philippe Smet est né à Paris le 15 Juin 1943 à Paris sous le signe d'une quintuple conjonction Jupiter Saturne Soleil Mercure Uranus dans Les Gémeaux.



Sa mère Huguette est une belle femme. Elle espère que la naissance du petit Jean-Philippe lui rendra l'amour de Léon, son mari...



Malheureusement, il n'en sera rien. Quelques jours après l'heureux événement, ce dernier sort acheter des légumes et tombe nez à nez avec une ex-fiancée. Il ne reviendra des commissions que 21 ans plus tard...



Sans ressources, Huguette se doit de reprendre son métier de coiffeuse. Elle confie alors le bébé à de braves fermiers.



Pour comprendre l'épisode suivant, un peu d'histoire: l'été 1943 est marqué du sceau de l'occupation. Détail qui a son importance, les nazis rationnent le savon.

NICHT SAVON!



Nos braves fermiers en fabriquent donc avec de la graisse animale et de la soude caustique...



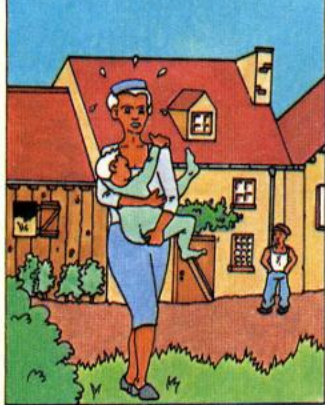
Mais voilà que Jean-Philippe, le petit glouton en avale avant d'agripper de douleur.



Ce regrettable incident fait d'abord craindre pour sa voix mais de l'avis des plus éminents spécialistes, c'est sans doute ce drame qui dota Johnny d'un organe si phénoménal.



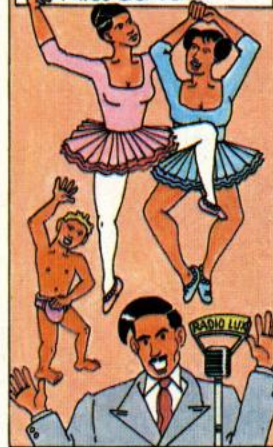
Désormais méfiante quant aux capacités éducatives des fermiers, Huguette leur retire la garde du petit glouton et le confie à sa belle sœur, Hélène.



Hélène Mar est une femme admirable. C'est elle qui a élevé son frère Léon, le commissionnaire disparu. Mariée à un authentique Prince d'Abyssinie, elle s'occupe de ses deux grandes filles, Desta et Menen, dans un petit appartement de La Trinité à Paris.



Jean-Philippe trouve donc ici sa véritable famille et ses racines artistiques puisque tandis que le père fait de la radio, les filles dansent.



La guerre terminée, Desta et Menen sont engagées comme danseuses-étoiles à l'Opéra de Londres. Comme toute la famille Mar, Jean-Philippe part pour l'Angleterre. C'est là que nous allons trouver l'origine du nom qui verra sagloire.



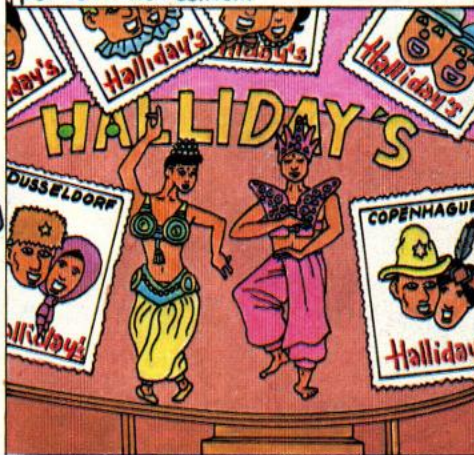
En effet, sa jeune et désirable cousine fait la connaissance d'un beaudanseur venu d'Oklahoma, Lee Lemoine Ketcham. C'est le coup de foudre définitif: ils ne se sépareront plus.



Ils décident d'abandonner la danse classique pour un numéro moderne plus lucratif. Un nom de cirque s'impose et Lee pense à celui de son vieux médecin de famille: John Halliday!



Transformé en 'Halliday's', le duo va connaître un franc succès à travers toute l'Europe grâce à un numéro exotique où l'on danse de l'Inde au Brésil en passant par le French cancan.



Nous sommes en 1950 et Jean-Philippe ne va toujours pas à l'école. C'est que sa tante Hélène en a décidé autrement: il suivra les tournées et sera artiste. Accessoirement, elle lui donne des petits cours.



Aussitôt dit, aussitôt fait, sa tante lui offre un violon et l'inscrit dans un cours de danse. C'est décidé, il sera un mélange de Menuhin et de Nouriev!



C'est compter sans la déplorable influence d'un guitariste gitan, virtuose du Flamenco qui suit une tournée des Halliday's en Italie. Quel fut le premier accord qu'il apprit à Jean-Philippe? Les rockologues s'interrogent....



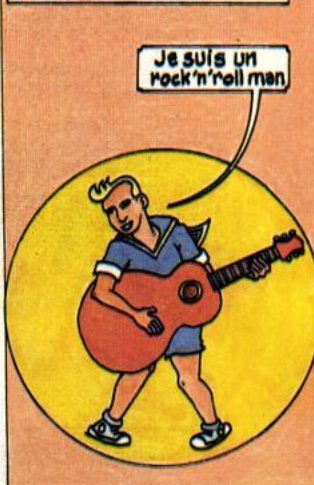
Quoi qu'il en soit, l'affaire prend tournure dans l'échoppe d'un luthier italien à qui la future idole échange son violon contre une minable guitare...



Lorsque Lee se rend compte de la supercherie, Jean-Philippe reçoit la rousste de sa vie. Le luthier aurait connu le même sort s'il n'avait rendu le violon...



Malas, le naturel revient au galop et Jean-Philippe, en reprenant la guitare, scelle son destin!



Après un rapide apprentissage de la guitare, celui qui allait devenir le meilleur showman du monde fait sa première en public pendant que Lee et Desta changent de costumes.



Pour l'occasion, on l'a doté d'un ravissant petit costume de cowboy et c'est une véritable ovation qui salue chaque soir sa prestation composée de 'La Ballade de Davy Crockett' et de 'Jeux Interdits'.



Enthousiaste, sa tante s'enflamme:

Quel prodige! Vous verrez qu'il fera parler de lui! Il sera

L'idole des jeunes?



Pour ses douze ans, Jean-Philippe part s'installer à Genève. Il se perfectionnera dans le fameux cours de guitare de José de Azpaziu.

Rien à déclarer?

J'ai oublié de vivre



Le Maître José de Azpaziu est un genre de Narcisso Yepes, tout en technique et en doigté. Jean-Philippe, possédé par les démons de la puberté, lui préfère le style ballades du Far-West. Il est viré.



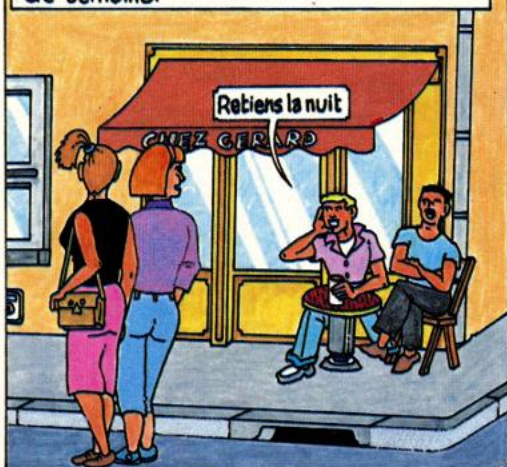
C'est, après deux ans de Suisse, le retour définitif dans l'appartement de La Trinité et le premier passage à la télé. 'Martin et Martine', présenté par le sympathique Jean-Loup Berger, fait un tabac auprès des jeunes. Le jeudi après-midi, Jean-Philippe y chante sa fameuse 'Ballade de Davy Crockett'.



C'est la dernière fois qu'il fera le plan du petit cowboy: il a 14 ans, en paraît 18 et sa voix commence à croasser sérieusement...



Johnny-donc-est un beau gars et les filles ne lui résistent pas. Il est donc probable qu'il ait jeté sa gourme vers 1957, encore qu'à ce sujet nous n'ayons pu retrouver de témoins.



Un vaste point d'interrogation subsiste donc en ce qui concerne les fameuses mille croix sur le mur à seize ans. Toutefois, la gynécologie moderne affirmant qu'un homme normal ne peut dépasser les quatre mille relations poussées, nous restons sceptiques... 4000, jojo...



Seul point capital quant à ses relations amoureuses, sa tante le surprend un jour en posture difficile sur un banc du square de la Trinité et outrée, l'assomme presque à coups de sac!



* voir cliché de la vedette en compagnie de l'auteur.

Lee et Desta décident alors de raccrocher les gants pour se consacrer à la carrière de leur petite vedette. Ce dernier, dont l'idole est Georges Brassens imite à merveille Le Baladin de Sète, moustaches en moins.



On commence par l'envoyer tourner dans les bases de L'US Airforce. Ironie du sort, il interprète un répertoire français pour un public américain, le contraire exact de ce qui fera sa gloire.



Parallèlement, son charisme l'impose comme chef de la bande de La trinité. Autour de lui: Le dur Hadi Kalafate, Le myope Jacques Dutronc et sa jeune fiancée Françoise Hardy...



Ensemble, ils piquent des scooters, se castagnent avec d'autres têtes cabossées, déchargent des cageots aux Halles et vont au ciné.



C'est là que, par le plus grand des hasards, alléché par le titre 'Amour Frénétique' Johnny est trompé sur la marchandise: il s'agit de la traduction de 'Lovin' you' avec Elvis Presley... La légende veut qu'il ait trouvé le film - et Elvis - nuls...



Pourtant, dès le lendemain, il est au premier rang pendant trois séances. Adieu Brassens, il sera Elvis ou rien.



Lee paye la première guitare électrique tandis que Johnny s'essaye au tout nouveau rock'n'roll devant le mince public du Golf Drouot: Eddy Mitchell, Danny Logan, Long Chris et une poignée de nymphettes hystériques...



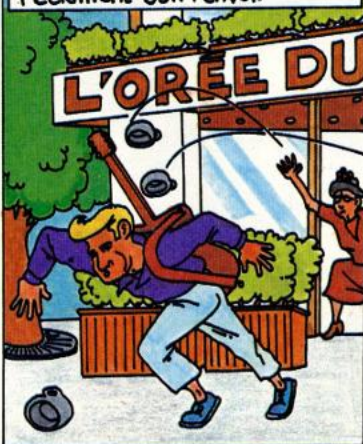
Peut-on vivre de son rock? Pour le savoir, Johnny court d'auditions en auditions dans les clubs de la capitale. C'est ainsi qu'il se fera piquer sa place par un autre débutant... Jacques Brel!



Ici, c'est dans l'appartement même d'un directeur de club qu'il montre ses talents. Mais celui-ci lui demande de se laisser 'faire', tout en continuant à chanter. Johnny le calme en lui cassant sa guitare sur la tête.



Pour 40 francs à trois par soirée, L'Orée du Bois accueille enfin Johnny et son nouveau rythme. De vieilles dames ulcérées lui lancent leurs tasses de thé et réclament son renvoi.



La chance va finalement lui sourire le 30 décembre 1959, sous les traits de Pierre Mendelsohn qui l'invite dans son show 'Paris-Cocktail'. Parrainé par Line Renaud, il provoque des évanouissements en chantant 'Tutti Frutti'.



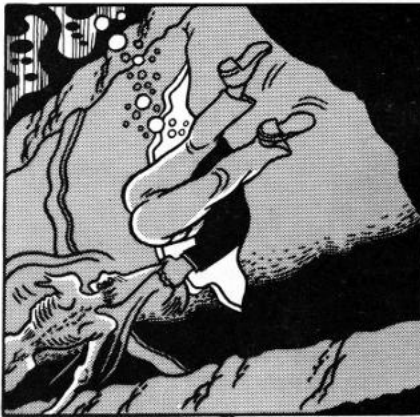
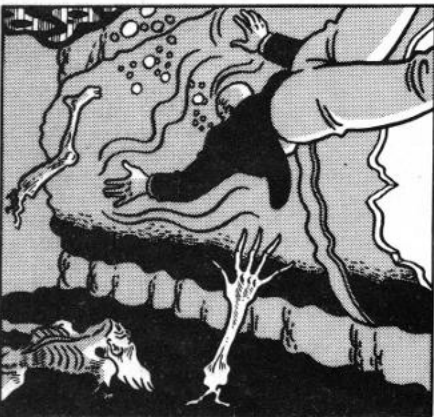
Deux jours plus tard, alors que la décennie des sixties commence, Johnny signe chez Vogue. Une idole naît et notre récit se termine...

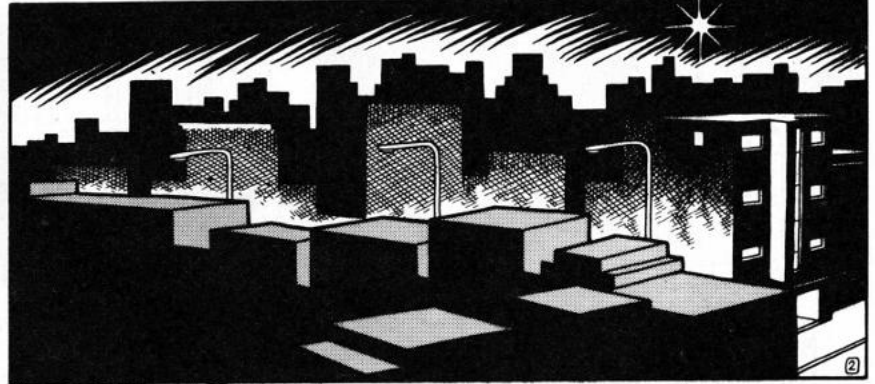
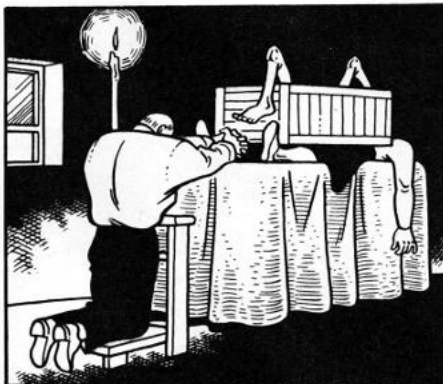
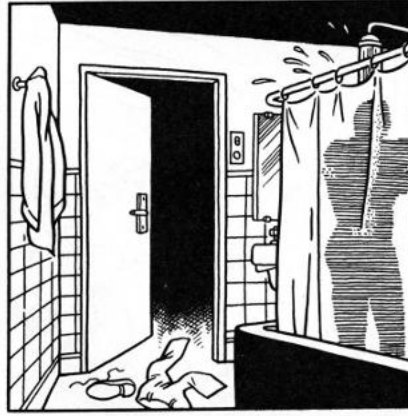
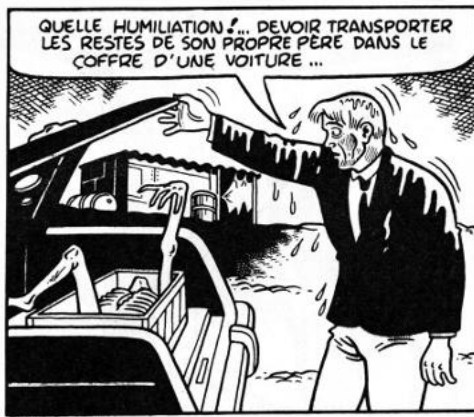


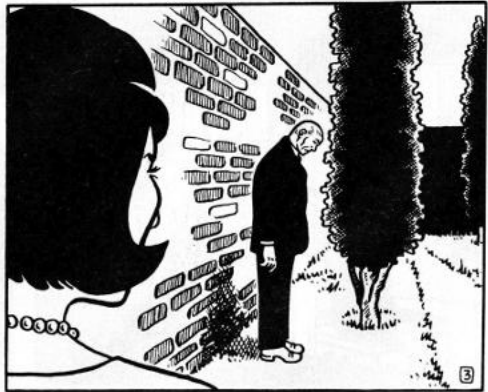
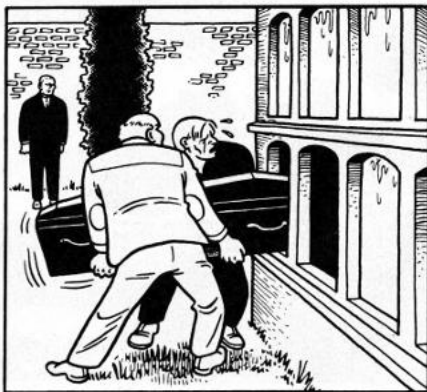
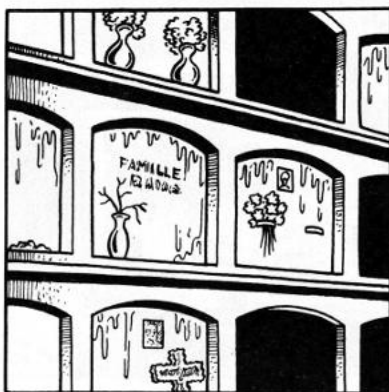
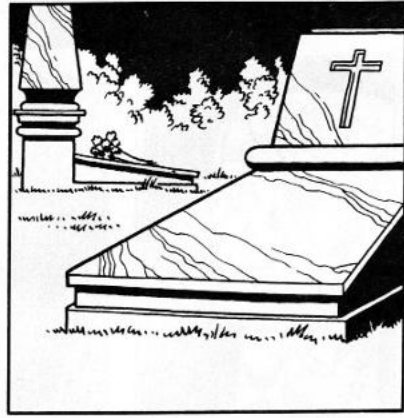
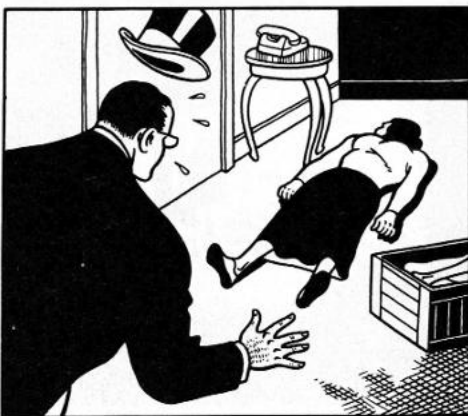
Made

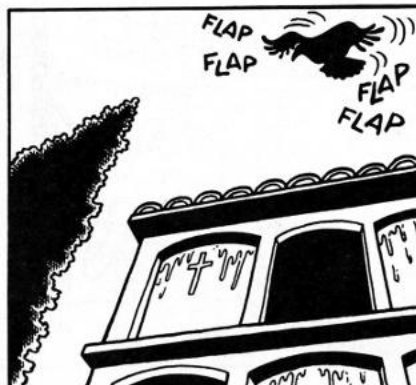
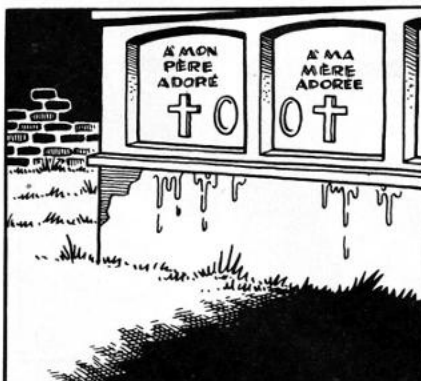
ATTACHÉ ET BATTU, LE PAUVRE TAXISTA EST TOMBÉ ENTRE LES MAINS DES BANDITS. JUANITO PEREZ, "LE ROI DES TRUANDS", DOUÉ POUR TOUT CE QUI N'EST PAS TRAVAIL ET POUR ENNUYER LES AUTRES, N'A PAS HÉSITÉ UN MOMENT À OBLIGER SA PETITE SŒUR À FAIRE UN TRÈS VIEUX SPORT : CELUI DU PÊCHEUR PÊCHÉ... TAXISTA ÉTAIT LE PÊCHEUR ET LA FILLE LE POISSON... DOMMAGE QU'À LA FIN, QUAND LE POISSON A MANGÉ LE VER DU PÊCHEUR, CELUI-CI RONFLAIT DÉJÀ TROP COMME S'IL NE VOULAIT PAS PÊCHER...
...PEU APRÈS, POUR S'AMUSER, JUANITO ÉVENTRE LE CHER PAPA ET DÉCOUVRE LE FAMEUX HÉRITAGE. IL JETTE L'EMBALLAGE ET GARDE LE CONTENU.
...MAINTENANT, TAXISTA SE REND COMPTE QUE LES MÉCHANTS SONT PARTIS AVEC SON ARGENT, ET LUI, LES MAINS LIÉES, IL COMMENCE À SENTIR L'ODEUR DES OBJETS QU'IL VA AVALER... OU... QU'IL A DÉJÀ COMMENCÉ À AVALER... ?...

GLOUP GLOUP GLOUP GLOUP











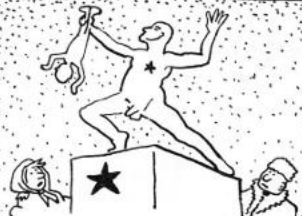


À SUIVRE

TERREUR MAGAZINE



LA ROUMANIE EN VOIE DE DEPEUPLEMENT LUTTE CONTRE L'AVORTEMENT.



...INSPECTIONS GYNECOLOGIQUES DANS LES USINES, SURVEILLANCE DES GROSSESSES.

Que pas un fœtus se perd!



Mais pour inspecter régulièrement tous les ventres de femmes nous manquons de main d'œuvre!



Oh Ceausescu! Carpathe de la Pensée! Que devons nous faire?

Eh ben.



...Comme toujours je résouds plusieurs problèmes au même temps.



Les touristes ne viennent pas parce qu'ils s'ennuient chez nous. Laissons donc les inspections d'utérus aux touristes, qu'ils reviennent.



ET LES TOURISTES REVENAIENT.

Là! Encore une Roumaine!

Attrapez-la!

On m'a déjà inspecté 15 fois ce matin!



Hah! Regarde les capitalistes creuser leur propre tombe.



T'AS VU DANS LE JOURNAL, JOHN? LES SAVANTS DISENT QUE LE BOURBON WHISKY (À LA BASE DE MAÏS) EFFÈMINE LE BUVEUR!

DES CONNERIES.



QU'IL ARRÊTE LA CROISSANCE DE LA BARBE ET REND IMPUISSANT!

RIEN À FOUTRE! LES SAVANTS SONT TOUS DES PÈDES!



ENCORE UN DOUBLE BOURBON. ET PLUS VITE QUE ÇA.

TOUJOURS DE SUITE, JOHN.



DES BEURS CHEZ LES ARABES

Etre Beur et retourner dans l'Algérie socialiste = gros problème. Les rockers de la Casbah n'aiment pas que les fuyards du pays viennent leur faire la leçon, même si, au souk, on ne trouve pas de gomina pour fixer sa banane.



Boudjellal



Berroyer



APPRENEZ LA RHORHOMANIE

1 ACHETER LE 33 E DE CARTE DE SEJOUR POUR AVOIR LA MUSIQUE.



2 SAUTER EN L'AIR AU DEBUT DE LA CHANSON.

3 AVANCER BRAS EN L'AIR, POINCES SERRÉES, COMME SI VOUS BRAN- DISSIEZ UN COUTEAU DANS LE DOS DE VOTRE VOISIN.



4 BAS VENTRE EN AVANT, POSTÉRIEUR EN ARRIÈRE. MÉFIEZ-VOUS, CES DEUX MOUVEMENTS SONT PARFOIS MAL INTERPRÉTÉS.



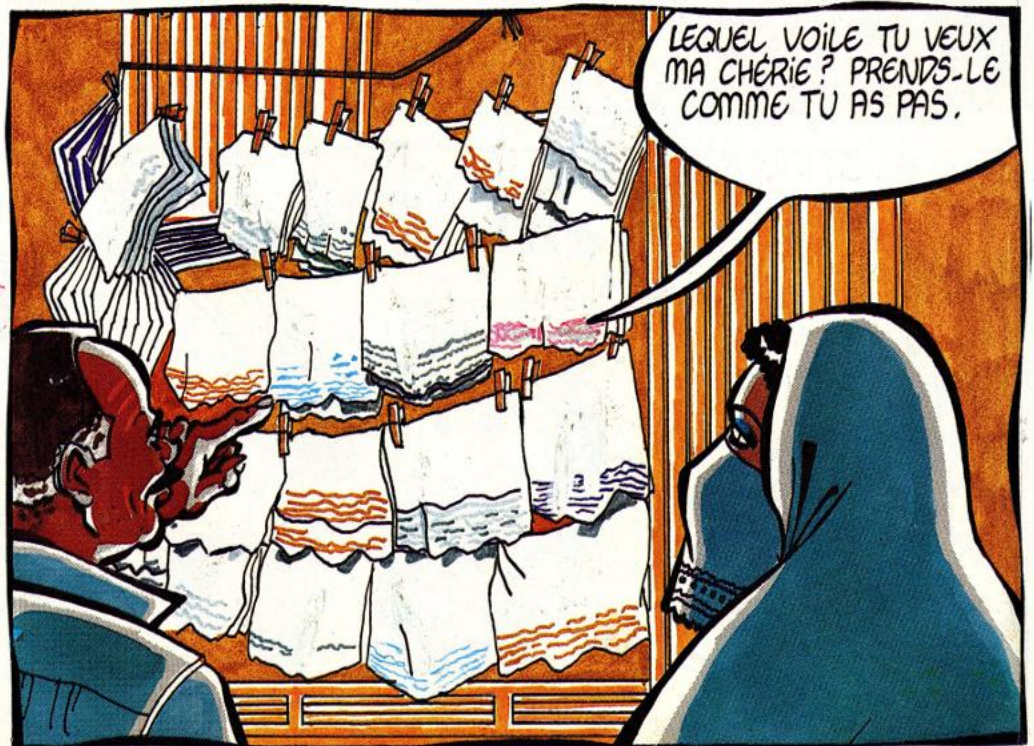
5 POUR LE RESTE, A VOUS D'Y INTRODUIRE VOTRE SENS DU RYTHME. LA RHORHOMANIE PEUT SE MÉLANGER A TOUTES LES DANSES: ROCK, SMURF...



DANSE D'AUJOURD'HUI!

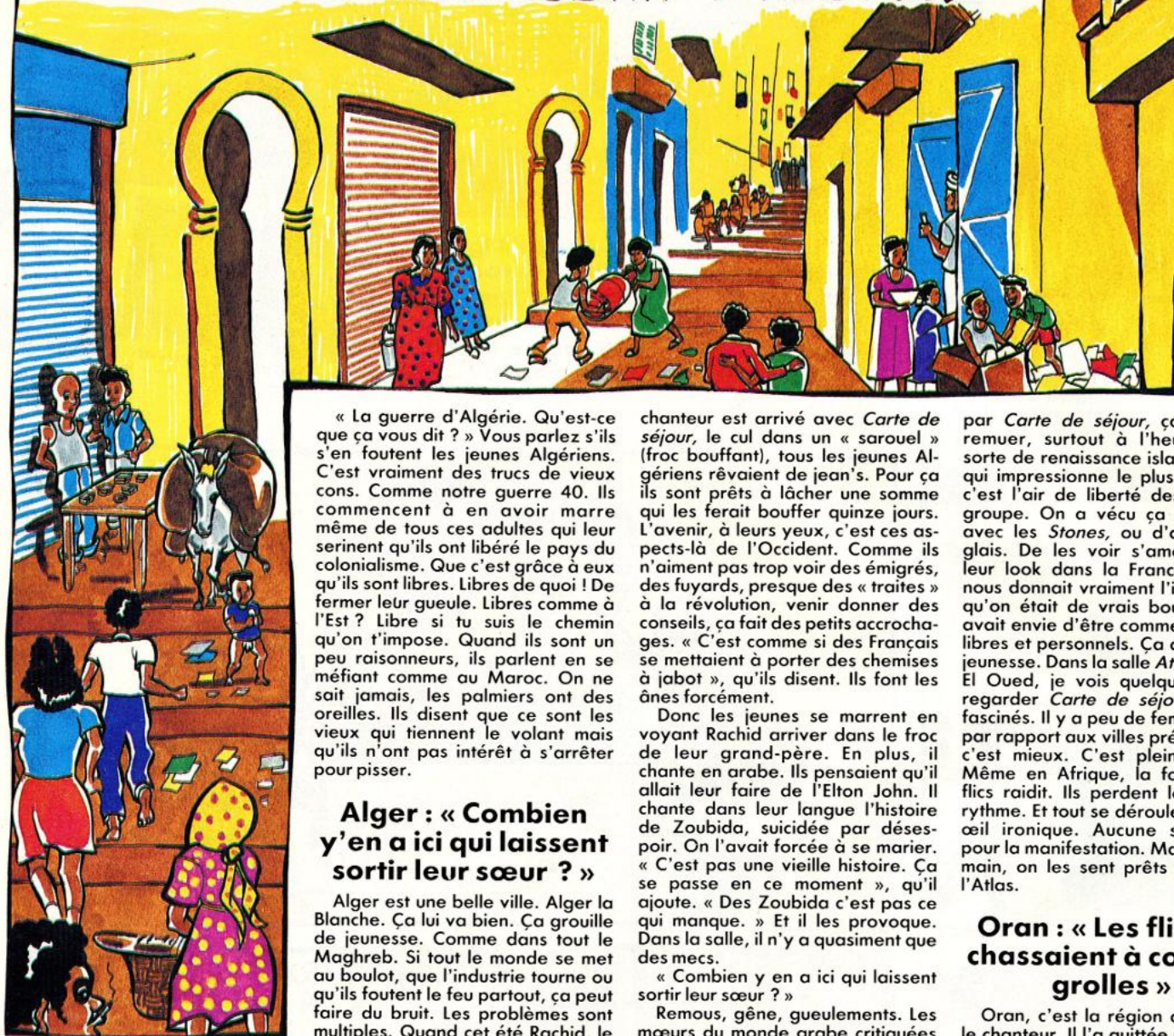


UN DES GAMINS QUE NOUS AVONS DESSINÉS NOUS A FAIT "REMISSE FI AINIK" (CINQ DEVAINT LES YEUX) POUR CONJURER LE MAUVAIS SORT. C'EST AUSSI LE TITRE D'UNE NOUVELLE CHANSON DE CARTE DE SEJOUR.



LEQUEL VOILE TU VEUX MA CHÉRIE? PRENDS-LE COMME TU AS PAS.

GOSSES DE LA CASBAH D'ALGER.



« La guerre d'Algérie. Qu'est-ce que ça vous dit ? » Vous parlez s'ils s'en foutent les jeunes Algériens. C'est vraiment des trucs de vieux cons. Comme notre guerre 40. Ils commencent à en avoir marre même de tous ces adultes qui leur serinent qu'ils ont libéré le pays du colonialisme. Que c'est grâce à eux qu'ils sont libres. Libres de quoi ! De fermer leur gueule. Libres comme à l'Est ? Libre si tu suis le chemin qu'on t'impose. Quand ils sont un peu raisonnables, ils parlent en se méfiant comme au Maroc. On ne sait jamais, les palmiers ont des oreilles. Ils disent que ce sont les vieux qui tiennent le volant mais qu'ils n'ont pas intérêt à s'arrêter pour pisser.

Alger : « Combien y'en a ici qui laissent sortir leur sœur ? »

Alger est une belle ville. Alger la Blanche. Ça lui va bien. Ça grouille de jeunesse. Comme dans tout le Maghreb. Si tout le monde se met au boulot, que l'industrie tourne ou qu'ils foutent le feu partout, ça peut faire du bruit. Les problèmes sont multiples. Quand cet été Rachid, le

chanteur est arrivé avec *Carte de séjour*, le cul dans un « sarouel » (froc bouffant), tous les jeunes Algériens rêvaient de jean's. Pour ça ils sont prêts à lâcher une somme qui les ferait bouffer quinze jours. L'avenir, à leurs yeux, c'est ces aspects-là de l'Occident. Comme ils n'aiment pas trop voir des émigrés, des fuyards, presque des « traites » à la révolution, venir donner des conseils, ça fait des petits accrochages. « C'est comme si des Français se mettaient à porter des chemises à jabot », qu'ils disent. Ils font les ânes forcément.

Donc les jeunes se marrent en voyant Rachid arriver dans le froc de leur grand-père. En plus, il chante en arabe. Ils pensaient qu'il allait leur faire de l'Elton John. Il chante dans leur langue l'histoire de Zoubida, suicidée par désespoir. On l'avait forcée à se marier. « C'est pas une vieille histoire. Ça se passe en ce moment », qu'il ajoute. « Des Zoubida c'est pas ce qui manque. » Et il les provoque. Dans la salle, il n'y a quasiment que des mecs.

« Combien y en a ici qui laissent sortir leur sœur ? »

Remous, gêne, gémissements. Les mœurs du monde arabe critiquées

par *Carte de séjour*, ça peut les remuer, surtout à l'heure d'une sorte de renaissance islamique. Ce qui impressionne le plus un jeune, c'est l'air de liberté des gens du groupe. On a vécu ça en France avec les *Stones*, ou d'autres Anglais. De les voir s'amener avec leur look dans la France grisâtre nous donnait vraiment l'impression qu'on était de vrais bouseux. On avait envie d'être comme eux. Plus libres et personnels. Ça a remué la jeunesse. Dans la salle *Atlas* de Bab El Oued, je vois quelques jeunes regarder *Carte de séjour* comme fascinés. Il y a peu de femmes mais par rapport aux villes précédentes, c'est mieux. C'est plein de flics. Même en Afrique, la fonction de flics raidit. Ils perdent le sens du rythme. Et tout se déroule sous leur œil ironique. Aucune sympathie pour la manifestation. Matraque en main, on les sent prêts à pacifier l'Atlas.

Oran : « Les flics les chassaient à coup de grolles »

Oran, c'est la région de Rachid, le chanteur. Il l'a quittée à l'âge de



C'EST CA LE CIRQUE ?

MAIS NON ! C'EST CARTE DE SEJOUR, CEUX QUI FONT LE THÉÂTRE !

POUR DES GENS DU THÉÂTRE ILS SONT PAS HABILÉS !

ÇA C'EST PAS LE THÉÂTRE C'EST ENCORE LA POLITIQUE DES IMMIGRÉS !

POURQUOI ILS FONT PAS VENIR ELVIS PRÉSLEY ?



dix ans. Une quinzaine d'années plus tard, il y revient comme chanteur de groupe. Il était très ému. Mais l'entrée était chère. Tous ceux qui auraient pu faire vivre ce concert n'étaient pas là. Les flics les chassaient à coup de grolles dans les rues voisines du parc où se déroulait le concert. C'est toujours le problème dans les pays pauvres.

Comme les concerts du théâtre Daniel Sorano de Dakar. On se croirait à la Maison de la Culture de Dijon. Cul serré. Entrée trop chère. On ne sait pas comment vont évoluer ces pays. On ne sait pas comment vont vivre les enfants d'immigrés des années futures en France, mais les choses sont obligées de changer. Farid, le dessinateur, est né en France, Rachid presque, disons que ce sont des privilégiés par leur talent et leur volonté, dans des générations sacrifiées, mais ce qu'ils font, textes, chansons, dessins va compter dans l'évolution. Il y a un auteur, Akli Tadjer, dont le roman *Les A.N.I. du Tassili* est paru aux éditions du Seuil, qui est marrant. A.N.I. ça veut dire Arabe Non Identifié. A un moment dans ce livre il y a une phrase comme ça : « Nous sommes comme le Canada Dry, nous avons

des noms d'Arabes, nous sommes aussi bronzés que des Arabes, mais nous ne sommes plus vraiment des Arabes. » Farid a été un peu emmerdé à l'aéroport d'Alger en arrivant. Il n'avait qu'une carte d'identité. On ne voulait pas le laisser entrer. Il faut un passeport. Il est français de nationalité. Ils ont prononcé le mot harki entre eux. Il pourrait être fils de harki. Ils sont prêts à le lui faire payer par excès de zèle. Il y a tous ces moches souvenirs de guerre. Toutes ces différences de civilisation, mais des gens comme Farid ou Akli semblent avoir ceci en commun : ils osent et savent parler des sujets les plus graves sans pleurnicher ni prendre un ton solennel. Ils en ont soupé du racisme comme des discours misérabilistes sur leur condition.

Il y a forcément une influence des émigrés ou de leurs enfants chez les Algériens. L'indépendance d'un pays à relever met l'émigré dans une sale position. C'est le lâcheur qui est parti chez l'ennemi. Dans une chanson, Rachid dit : « C'est pas l'immigré le coupable. C'est celui qui l'a vendu. » En France, la crise fait que certains immigrés sont aujourd'hui embarrassants. C'est pas fini les histoires.

« Il n'y a pas de bananes en Algérie »

Ceux qui croient en la révolution algérienne, à l'effort national, il doit bien y en avoir. Il y en a. On en a rencontré avec Farid. Un chauffeur qui nous emmenait un jour dans son taxi, nous expliquait qu'il était prêt à se serrer la ceinture, pour le bonheur des générations futures. « C'est pour mes enfants. Il n'y a pas de bananes en Algérie. On s'en passe, mais c'est dur de leur faire comprendre. Vous savez, l'Algérien est un gros consommateur. Quand vous mangez deux œufs, il en mange six. » A la fin il nous a tout de même avoué quelques combines. Achat d'un camion pour en faire un commerce ambulancier dans lequel il mettrait quelqu'un. Lui continuerait à faire le taxi. Imposer de tels régimes aux Algériens était comme de l'imposer aux Italiens, ils ont des penchants qu'on ne réduit pas si facilement. On dit souvent qu'en France ça ne marcherait jamais. On le dit. Comme si on n'avait pas à le redouter. Il existe pas mal de pays où ça ne marche pas. Ça ne marche presque nulle part, mais c'est en place et ça tient. On sent qu'au lieu d'austérité pour



CONCERT CARTE DE SÉJOUR À ORAN.

sortir de la panade et aller vers plus de couleur, on a fait une théorie du bonheur sur cette grisaille. Tout le reste est vu comme perversion, décadence, société en fin de course.

« Bien obligé de s'apercevoir que ça déconne »

On sait ce qu'est le colonialisme. Faudrait pas non plus qu'on fasse un texte qui aurait pu être celui d'un pied noir de l'OAS. Mais on est bien obligé de s'apercevoir que ça déconne.

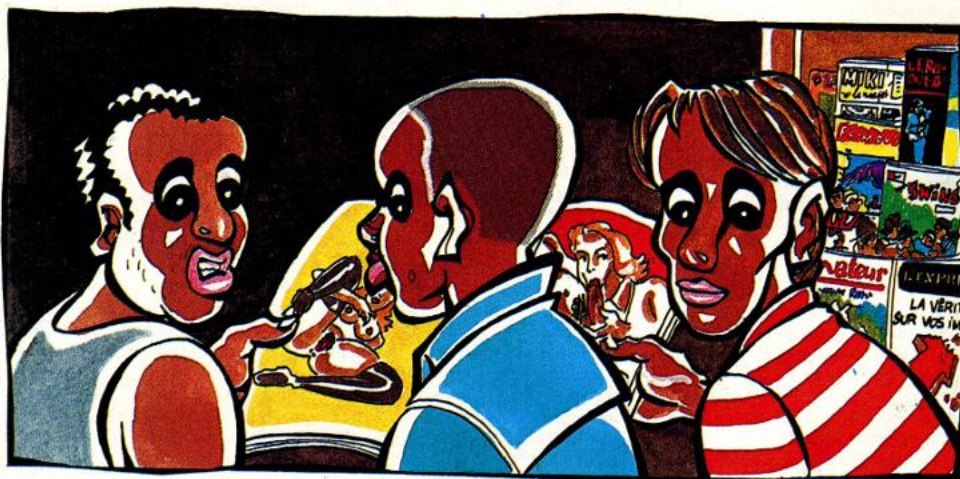
Le circuit officiel algérien dans lequel les artistes en tournée ou les touristes sont trimballés est occidentalisé et branlant, steak frites dégueulasse, matériel en mauvais état. Personnel glandeur. On ne sait pas si c'est l'orientalisme, les résurgences de résistance passive à l'époque coloniale ou le « j'm'enfoutisme » façon Pays de l'Est « pourquoi me faire chier, je gagnerai pareil »... A ce propos, paraît qu'avec le nouveau président, il commence à y avoir une tendance à la privatisation qui se ramène en lousdé. Ça devenait impossible. En dehors des circuits. Vous ne trouvez pas beaucoup de place pour vous loger. Il ne reste que les palaces. Qui n'ont parfois de « palaces » que le nom et le prix. A l'intérieur, j'ai eu une fois dans ma chambre une douche qui ne faisait pas douche. Elle n'était pas en panne. Elle n'était pas conçue pour marcher. Dès que l'on s'écarte de tout ça, dans les rues pleines de monde, les restaurants ne sont pas chers, les sont gens sympathiques, la bouffe est bonne. Mais l'homme est frustré. Faut le voir mater la moindre bonne femme occidentale. Faut voir aussi comment il interprète une attitude sympathique comme une chance de tirer son coup. Ça peut le rendre crampon comme douze Ritals. Bien sûr, c'est très connu, mais faut le voir.

Berroyer

APRÈS LE CONCERT D'ORAN, UN JOURNALISTE DE LA RADIO ALGÉRIENNE A INTERVIEWÉ DES JEUNES QUI Y AVAIENT ASSISTÉ. J'AI NOTÉ QUELQUES COMMENTAIRES.



EN ALGÉRIE, DANS DE MINUSCULES KIOSQUES EN BOIS, ON TROUVE CERTAINES REVUES FRANÇAISES QUI CIRCULENT EN DEHORS DE LA DIFFUSION AUTORISÉE. J'AI SURPRIS UN GROUPE D'ADOLESCENTS EN TRAIN D'EN FEUILLETER UNE. MA PRÉSENCE LES A CONTRARIÉS.



SURPRISE :

LA BD ALGÉRIENNE EXISTE ET SE PRÉSENTE COMME ICI : SOUS FORME D'ALBUMS ET C'EST ÉCRIT EN FRANÇAIS. ON PEUT PAS DIRE QUE LA QUALITÉ SOIT RENVERSANTE MAIS IL FAUT UN DÉBUT À TOUT.



TITRES INTÉRESSANTS :

ALBUM : BD. DE SLIM L'UN DES DESSINATEURS LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS POLITISÉ

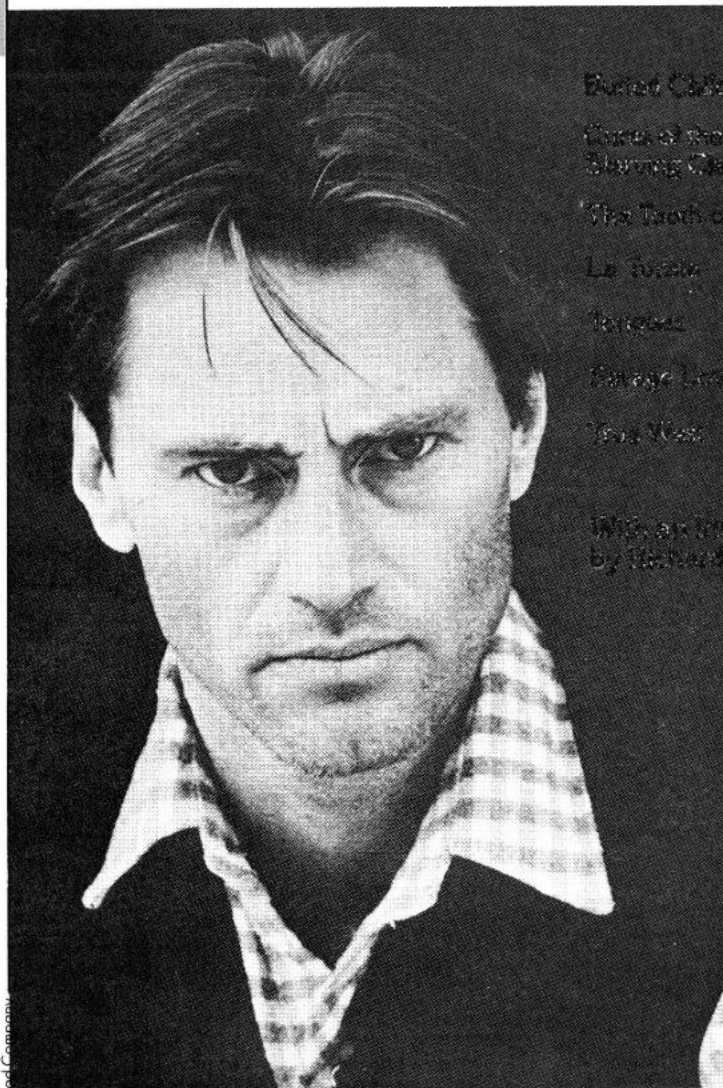
SM 15 : JAMES BOND ALGÉRIEN PARTI EN GUERRE CONTRE LE SIONISME. DANS CET ALBUM CE SONT LES ARABES QUI GAGNENT.

SHEPARD INEDIT

Qui c'est, Sam Shepard ? Shepard, moi, je l'ai vu... et connu (?) avant. Quand il écrivait ses pièces, c'est tout.

Du temps où il était batteur. *Acid Rock*. Avant qu'il ait la gueule de Gary Cooper. Tout beau, tout branché grand public. Quand ses tifs lui recouvraient la gueule, lui cachant pas seulement le cerveau. Shepard courant dans tous les théâtres d'avant l'avant-garde. Qui dansait nu chez les nanas défraîchies sur « How does it feel » de Dylan. Qui s'introduisait dans Patty Smith. Shepard rêvant d'être mégastar du Rock comme Jim Morrison. Ou le Lou Reed du *Velvet*. Shepard, qui c'est ? Le Prix Pulitzer, le plus grand prix littéraire américain pour sa pièce *L'enfant enfoui* ? La star de *L'Etoffe des Héros* ou le pas-encre-sorti *Junction Country* avec Jessica Lange, sa copine dans la vie ? Shepard, un astronaute. L'astronaute ou le jeune chien tout fou venu de la Californie du sud, les cheveux jusqu'au cul, la canine branlante, pointée West ? Amant, auteur, père, génie, enfant ? un négligent... « Attendez donc une lettre ! » disait cet agent par qui nous cherchions à le contacter. Un type sympathique en tous cas...

Mais qui est Shepard ? Un homme en 40 pièces de théâtre. 40 trips. 40 lambeaux saignants et rutilants du pur artiste. Du vaudeville à l'américaine, du cirque, du médecine show, des danses de transe, du rock et du roll, des expériences hallucinatoires. Et comme disait l'écrivain Burke faut voir comment vous envisagez la vie ? En carnaval ? En labyrinthe ? En rêve ou en pèlerinage ? Tout change à partir de votre réponse... Celle de Shepard est en mouvement dans toutes ses pièces : *Chien*, *Le Club 4-H*, *le Joyeux Fantôme*, *la Bouche du cow boy*, *Back Bogs Beats Bait*, *la Pute bleue*, *les Dents du crime*, *Angel City*, *la Géographie d'un cheval rêveur*, *la Course du rat*, *la Maman d'Icare*, *Sauvage Amour*...



Encore du Shepard dans *Zoulou* ? Oui ! Nous récidivons avec quatre pages pleines de poèmes rock et d'extraits de pièces. Pour la première fois, le théâtre de Shepard est monté en France fin septembre, par un de ses amis, Robert Cordier, avec qui le beau ténébreux faisait la plonge dans les bouis-bouis de New York, il y a quinze ans. Découvrez Shepard écrivain, prix Pulitzer, auteur de 40 pièces, bien avant d'être une star et le scénariste palmé de Wim Wenders avec *Paris, Texas*.

Le théâtre de Sam Shepard est une machine très infernale faite de mots fondants qui explosent. Un ball-trap diabolique. En technicolor vivant et Dolby system stereo mille pistes. Lire une pièce de Shepard et, qui mieux est, être là

quand ça carbure sur scène, c'est se jeter dans le fracas à vos risques et périls. « Ceux qui ne savent pas nager sont priés d'évacuer, car l'animal va uriner ! » disait la vieille affiche du cirque. Ecouter, voir Shepard, c'est assister à la naissance

d'un homme simple porteur d'un but secret.

Shepard arrive sur la scène du théâtre américain au moment de l'abandon ou l'absence de traditions dans le théâtre. Ce qui traîne, venu de Beckett ou d'ailleurs, il l'absorbe. Comme le lion est de l'agneau digéré.

Voir son aventure en star du cinéma américain ou en amant de Jessica Lange, la sublime ! Sam Shepard est un homme à rôle. Pas pour jouer des rôles ou les endosser mais pour se mettre en péril. Alors que la plupart des gens et des artistes cherchent « leur identité », Shepard chasse ses rôles. A chaque coin de page ou de lit de motel, ou de coup de gueule d'actrice, se déplaçant dans l'espace ; danger !!

Dans son Packard Clipper vert, un six pack de Carta Blanca sur le cuir.

Dans son Eldorado Pimp Mobile de mac.

Dans sa vieille camionnette Chevy de laitier texan.

Dans sa démente Ford 40 vers Fire Place Road d'où Jackson Pollock s'envola sanglant pour le dernier grand trip.

Au soleil des nuits de New York... the Five Spot... Minguo... Patty Smith en corbeau mort ou en guerrier samouraï dans la dèche.

A Hollywood !!

Aux commandes de l'avion rempli de mayonnaise de Jack « Ti Jean » Kerouac.

Aux cris de : « Nous » « Nous autres », « Superstar », « King of the Hill », « Number one. »

Danger !

Privilège des arts de performance.

Par son emploi fréquent d'un plateau nu et d'accessoires spécifiques : un fauteuil noir à pivot, des paquets médecine, un corbeau mort, 2 Dixie cups, Shepard prépare le public, fait place aux imaginations : les vôtres et la sienne. En jeu.

Autrement comment guérir ? Où retrouver un amour perdu ?

Sam Shepard n'a pas fini de nous étonner.

Robert Cordier

INTERVIEW :

« J'écris dans l'espoir d'étendre la sensation de jeu à la vie adulte ».

Halte aux pisse-froid, à l'art besogneux, créer ne doit jamais être laborieux, pénible, nous devrions écrire comme un musicien improvise, en « jouant », en vivant l'écriture, sans cagner de pièces de monnaie... Voilà ce que propose Shepard dans les extraits de cette longue interview sur l'écriture et le théâtre, jamais publiée en France.

Q

uand on est tout emmêlés dans l'amour
C'est à moi que tu chuchotes
Ou à quelqu'un d'autre

Quand on est tout emmêlés dans le sommeil
C'est ma jambe que tu sens tout contre ta jambe
Ou la jambe de Paul Newman

Quand je fais rouler mes yeux comme ça
Est-ce que tu penses à Marlon Brando

Quand on est tout emmêlés à rencontrer des gens
C'est moi que tu présentes
Ou bien Warren Beatty

Quand je suis debout mon corps allant d'un côté
Et ma tête de l'autre
Est-ce que tu penses à Mick Jagger

Si seulement tu pouvais me donner une indication ou deux
Je pourrais inventer celui-là que tu aimerais (**Savage Love**)

Robert Cordier qui présente ici, pour Zoulou, les textes de Sam Shepard est un des rares intimes du vieux Sam. Dans les Sixties, pour quelques bucks, ils lessivent ensemble, à la plonge des assiettes barbouillées de ketchup dans l'arrière-kitchen d'un rade poisson de Greenwich Village. Sam, on connaît la suite et comment il s'est taillé son étoffe de héros. Cordier a été un des membres fondateurs du premier théâtre avant-garde off-Broadway : La Mama's, lieu central de la nouvelle écriture. En août 67, il doit réaliser pour Channel Four, une émission d'une heure et demie sur Murray The K., le grand D.J. de l'époque. Cordier imagine alors une vague histoire de S.F. et la tourne en direct, lançant dans les avenues de New York des turbulents comme Morrison et ses Doors, les quatre Beatles, Otis Redding et Aretha Franklin, Sam and Dave et Joan Crawford. Rien que ça ! On parle encore des embouteillages qu'il y eu ce jour-là. Résultat : 22 millions de téléspectateurs. Robert Cordier réalise ensuite son premier film : Fender l'Indien, suivent plusieurs bouquins et quelques pièces (Song de Hattie dans Babylone si froid, Artoise). Installé à Paris, il anime l'atelier Workshop Robert Cordier. Avec ses comédiens, il présente à partir du 18 septembre une performance dans le pur style off-off Broadway, deux pièces de Sam Shepard et Artoise de... Robert Cordier avec Lesly Chatterley.

Gaillac-Morgue

... J'avais pris cette attitude : si la pièce avait des défauts... tout essai de les corriger était tricher.

... Le langage... semble être le seul ingrédient ayant gardé le potentiel permettant d'effectuer des bonds dans l'inconnu.

... Nous sommes continuellement en train de faire rentrer des images venues du monde extérieur à travers nos sens, même si nous en restons inconscients... Ces goûts de notre propre vie doivent être emmagasinés quelque part dans une espèce de bibliothèque intérieure... Cela doit vouloir dire que je pourrais sortir à n'importe quel moment de cette bibliothèque, l'information exacte dont j'ai besoin. Et non seulement ça, mais cette information me serait rendue en tant que sensation « vive »... J'écris à partir de ça comme si cela arrivait au présent. Ceci est similaire à la technique du jeu de l'acteur appelée « rappel ». C'en est une bonne description. Je rappelle la chose elle-même.

... La similarité entre l'art de l'acteur et celui de l'auteur est bien plus étroite que ne le pense la plupart des gens. En fait, l'auteur de théâtre est le seul acteur qui arrive à jouer tous les rôles. Le danger de cette méthode du point de vue de l'acteur est qu'il peut se perdre dans le rêve et oublier le public. La même chose est vraie pour l'écrivain, mais l'écrivain ne se rend vraiment compte du lieu où il s'est perdu que lorsqu'il voit le public somnoler pendant ce qu'il avait cru être ses plus brillants morceaux...

... J'ai le sentiment que l'environnement culturel où l'on a été élevé prédétermine une relation rythmique dans l'emploi même des mots. Dans ce sens, je ne pourrais être autre chose qu'un écrivain américain.

... Il semble que, plus on écrit, plus il devient difficile d'écrire, car il devient plus difficile de se tromper soi-même. Cependant, écrire m'intéresse de plus en plus au fur et à mesure que j'avance et commence à révéler certains de ces secrets. Je suis sûr d'une chose, pourtant. Sûr de n'en jamais atteindre le fond.

Sam Shepard

J'entends souvent cette question : « D'où est venue l'idée de cette pièce ? ». Je ne peux jamais répondre parce que ça me paraît vouloir mettre les choses cul par-dessus tête. Les idées émergent des pièces, pas l'inverse.

... J'écris vite parce que c'est ainsi que ça se passe chez moi.

... Ce qui m'intéresse quand j'écris, c'est une structure ouverte où tout peut arriver à l'opposé d'un événement planifié avec soins et régurgité, ce qui, pour moi, a toujours été aussi douloureux que de pisser des pièces de monnaie. Il y a des écrivains qui travaillent de cette manière avec succès, je les admire, mais je ne vois pas l'intérêt exactement. J'ai commencé à écrire des pièces dans l'espoir d'étendre la sensation de jeu (comme un « gosse ») à la vie adulte. Si « jouer » devient « labeur », à quoi bon jouer.

Si je me trouve à l'intérieur du personnage au bon moment, je peux saisir ce qu'il renifle, voit, ressent et touche.

Echapper aux fixettes logiques de l'acteur

Le terme « personnage » doit se penser d'une façon différente en travaillant sur cette pièce. Au lieu de l'idée d'un « personnage entier », aux motivations logiques, dans lequel l'acteur se submerge, il devrait plutôt envisager un tout fracturé avec des bribes et des parcelles de caractère s'envolant du thème central. En d'autres mots : plus en termes de construction de collages ou d'improvisations de jazz. Ceci n'étant pas la même chose qu'un acteur qui jouerait plusieurs rôles différents, chacun distinct de l'autre (ou « doublant » comme on dit). Je le vois plutôt mélangeant maints éléments sous-jacents et les branchant à travers ses sensations, son intuition pour donner un genre de musique ou de peinture dans l'espace, sans ressentir le besoin de répondre tout à fait intellectuellement au comportement du personnage. S'il est besoin d'une motivation pour certains des changements abrupts qui surviennent dans la pièce, ceux-ci peuvent être envisagés comme des manifestations d'une pensée ou fantaisie de passage, ayant autant de sens ou de « signification » qu'elles en ont d'ordinaire dans nos vies. La seule différence étant qu'ici l'acteur en prend note et lui donne vie en 3 dimensions.
(Introduction à « Angel City »).

Le musicien doit être ressenti comme une ombre

Le thème dominant du saxophone sera proche de la solitude lyrique inhérente au jeu de Lester Young, s'éclatant à l'occasion dans du Charlie Parker et du Ornette Coleman. Le musicien reste libre d'explorer son propre son à l'intérieur de cette structure générale jazz ; il pourra découvrir d'autres parties du script, non indiquées dans les indications scéniques, ou rehausser ou colorer l'action. Le saxophoniste devrait rester coupé des autres personnages de la pièce, même

HOLLYWOOD ET PESTILENTE

Angel City », la Cité des Anges alias Hollywood est une des plus longues pièces de Shepard. L'histoire ? Rabbit, le Lapin, est appelé de toute urgence « pour sortir du trou le budget gigantesque » d'un Film-Désastre. Rabbit arrive en charrette, habillé comme un chaman mexicain tandis qu'une maladie inconnue ravage la ville, transformant les habitants, les producteurs et les stars en lézards... Qu'arrivera-t-il au cinéma, aux grands studios, aux acteurs dans cette peste hollywoodienne ?..

Je vois l'écran et je suis l'écran. Je ne suis pas moi-même. Je ne sais pas qui je suis. Je regarde le film et je suis le film. Je suis la star. Je suis la star du film. Durant des jours je suis la star et je ne suis pas moi-même. Je suis moi étant la star. Je regarde ma vie quand je redescends. Je regarde et je déteste ma vie quand je redescends. Je déteste ma vie de n'être pas un film. Je déteste ma vie de ne pas être une star : je déteste être moi-même en ma vie qui n'est pas un film et ne le sera jamais. Je déteste devoir manger. Devoir bosser. Devoir dormir. Devoir aller aux toilettes. Devoir bouger d'un endroit à l'autre sans potentiel. Devoir vivre dans ce corps qui n'est pas un corps de star et tout le temps sachant que les stars existent. Qu'il existe des gens qui ne font rien d'autre leur vie entière que d'être dans des films. Ne faisant rien d'autre que nager et boire et rire et être conduits dans des endroits remplis de potentiel. Des gens qui n'ont jamais à sentir le trottoir chaud ou qui n'ont pas à regarder les mauvaises herbes pousser à travers les crevasses en ville. Des gens qui n'ont jamais à regarder la ville droit dans le blanc des yeux. Des gens qui vivent dans des rêves qui sont les mêmes rêves que je rêve mais ne vis jamais.

(Angel City Hollywood)

lorsqu'il apparaît en scène. Sa présence est ressentie comme une ombre par les autres acteurs. Son jeu reste à l'écart et au-dessus du chaos la plupart du temps. Aux moments où l'action devient chaotique, ça devrait tendre à exploser à travers la scène pour en sortir par l'autre côté.

L'acteur qui joue Tympani doit savoir jouer du tambour ou au moins être capable de tenir quelques rythmes de base sans craquer. Idéalement, il devrait être au même niveau musical que le saxophoniste.

Il serait peut-être utile que les musiciens écoutent quelques disques de théâtre japonais afin d'entendre comment la voix de l'acteur est employée en conjonction avec les instruments.

(Introduction à « Angel City »).

Lecteurs, Zoulou vous gâte, les cent premiers qui passeront au journal avec cette page auront droit à une invitation gratuite au Théâtre Marie Stuard qui produit pour la première fois les pièces de Shepard en France à partir du 17 septembre. Ou alors, écoutez Radio Nova ; elle aussi vous propose des invites gratuites.

DU MOMENT (La rencontre)

Au moment
Où je t'ai vue au bureau de poste
Tu m'as vu
Et je ne savais pas.

Au moment
Où je t'ai vue
J'ai su que je pourrais t'aimer
Si tu pouvais m'aimer

Tu avais une espèce de saveur
L'air que tu avais
Et tu m'as regardé
Et je ne savais pas si tu m'avais vu
Et il n'y avait pas de question à poser.

J'étais là avec des papiers
J'ai commencé à trier les papiers
Mais je ne savais pas dans quel ordre les placer

Mais je me suis dit que je voulais faire en sorte
Que ça ait l'air de vouloir dire quelque chose

Mais tout ce que je voulais faire vraiment c'était regarder tes yeux

Et tu m'as dit
Regarde-moi avec tes yeux
Regarde-moi avec tes yeux

Dès ce moment
Ton visage brûla dans mon rêve
Et du premier coup j'eus ce sentiment
Que jusqu'à présent peut-être
Tu étais perdue

Peut-être jusqu'à présent
Étais-je perdu

Et j'ai pensé
Peut-être suis-je en train d'inventer tout ça

Mais tes yeux
Avaient l'air de dire
Regarde-moi plus encore

AMOUR SAUVAGE

Des amants se rencontrent au bureau de poste, s'égarant dans un lit, se mentent... On jouit, on se tue, on s'arrête, on n'ira pas plus loin, on va trop loin, le miroir se casse dans les yeux de l'autre, mais duquel?... En douze courts poèmes, douze rocks, douze ballades, Shepard raconte, exalte, entremêle l'ordinaire et l'extraordinaire d'une histoire d'amour, *Amour sauvage*, joué par quatre actrices et deux acteurs.

LA CHASSE

J'ai perdu 8 kilos pour toi
J'ai teint mes cheveux en brun pour toi
J'ai dessiné un sourire spécial pour toi
Mais je ne t'ai pas encore rencontrée

J'ai acheté une super chemise pour toi
Je me suis épilé les sourcils pour toi
Je me suis enduit d'huile de musc pour toi
Je suis toujours en chasse après toi

J'ai changé ma façon de marcher pour toi
J'ai même changé ma façon de parler pour toi
J'ai changé mon point de vue entièrement pour toi
J'espère que l'on va bientôt se trouver l'un l'autre

DE QUOI J'AI L'AIR POUR TOI

Quand je suis assis comme ça
Est-ce que tu me vois courageux

Suis-je un mystère pour toi
Quand je prends ce regard

Quand j'étends le bras comme ça
Me vois-tu sensuel

Quand je suis détendu
Est-ce que tu me crois

Quand je joue l'intéressé à tes mots
Me crois-tu vachement absorbé

Quelle présentation de moi-même
Te donnerait envie de toucher
Qu'est-ce qui te ferait traverser la frontière

TUER

C'était à un moment où nous étions ensemble
Le meurtre prit place
Sans arme
Il eut lieu
Entre deux instants
En un rien de temps

C'était à un moment
Entre deux pensées
Que le meurtre prit place
Sans arme

Je n'étais pas certain de savoir
Lequel de nous deux fut tué

JOUANT

Maintenant on joue les partenaires en amour
Maintenant on joue la séparation
Maintenant on joue la réconciliation
Maintenant on joue le succès de la réconciliation
Maintenant on joue notre amour approfondi par la crise
Maintenant on joue que nous sommes tous les deux en harmonie profonde
Maintenant on joue que l'un de nous a été blessé
Mais l'on ne dit pas lequel des deux
Maintenant l'un de nous joue la douleur de la prémonition
Maintenant on joue le départ
Maintenant je te vois angoissée
Maintenant je te vois partir
Maintenant je ne sens plus rien.

(Toutes les traductions sont de Robert Cordier)

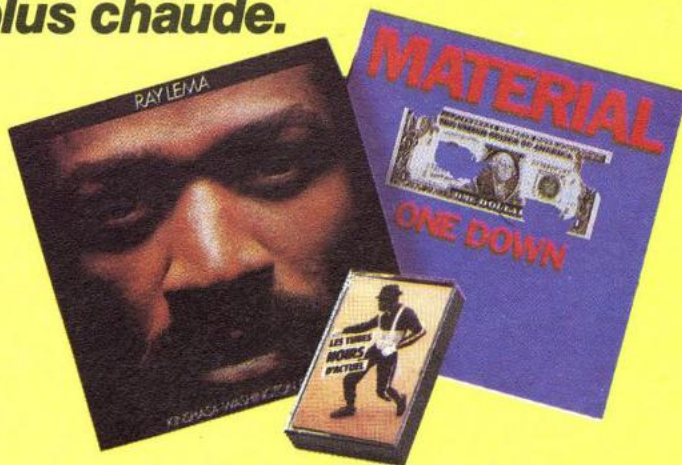
PRENEZ DE L'AVANCE AVEC L'ABONNEMENT ACTUEL ET UN CADEAU

ONZE FOIS ACTUEL

Pour les accro' d'ACTUEL, fous de ce qui bouge et remue, d'idées neuves et d'aventure, une bonne dose d'ACTUEL chaque mois, c'est le nirvana direct, sans faute.

Abonnez-vous. ACTUEL vous fait un prix et vous envoie gratis, un de ses enregistrements préférés.

**Choisissez votre cadeau :
Ray Lema, roi du funk africain.
Material, les new yorkais qui ont lancé l'électrofunk. Les tubes noirs d'ACTUEL, la sélection la plus chaude.**



**OFFRE SPECIALE
AUX NOUVEAUX ABONNES
VALABLE JUSQU'AU 31.10.1984**

Oui pour 180F seulement (au lieu de 200F) je m'abonne à ACTUEL pendant un an (onze numéros dont un double en juillet-août).

En cadeau je recevrai

- ☐ Ray Lema ou
- ☐ Material ou
- ☐ Les tubes noirs d'ACTUEL

Je vous envoie mon règlement à l'ordre d'ACTUEL, par ☐ chèque bancaire

- ☐ mandat lettre
- ☐ CCP 3 volets

Voici mon nom: _____

et mon adresse: _____

Code postal [][][][][][]

Ville _____

Bon d'abonnement à renvoyer accompagné de votre règlement sous enveloppe affranchie à ACTUEL-Luce Prévost, 33 rue du faubourg saint-Antoine - 75011 PARIS

ACTUEL

ABONNEMENTS

**Renvoyez vite cette carte,
accompagnée de votre règlement,
sous enveloppe affranchie à ACTUEL,
Luce Prévost,
33 rue du Faubourg Saint-Antoine,
75011 Paris.**

ACTUEL

PLONGEZ!

**A la fois
sérieux et moqueur
planant et d'enfer,
rapide et réfléchi,
ACTUEL ça chauffe
les neurones.**

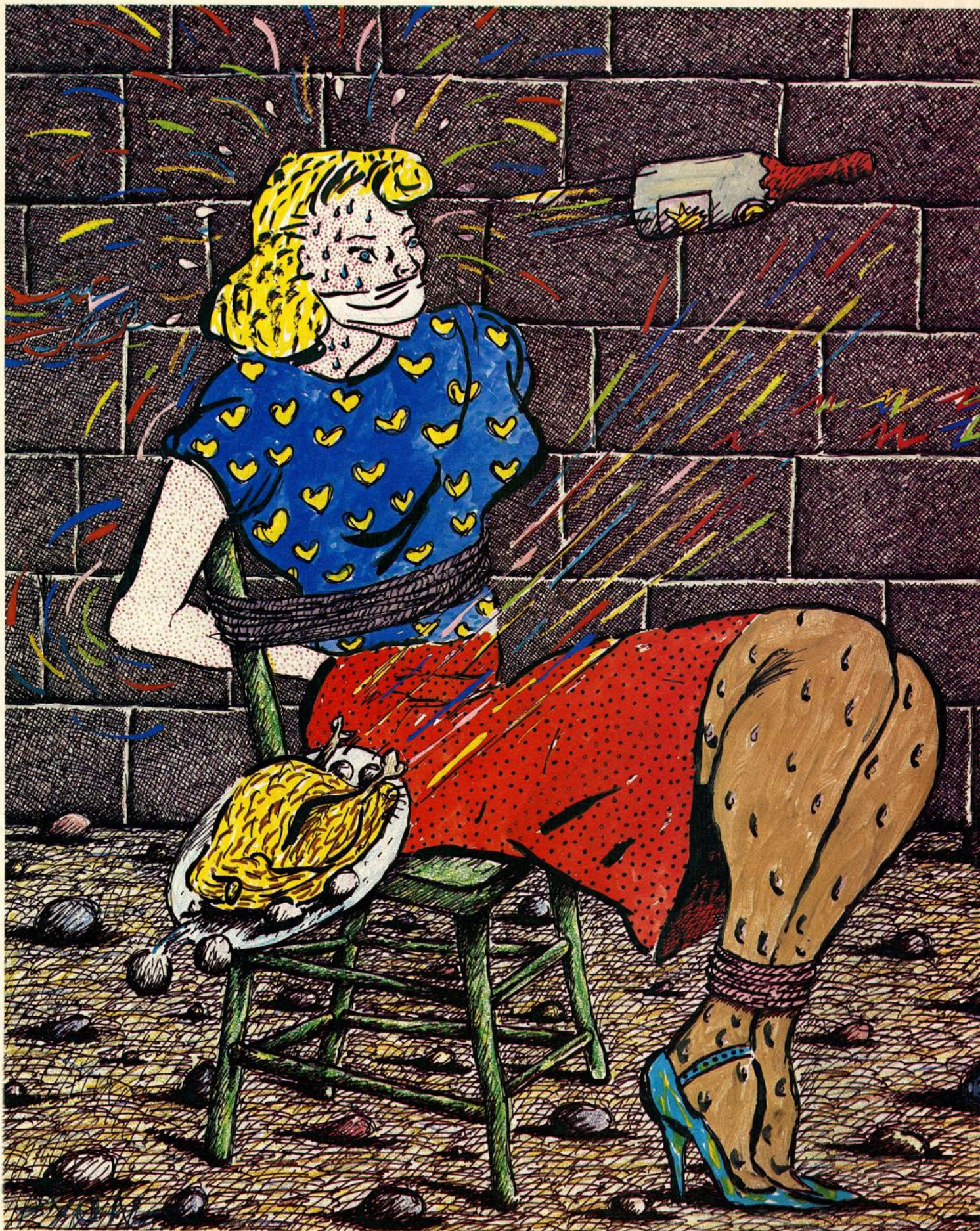
**Abonnez-vous,
c'est moins cher et
ça rapporte un cadeau.**

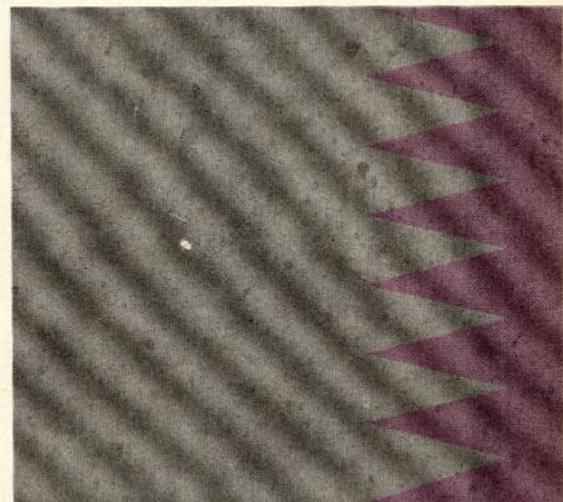
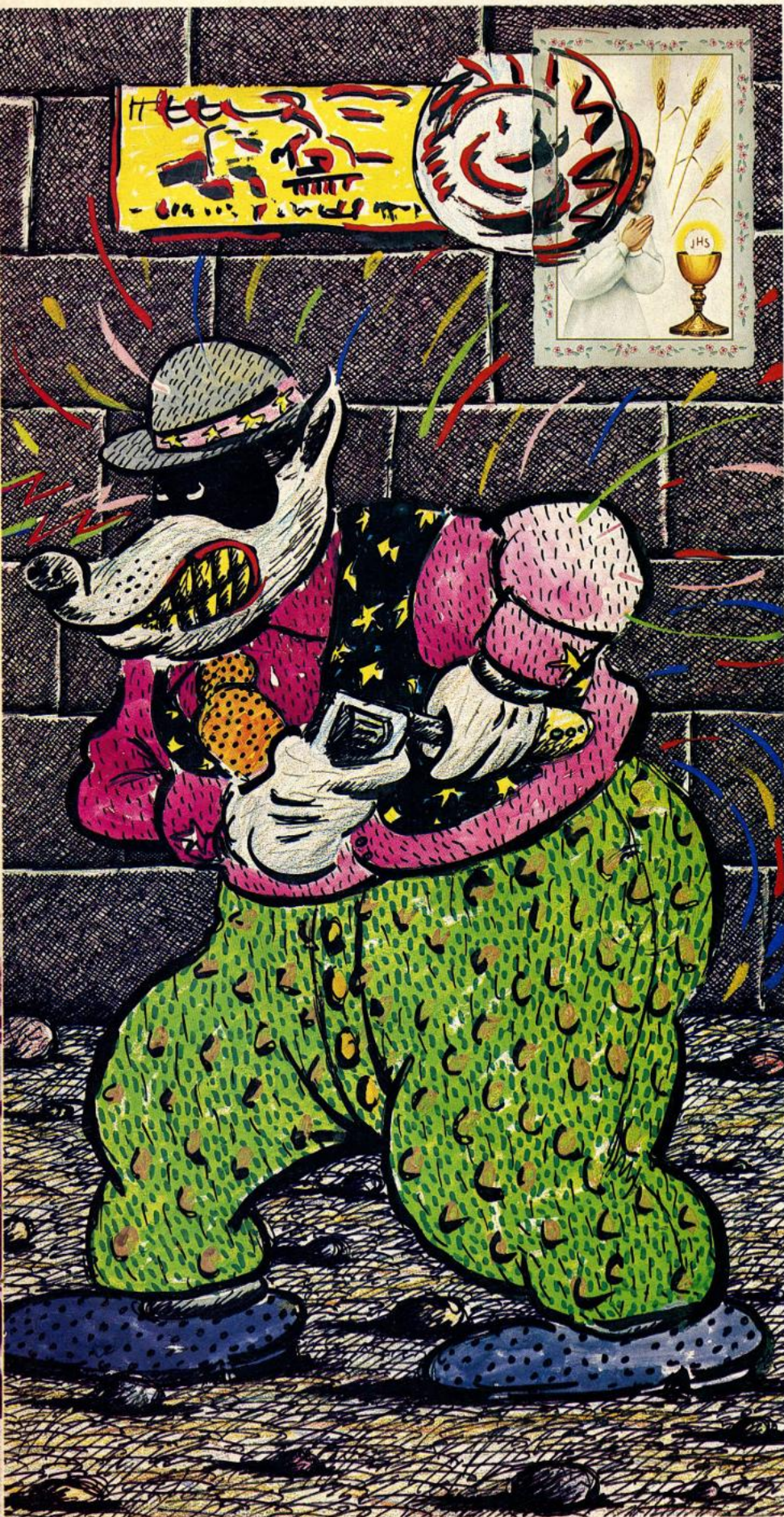
LE PEINTRE AMOUREUX DE PAT'HIBULAIRE

Pyon aime les enluminures des fêtes foraines, les femmes,
les danseurs mambos, le clinquant théâtral,
ses artistes favoris : Clay Wilson, Moscoso, Malaval, Bottaro.

Jacques Pyon a trente ans,
un livre à son actif *Catalogue Automne-Hiver* (Artefact),
un autre en préparation avec Patrick Couratin.
Il collabore au *Monde de la musique*,
à *Télérama* et vient de tomber dans nos griffes zoulouesques.









Si t'as les boules
Petit bougnoule
Bourr' tes sandwiches
Plein de haschich
Bourr' ta chechia
Plein de chicha

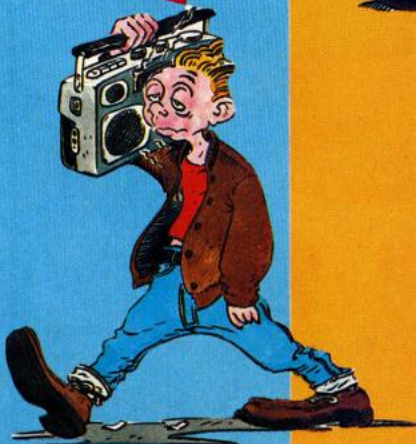


Kirgston Cassis
Kesta
Rasta
Ganja pastis
Toi tu me niffles
Vlan la mornifle

Si tu touches ma meuf
Je te fous un patate
On te compte jusqu'à neuf
Et à dix je t'éclate

Hey killer
De quoi t'as l'air
AC/DC
C'est dépassé
Et Motorhead
C'est d'la merde

18 balais
Et pas d'blé
Juste un bon rock
Pour tenir l'choc



Bretelles fines
Et Doc Martin's
Crâne rasé
Et jean serré
Rien dans la tête
T'es un skinhead



Lyrics : Igwal
Cartoons : Ucciani

R
O
C
K

C

O

M

P

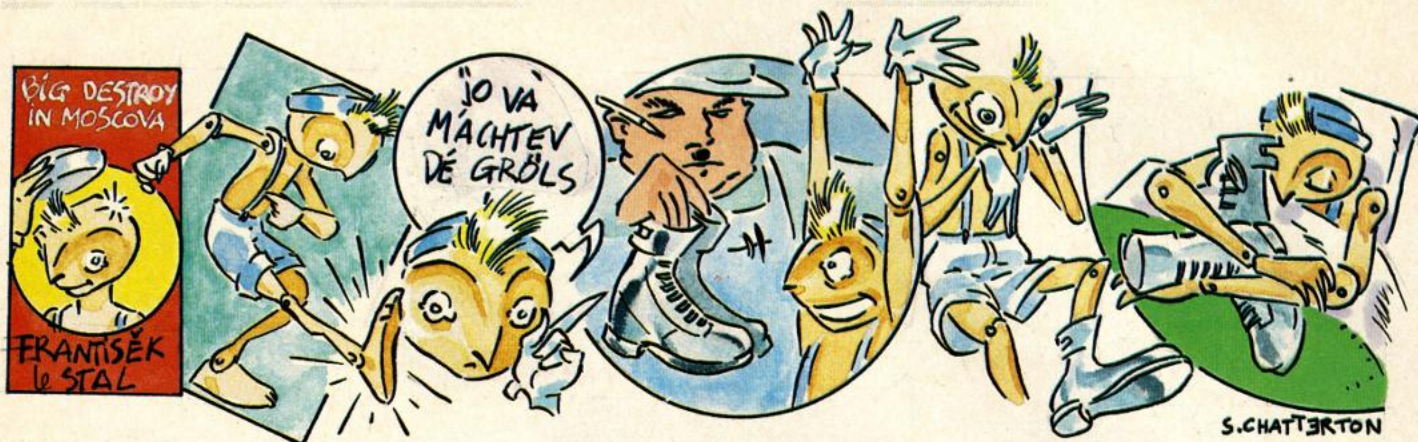
T

I

N

E

S



WAR GAME



AU SEC !

Vous pouvez faire quelque chose pour cette femme! Son soldat de mari vient d'exploser en traversant la rue. Il faut réunir ses morceaux restés intacts en s'aidant de la photo. Bravo! Vous avez réssuscité un abruti! (Exemple de mauvaise réponse: 5 z)

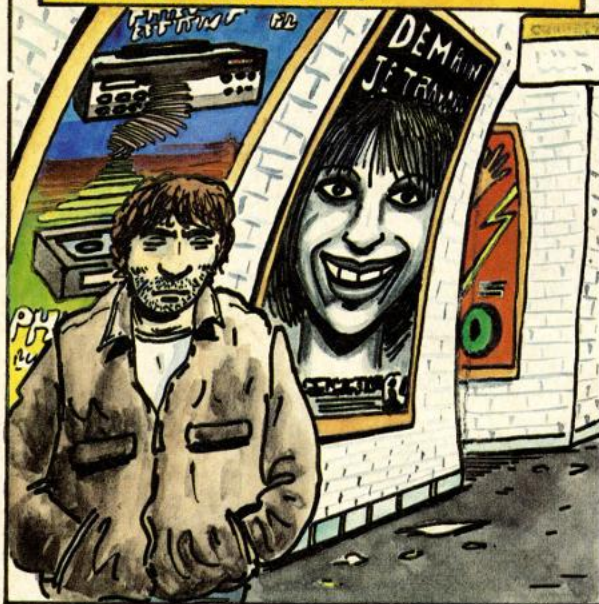
Toffe

PROFUNDA

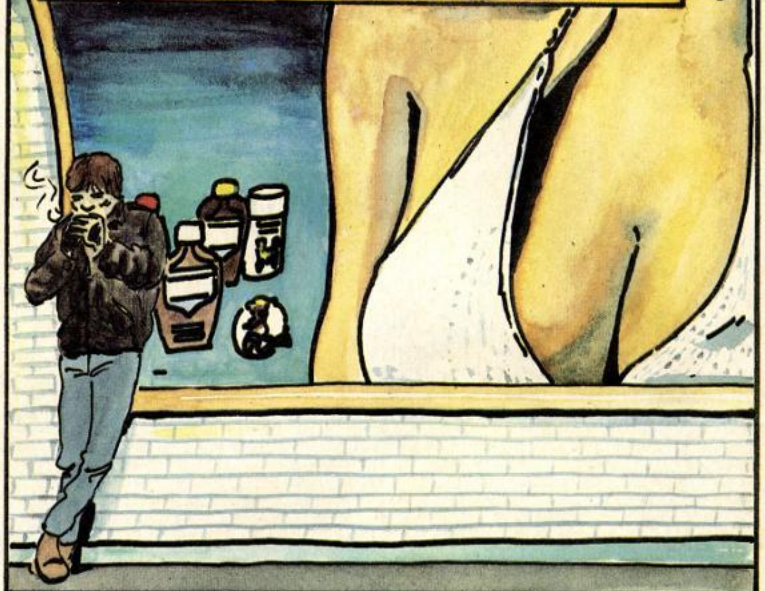
Golo FRANK



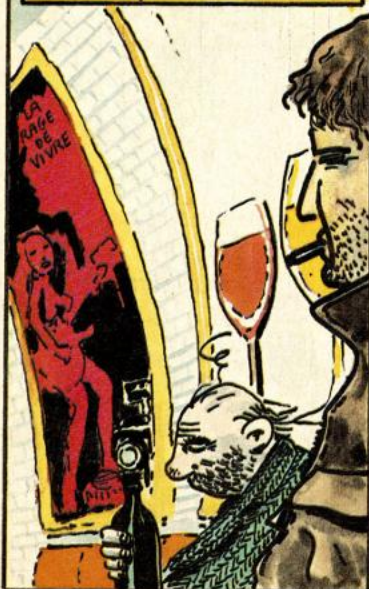
LE DERNIER METRO CHARRIE PARFOIS D'ÉTRANGES VOYAGEURS. IL N'ÉTAIT PAS LOIN D'UNE HEURE, DESSOUS COMME DESSUS.



MÊME SEUL SUR LE QUAI, JE NE M'ÉLOIGNE DE LA PAROI QU'À L'ARRÊT DE LA RAME. LA PARANO EST LA MALADIE DU SIÈCLE: L'ÉPIDÉMIE N'AVAIT PAS DE RAISON DE M'ÉPARGNER.



J'E N'ÉTAIS PAS SEUL, MAIS IL ÉTAIT DIT QUE LE SEUL ÉTRANGE VOYAGEUR DE CE TRAIN, CE SERAIT MÉZIGUE!



**Le mois prochain dans
Zoulou, magazine
et mégazone**

**Bruno Richard pro-
pose un jeu : 300
personnes partou-
zent. Combien uti-
lisent-elles de go-
demichets ?**

**Le pensionnat per-
vers, une histoire
pas catholique
dans un pension-
nat de jeunes Bar-
celonaises. Par
Pons et Galiano.**



**Blek le Roc, le mus-
culeux trappeur, a
trente ans.**

**Traffic Niet, alias
Patrick Piet, ren-
contre les nou-
veaux hippies py-
rénéens.**

**Skoup et Max
Flash, les tintins de
Phil et Margerin.**

**Daley Thompson,
le déconneur des
J.O. raconte com-
ment il a niqué
Carl Lewis.**



**Et toujours la vie
fantastique des
vedettes en BD.**

**Elizabeth D. et
Guillou enquêtent
sur un suicide pas
net à Moscou.**

LA VÉRITÉ SUR LA NAISSANCE DE MICKEY

Avant de découvrir le dessin animé, Walt Disney était déjà un artiste. C'était un artiste très timide et émotif. Si timide qu'il vivait en permanence la tête enfouie dans son col roulé et que jamais personne n'avait vu son visage.

Comme tous les artistes de l'époque, Walt Disney était un peintre sur chevalet impressionniste, en plus d'être très impressionnable.

Et comme tous les peintres impressionnistes, il excellait dans deux genres bien distincts : les autoportraits et la peinture des comptoirs.

Un jour, il eut une intuition géniale : « Aujourd'hui, je vais révolutionner la peinture ! Je vais mélanger ces deux genres pourtant bien séparés ! Je vais faire mon autoportrait en comptoir ! »

Ebloui par la fulgurance de cette intuition qui venait de jaillir de son col roulé, il frappa un grand coup de pinceau ému sur la table. Le coup de pinceau de génie allait bouleverser l'avenir de l'humanité : en effet, une seconde plus tard, Mickey était né !

Walt Disney n'avait pas révolutionné la peinture, il avait fait beaucoup mieux ! On connaît la suite...

Grâce aux tout derniers progrès de la Science et des techniques de caméras ultra rapides, il a été possible de reconstituer cette seconde historique : la voici en feuilletoscope.



Couper les 24 feuilles du Feuilletoscope au cutter en suivant les marques.

Empilez-les en commençant par la première en haut à gauche et en descendant les 4 colonnes ; la dernière en bas à droite se trouvant au-dessus.

Bien aligner les bords des feuilles.

Relier toutes les feuilles par la gauche avec une pince à dessin. Appliquez à l'ensemble un mouvement souple et élégant avec le pouce gauche en faisant défiler rapidement les feuilles une à une, comme lorsque vous palpez amoureusement une liasse de vos titres de l'Emprunt russe.

Si vous avez le pouce suffisamment cupide, vous obtiendrez une seconde de cinéma d'Art et d'Essai.

Les vrais experts qui ont vraiment le vrai pouce crochu du vrai rat, en répétant 5 400 fois l'opération, resquilleront un long métrage d'une heure et demie !

1



7



13



19



2



8



14



20



3



9



15



21



4



10



16



22



5



11



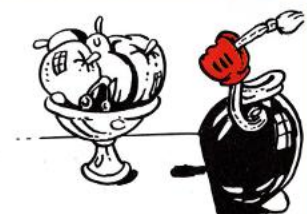
17



23



6



12



18



24

